
UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR AEVO



GRANDGOUJON

DU MÊME AUTEUR

MADAME BONHEUR, roman. (Grasset, éditeur.)

LES SOUTIENS DE LA SOCIÉTÉ

LA FARCE DE LA SORBONNE. (Rivière, éditeur.)

LES JUSTICES DE PAIX, ou LES VINGT FAÇONS DE JUGER DANS PARIS. (A. Fayard et Cie, éditeurs.)

PARIS, SA FAUNE ET SES MŒURS

L'HOTEL DES VENTES, avec les dessins de Jean Lefort. (A. Fayard et Cie, éditeurs.)

LA GUERRE

GASPARD (Prix Goncourt 1915). — (A. Fayard et Cie, édit.)

SOUS LE CIEL DE FRANCE. (A. Fayard et Cie, éditeurs.)

LES RAPATRIÉS. (Berger-Levrault, éditeurs.)

LE MAJOR PIPE ET SON PÈRE. (A. Fayard et Cie, édit.)

RENÉ BENJAMIN

GRANDGOUJON

PARIS
ARTHÈME FAYARD & Cie, ÉDITEURS
18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD

Il a été tiré à part :

Trente exemplaires sur papier du Japon numérotés de 1 à 30.

Cent exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 31 à 130.

GRANDGOUJON

PREMIÈRE PARTIE

Il existe tout un genre d'humains, gros et affectueux, que leurs amis, avec un sourire, appellent : « bons vivants » et qui ne sont, par leur nature, préparés à aucun accident de la vie. La mort les surprend et les navre. Et que la guerre éclate, ils sont désarmés, ayant dit et redit : « N'en parlons pas !... Il sera temps, si un jour... » Le jour est là : il faut le vivre. Alors ils s'affolent, et ils n'ont nul besoin d'être au danger pour se plaindre, car leur cœur est saisi par la misère des autres.

Mais la foule qui leur donnait son indulgence, soudain les couvre de son mépris. Simpliste, elle n'admet pas, la foule, qu'un homme en paix au coin de son feu souffre aussi rudement qu'un soldat dans la boue. Et pourtant, Grandgoujon

était de ces gens qui, depuis le 2 août 1914, enduraient un martyre moral, incapable de respirer à l'aise dans le même air que des voisins malheureux, — et d'une sincérité instinctive, lorsqu'au sortir d'un repas fameux, ventre chaud et bouche vermeille, gras tel que l'avait fait sa mère, épanoui malgré lui, il disait en haletant, dans un sursaut de réflexion réveillée :

— Cette guerre... me tuera !

Elle l'épuisait, sans que le monde vît comment.

N'étant pas sous les armes, et de figure poupine, il faisait l'effet d'un profiteur échappé au recrutement. Des femmes valeureuses pensaient, la bouche pincée : « C'est un fournisseur des armées. » Mais la mine, quel trompe-l'œil ! Grandgoujon était une victime méconnue de cette catastrophe mondiale, trop brave homme sans être brave, de grand cœur et de petit courage, sans force pour dominer ses peines, car il était né d'une mère tendre et d'un père souriant.

Ce père, à l'âme douce, avait adoré la vie, ingénument. Certains officiers ministériels l'ayant dépouillé de ses rentes, il ne leur avait point gardé rancune, les excusant d'un mot qui le condamnait lui-même :

— Je ne me connais pas aux affaires d'argent...

Et il était entré dans l'administration. Fonctionnaire aimable, craintif et poète, heureux de ses habitudes et de sa sécurité, mais aimant les voyageurs, les enfants ou le passage d'un nuage qui projetait sur ses paperasses une ombre passagère. Hélas ! cet homme délicat, loin de tenir tête

à la destinée brutale, était mort tout à coup à quarante ans, d'une pneumonie, répétant entre deux étouffements : « Mon Dieu!... Quel malheur! » Sa femme, qui l'aimait comme une chienne aime son maître, ne répondait que des sanglots, et elle lui avait apporté son fils sur le lit, gamin de dix ans, noyé de larmes devant la détresse paternelle et l'éplorement de sa mère.

Premier gros chagrin qui avait amolli cette bonne nature douillette; après quoi, il s'était pelotonné dans l'affection de sa « maman », et jusqu'à la vingtaine avait gardé des fossettes au menton.

Sa mère était avec les siens ou les autres, bonne comme une aïeule de conte de fée, d'une manière touchante et étourdie, dépensant son cœur en mille riens, — âme fine, restée puérile, et dont la sensibilité s'effarait de tout ce qui n'est pas bonheur et lumière.

Voyant à son gros fils cette mine faite pour la joie, elle pensa, dès que le père fut parti : « Pauvre chéri, il ne faut pas l'attrister! »

Aussi, au bout d'un mois de larmes brûlantes, elle s'obligea à rire pour qu'il eût la jeunesse qu'annonçait son visage. Navrée pour lui que Dieu n'eût pas fait chaque année quatre printemps, elle lui inventa des plaisirs pour chaque saison; dans sa maison triste elle reçut des amis gais; elle l'envoya à tous les spectacles de ce Paris qui possède un théâtre au coin de chaque rue; et quand, après douze mois de frivolités, il était refusé à quelque examen par des professeurs

maussades, sa mère montrait le poing à l'Université, et l'embrassait avec passion :

— Petit... pas de chagrin... et d'abord tu vas te reposer.

Dans sa sollicitude, elle le supposait épuisé toujours. Dès qu'il avait le nez sur un livre, elle lâchait son ouvrage et soupirait :

— Ces pauvres jeunes gens !

— Quoi donc ? demandait son fils, heureux d'être distrait.

— Chéri, reprenait-elle, si tu te sens la tête lourde...

— C'est-à-dire, faisait-il, que je commence à avoir faim...

Elle courait chercher des gâteaux ; lui écartait ses livres : ils grignotaient ensemble. Puis, de la bibliothèque, il tirait un Hugo ou un Musset ; il se mettait avec des gestes à réciter des vers. Sa mère avait les yeux humides : « Ce que tu ressembles à ton père ! » Et ce gros enfant tout brillant de bonne humeur, la caressait, roulait la tête dans son cou, et d'une voix qui avait mué drôlement :

— Tu as bien fait, va, de me mettre au monde !

— Singe aimé, bredouillait-elle, mange, mon singe, prends des forces.

Il prenait aussi du poids et de la rondeur, mais une rondeur maniable en dépit du poids. — Il n'était pas encombré de sa personne. Quand son cœur allait vers les gens, son corps aussi savait courir, et il paraissait léger, soufflé, abondant, irrésistible.

Mais soudain, avant qu'on eût pris garde, il arrivait que ce gros garçon éclatait en des colères aussi violentes que brèves. C'était un orage. Avec un bruit de tempête il saisissait, furieux, le premier objet près de sa main et l'écrasait ; puis, brusquement, ce courroux qui n'était qu'une révolution de ses humeurs, se fondait avec des grognements en une sueur inoffensive, qu'il tamponnait en soufflant comme un dieu marin. On pouvait dire, en ces minutes tumultueuses, qu'il n'était pas maître de soi ; son tempérament l'emportait; il y avait eu dans la famille, du côté maternel, un grand oncle impétueux. Tout de suite d'ailleurs, il se faisait pardonner ; il s'accusait, souriait. Gourmand de tous les plaisirs, faible, généreux, il ne se connaissait pas d'ennemis. Seuls quelques amis vrais se vengeaient de sa santé en le soupçonnant d'une médiocre cervelle. Et peut-être qu'il ne s'y construisait rien qui ressemblât aux idées ou aux images d'un philosophe profond, mais le cœur, pour le courant de la vie, y poussait tant d'idées chaudes et charmantes ! — Sa mère, sans jugement, aurait dû faire de lui un enfant gâté, et voici que grâce à Dieu il devint un gros bonhomme, trop sensible pour être égoïste, insouciant, candide, confiant.

Il trouvait la vie si bonne que tout drame imprévu le plongeait dans une stupeur, mais il ne restait ému qu'autant que ses yeux voyaient. Tournait-il les talons ? Il oubliait, à la minute, et il s'applaudissait d'être né au vingtième siècle, après tant d'ancêtres barbares ou malchanceux,

qui n'avaient vécu qu'à peu près, ou avaient crevé de peine avant d'arranger le monde, — ce monde commode, pratique, facile, où l'on était tièdement, où l'on ne manquait de rien, où il y avait des chemins de fer, des autos, une société policée, l'électricité, le télégraphe, tant et tant de choses *prodigieuses!*

Cette dernière épithète était habituelle en sa bouche. Elle exprimait ses étonnements successifs d'homme curieux et heureux, toujours prêt à croire et à aimer. De tous ses amis, qui l'ébaubissaient chacun dans son genre, il disait :

— Celui-là... vraiment, il est prodigieux!

Puis, de Notre-Dame, d'une crue de la Seine, d'une pièce qui le transportait, d'une histoire saisissante, il répétait encore et toujours :

— Ça... il n'y a pas à dire, c'est prodigieux!

Mot naturel comme sa respiration, qu'il roulait sur sa langue, et où il mettait toute sa joie ébahie. « C'est prodigieux! » voulait dire : « Oh! que c'est épatant!... Et que je suis épaté! » Car il ignorait l'envie : il n'en avait pas plus pour les hommes que pour les choses, et il applaudissait les camarades avec autant de cœur qu'il admirait un paysage. Lui jamais n'avait songé à se faire valoir : il allait, vivait, se donnait, la main tendue, sans défense. Et sa voix même, un peu trébuchante, était d'une enfantine candeur avec la quarantaine.

A vingt ans il avait été indécis sur le métier à choisir. Tout le tentait. Explorateur? Hé! Hé! Bateaux, éléphants, couchers de soleil aux Indes :

programme prodigieux! — Acteur? Pourquoi pas! Il ne récitait pas mal. Le matin, il ne se levait jamais sans crier en sautant sur sa chemise : « En scène pour le un! » Et il entrevoyait là une vie... prodigieuse! avec de chauds succès, des amitiés fraternelles, des centièmes au champagne. Seulement, le métier d'avocat le séduisait aussi. Parler, s'échauffer, défendre une victime, enlever un jury, ça, alors, vraiment, c'était prodigieux!

— Et puis, disait sa mère, ton père, en dépit de sa timidité, aurait tant voulu être avocat!

Cet argument décida son âme sensible, et il devint homme de robe avec peine, mais sans trouver le temps long.

Une crise passionnelle subite, qui l'absorba tout entier, l'empêcha de perdre patience. A vingt-quatre ans, l'amour, avec tout son cortège de plaisirs et de peines, de trémolos et de ridicules, tomba sur lui, et dans un tourbillon l'enleva au pays des rêves, où deux ans il s'égara sans toucher terre. Il s'était épris d'une jeune fille fantasque, en qui il avait cru trouver une personnalité « prodigieuse », parce qu'elle manquait de bon sens à toutes les minutes de la vie. Sa tenue, comme ses paroles, coiffure autant que cervelle, tout marquait un manque d'équilibre si continu que Grandgoujon en avait des explosions admiratives, puis des béatitudes où il se noyait, murmurant devant elle : « Ah! petit être formidable! »

Avec cette aventure il fit sangloter sa mère, de

surprise d'abord, ensuite d'attendrissement. Lui-même, de bonheur, pleura toutes les larmes de son corps. Enfin, il épousa l'objet de ses vœux, et ce fut lui qui se donna. Etonné lui-même de l'ampleur terrible de son amour, impuissant à l'exprimer, il lut à sa femme ses poètes favoris, de Musset à Verlaine, d'une voix tour à tour enflammée, suave ou sanglotante. Candidement il lui apporta sa tendresse dans les chants les plus beaux de son pays. Mais grâce aux doux propos d'un ami psychologue, par un de ces matins de clarté que la Providence ne donne qu'à ses élus, il s'aperçut que... à force de ne pas être comme tout le monde, elle était sûrement plus sotte que beaucoup. Le soir du même jour il apprit qu'elle était enceinte. Ah ! Quelle joie ! Hélas ! la pauvre mourut en couches et l'enfant vécut deux heures. Dieu ! ce chagrin ! Grandgoujon hurlait : on l'entendit de toute la maison. Les bonnes chuchotèrent entre elles :

— Un homme qui pèse plus de cent, pensez ! Chez les gros, les douleurs, c'est terrible !

Puis il revint se consoler sur la poitrine de sa mère, qui déclara :

— Mon pauvre chéri, mon petit, — tu es toujours mon petit ! — il faut te distraire. Je ne veux plus que tu travailles !

Et elle le fit voyager.

Il oublia. Mais, délabré par son deuil, il revint un jour à ses habitudes, puis à ses études, comme un homme qui se sent un creux, s'assied à table, se jette sur son pain. Et il retrouva tout son goût

de la vie, sa mine impayable, un visage rond, heureux, rasé, uni, dont les yeux bienveillants avaient l'air de clignoter de plaisir.

Il était si attachant que par un après-midi de chaleur torride, les examinateurs en droit qui n'avaient qu'une idée : aller boire frais, se décidèrent à le nommer licencié.

Sa mère, d'avance, préparait son cœur à l'émotion :

— Quand tu plaideras aux Assises, je veux être là.

Mais sitôt accepté par les hommes de la Justice, il entra chez Maître Creveau, un des pontifes de la parole, seigneur d'une autorité qui lui en imposa au premier jour, et de qui il devint l'esclave, d'une soumission admirative, suant pour lui plaire, portant sa serviette lorsqu'il courait plaider.

D'abord, les plaidoiries de ce potentat le transportèrent. Il raconta chez lui : « Celui-là, sérieusement, c'est un type formidable ! » Et sa mère, à l'entendre, changea sa formule :

— Si un jour il plaide aux Assises, tu me fais signe.

Seulement, le « patron » plaidait surtout de bonnes affaires profitables, luttes acharnées entre fripouilles, dont, sans scrupule, il choisissait la plus donnante, pour écraser la plus rapace. La nature honnête de Grandgoujon aurait dû être bouleversée par ces manœuvres; mais il était trop badaud pour être clairvoyant. Une à une les impressions l'agrippaient. Dans les couloirs et

le brouhaha des Pas-Perdus, il était ballotté, regardant de ses yeux crédules. Cinq années suffirent à peine pour l'éclairer ; alors il découvrit « des choses », et un soir il résuma son amertume par ce constat douloureux :

— Avant d'entrer dans cette usine de malheur je ne soupçonnais pas le mal...

Grâce au ciel, il resta sensible à tous les petits bonheurs fuyants de la vie, qui courent et ne donnent aux hommes qu'une caresse en passant. Sa forte santé lui poussait des bouffées de joie, et le matin le trouvait allégé de ses dépits du soir. Il lui revenait un mot farce du patron ; il éclatait de rire dans sa cuvette et, luisant d'eau, fonçait dans la chambre de sa mère :

— Tu sais, il est vraiment prodigieux !

En vérité, Creveau était un homme sanguin, d'une furieuse ambition, tout bouillonnant de pensées contradictoires, la proie de ses intérêts, se débattant entre ses passions, qui le rejetaient d'un extrême à l'autre. Type étrange, dangereux, il s'était fait en vingt-cinq ans de barreau une situation forte, car elle était redoutée, mais d'une force à s'écrouler d'un coup, comme ces gens puissants qui tombent d'une attaque. Il avait un verbe empoignant, où les images imposaient des paradoxes ; son autorité était une massue pour la Cour ou l'adversaire. Taillé en boucher, le geste peuple, la bouche canaille, entre deux courtes côtelettes à l'ancienne mode, c'était un démagogue despote. Il s'était rasé pendant trois mois pour tenter le coup des élections ; puis après

un échec il avait laissé repousser un poil plus dur, d'une rousseur équivoque, et cette déception politique lui avait épaissi l'allure et les traits. Dès lors, à propos de tout et de rien, le même mot lui traînait aux lèvres : « Ah! les veaux! »

Il grognait : « Ah! les veaux! » dès qu'il n'avait rien de précis à dire, — jugement sur l'humanité, les gouvernants, ses ennemis, ceux qui le servaient.

Dès qu'il étudiait un dossier, il rageait : « Dieu de Dieu! Les veaux! » Jamais il ne sortait d'un tribunal, qu'il eût perdu ou gagné, sans jeter : « Mais quels veaux! » Il montait dans une auto; embarras de voitures; aussitôt, dans la portière : « Passez donc! » puis, se rasseyant : « Quel veau! » Il ne pouvait boutonner son col, trop empesé : « Les veaux! » Le vin était aigre chez lui : « Ah! les veaux! » Sa femme suivait un régime par ordre du médecin : « C'est un veau! » Un client se tuait dans son bureau et l'encombrait de son cadavre : « Ah! celui-là, alors, comme veau!... »

Ayant fait de Grandgoujon son secrétaire, il n'avait jamais exprimé sur lui de pensée meilleure. Il l'avait asservi; c'était sa chose. Peu lui importait que l'autre fût sans génie, il ne lui demandait que des besognes : longues courses et courtes plaidoiries. Il le traitait comme un chien de garde galeux; jamais il ne le payait sans dire :

— Quoi? Vous faut encore de l'argent?

Puis, la porte fermée : « Triple veau! »

A toute heure, Grandgoujon devait répondre

à ses appels; même la nuit quand il allait souper. Il avait besoin de Grandgoujon rien que pour dire à deux heures du matin :

— Dix fois que je réclame des cigares! Grandgoujon, mon vieux, voulez-vous, s'il vous plaît, demander le patron. Ces gens-là sont des veaux!

Grandgoujon rentrait la tête perdue de fatigue, mais la fin de la nuit le retrempait. Au réveil il ouvrait sa fenêtre, avalait un bol d'air en se tapant les poumons, donnait à manger aux moineaux, et, tout à coup, se surprenait, imitant le patron, et faisant sa moue, avec sa voix pour dire : « Ah ! les sacrés petits veaux ! »

Le patron s'était solidement attaché Grandgoujon par la vie d'enfer qu'il lui faisait, et l'autre, au bout de six ans, le détestait mais l'admirait, s'exaspérait, puis le singeait. Et las de ses actes, il se nourrissait de ses phrases.

Souvent, quand, vers dix heures, il arrivait chez Creveau :

— Le patron est levé? demandait-il.

— Oh! oui, monsieur, disait la femme de chambre.

— Déjà vous? criait Creveau d'une pièce du fond. Je me demandais si vous étiez claqué!

— Patron...

— ... Avez vu la presse?

— Oui... patron.

— Quels veaux!

Dès que la guerre s'annonça, s'affirma, éclata, lui aussi, ce diantre d'homme, il s'affirma et prit du relief.

Le jour de la mobilisation il dit à Grandgoujon, la main tendue :

— Alors, ça y est? Les veaux!... Préparaient ça depuis quarante ans... Je vous la souhaite bonne et heureuse.

Grandgoujon, éploré, crut que cet adieu voulait dire : « Moi je pars » et que, malgré ses cinquante-trois ans, il s'engageait. Grandgoujon allait balbutier des encouragements, quand l'autre continua :

— Si par hasard vous n'êtes pas tué, mon vieux, le lendemain de la paix ramenez-vous. Et il y aura du boulot, car les héritiers vont s'assassiner sur leurs morts. Quelle graine à procès! Ah! les veaux!... Maintenant, si vous êtes tué...

— Patron... bredouilla Grandgoujon, qui voulait dire : « Je suis réformé... »

— Oui, reprit Creveau, la veine?... On ne peut pas espérer grand'chose.

— Mais, patron...

— Je sais : ça ne va durer qu'un mois.

— Vous croyez?

— Dans trois semaines, ces veaux-là n'auront plus le sou. Economiquement c'est une blague. Mobilisation générale, pays arrêté : un mois, je suis précis.

— Alors, écoutez patron...

— Pas d'attendrissement! Tirez bien, tâchez de ne pas crever, et au revoir, mon vieux! Le lendemain de la paix, à neuf heures, comme d'habitude. Je vous la serre.

Grandgoujon, qui n'avait jamais eu qu'à écouter

le patron, fut atterré pour la première fois de sa vie de ne pas se faire entendre, et il se sentit honteux d'être pris pour un soldat, sans en être un.

Il rentra, frémissant.

— Ça durera trois semaines, dit-il à sa mère. Je veux me battre!

Suffoquée, elle répondit :

— Te battre!... A quarante ans!

Alors il fut très digne :

— Je ferai ce que je pourrai, qui sera ce que je devrai.

Trente mois après ce dialogue, Grandgoujon était encore chez lui.

Mais il n'avait pas revu le patron, sur le conseil de Madame Creveau — la pauvre Madame Creveau — femme anémique et craintive, comme fondue sous les orages de son mari, et qui gardait des allures de chatte fuyarde et terrifiée. Presque quotidiennement elle se réfugiait chez Madame Grandgoujon mère, douce et compatissante, et près d'elle se remettait de sa torpeur effrayée, devenant expansive, presque hardie, puisqu'elle se permit de conseiller :

— Surtout que votre fils ne revoie pas mon mari! Il faut lui laisser croire ce qu'il croit. C'est un homme qui n'aime pas s'être trompé.

A ces mots, Grandgoujon sentit plus au vif encore que, n'être pas mobilisé était une situation fâcheuse. « Pourtant, se disait-il, elle est *légale!* » Mais aussitôt il songeait : « Peut-être qu'en demandant... en m'engageant... S'engager! En-

core faut-il être sûr de ne pas tomber malade, pour prendre, à l'hôpital, la place d'un malheureux... »

Bref, il se contenta de cesser sa vie de paix, sans commencer une vie de guerre. Il ne reparut ni chez Creveau, ni au Palais ; arrêt de tout : il s'arrêta. Seulement, il cessa d'être heureux. Cette guerre le bouleversait. Il en avait la peau transie. Lui qui aimait la vieille rive gauche, depuis le Luxembourg que chaque printemps rajeunit, jusqu'au Jardin des Plantes, pauvre, démodé, mais touchant, il habitait près du délicieux dôme du Val-de-Grâce, Boulevard Saint-Michel, dans une vieille maison XVIIIe, dont les fenêtres d'arrière ouvraient sur le potager des Sourds-Muets, et depuis des années c'était une de ses joies naïves de vivre, en plein Paris, devant des poireaux et des tomates, le nez au-dessus de ce grand jardin charmant, avec bassin vieux style, ombragé d'un immense poirier. Mais sous la menace des Boches, tout ce plaisir devenait éphémère. Grandgoujon ne tenait plus chez lui, et dehors, dans les attroupements, il parlait aux badauds :

— Vous comprenez, vous, monsieur? Qu'est-ce qu'ils veulent ces gens-là ?... On n'était pas heureux ?

Pour s'éclairer, il acheta trois journaux par jour. Il n'y lut que des nouvelles douteuses. Et chaque fois que sa mère lui apprenait : « Monsieur un Tel, tu sais, il est parti aussi », il tapait sa table :

— Où allons-nous ? Qu'est-ce qu'on va devenir ?

Puis il répétait comme tout le monde : « Ça au vingtième siècle ! » Mais Madame Grandgoujon, hochant la tête :

— Il faut dire que la France...

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

— Pourquoi a-t-on chassé les religieux ?

Il ne voyait pas le rapport établi par la sensibilité fantaisiste de sa mère. Alors il croisait les bras : « Que de ma vie je rencontre un Boche !... »

Le plus grave est qu'il perdait son appétit héroïque. Il le retrouva par la crainte de maigrir : pesant moins de cent kilos il pouvait être pris. Pourtant, il était sincèrement patriote ; il n'avait que de saines idées qui portaient la marque de son cœur. Du fond de l'âme il disait « que la vallée de la Loire, les œuvres de Molière, le Louvre et notre langue admirable, tout ça, tonnerre de chien, valait bien qu'on se fît tuer ! » Mais quand, après trois mois, il fut question de tenir, de durer, et de visiter tous les hommes pour former des armées nouvelles, il se sentit la gorge sèche et les jambes défaillantes. Il ne faisait plus une lettre sans écrire : « On vit dans une atmosphère... électrique !... On a une pile dans la main... Je ne forme plus mes mots... Ce sont des étincelles... » Enfin, comme sa conscience était encore plus forte que sa peur naturelle, il n'avait de cesse qu'il ne l'eût mise en repos par un bon raisonnement. Et ainsi Grandgoujon n'était peut-être pas plus faible que la majeure partie des humains ; il appartenait à l'honnête moyenne, sans rien d'un héros, mais se

défendant d'être lâche; parfois même il s'attendrissait, s'imaginant au combat; une balle le touchait; il allait mourir; alors, lui aussi prononçait des mots valeureux qui faisaient pleurer les camarades, et un frisson lui passait à se figurer seulement cette misère et cette gloire.

Il est vrai que quand à ses repas il n'avait bu ni un pousse-café, ni quatre pleins verres de vin, ses pensées étaient plus plates. Un ami le surprit un jour par cette formule : « Il faut être ce qu'on est, — *sans chiqué !* » Il bredouilla : « Très bien ! Oh ! ça c'est juste : il faut être... ça c'est très bien ! » Et il en conclut qu'étant gros... il se devait de rester tel.

Aussi, quand vers la fin de décembre 1914, il se présenta devant les majors, et que pesant ses cent trois kilos il fut pris simplement comme auxiliaire, il en eut du bonheur et de la fierté, car il était sûr de ne pas être tué, mais il servirait quand même. Aucun fait d'armes, pas de croix ni de médaille, mais il serait un serviteur obscur du pays; et comme il était expansif, en payant dans un tramway, il expliqua au conducteur :

— Vous, vous n'êtes plus mobilisable ! Mais vous faites votre devoir... pour vos enfants...

— Ai pas d'enfants, dit le conducteur.

— Pour votre femme...

— Oh ! ma femme !...

— Enfin, vous tenez ferme à votre poste !

— Places, siouplaît.

— Moi, c'est pareil : j'ai quarante ans...

Une femme le regarda :

— Je suis pris et presque convoqué!

Puis il tendit le bras comme s'il y avait un drapeau au bout.

— On va être un peu là!

Six mois passèrent. Aucun appel.

Pourtant, un de ses amis, peintre, de la même classe, était convoqué depuis un trimestre. Il peignait des roues de voitures militaires; ce n'était guère tentant; n'importe, Grandgoujon l'enviait. Et sa mère avait raison de dire à Madame Creveau :

— Il a un cœur de français, Madame, et il se ronge chez nous!

De l'armée il ne connaisait que les défilés, les revues, la musique, et ce qu'on en dit dans les Odes aux héros : il alla vers elle en toute innocence. Un jour, le feutre en bataille, il courut au recrutement. Il avait l'âme ardente, et il songeait aux enrôlements de la Révolution. Mais il fut reçu par un mauvais chien de quartier, qui maugréa :

— Z'avez du zèle de trop, vous encore! Y a beau temps que votre classe est libérée.

— Libérée? dit Grandgoujon.

— Avez qu'à rentrer dans vos fermes, voir si les poules pondent... Sans compter (le sous-off cambrait le buste et lui désignait ses pieds) que vous auriez pu gratter la crotte à vos semelles avant que d'entrer! Les nègres qu'on espédie d'Afrique, c'est pas pour nettoyer nos bureaux quand les civils y sont passés!

Grandgoujon revint, désenchanté. Sa mère eut beau dire :

— Mais si c'est vrai que tu es libéré!

Il ne pouvait comprendre cette façon « militaire » de recevoir les citoyens ; puis, si sa classe était renvoyée, on avait dû la convoquer d'abord. Alors, lui ?

La réponse vint au bout de quarante-huit heures, sous la forme d'un papier gras au toucher, où il lut l'ordre de se rendre au bastion N pour servir comme auxiliaire dans une section de *Secrétaires d'état-major*.

— Tu vois ! fit-il triomphant, il s'est fichu de moi !

Et cette idée lui vint que ce sous-off n'était qu'un fumiste, un pince-sans-rire, un rigolo. Il l'avait traité comme un bleu !

— Ah ! Ah ! Et il parlait sans broncher ! Il doit être prodigieux ce type-là ! Madame ma mère?

— Poulot ?

(Poulot était son surnom, quoiqu'il s'appelât Amédée.)

— Il faut que je me paye un képi !

— Ils t'en donneront un.

— Jamais ils n'auront ma pointure. Tu m'as fait une tête énorme et géniale !

Toute la journée il fut folâtre. Il emmena Madame Grandgoujon au cinéma et il rapporta un képi empesé en drap soyeux, comme pour un général.

Au bastion, le lendemain, quand il aborda son

sous-off, il lui sourit, l'air entendu ; mais l'autre dit, mains aux poches :

— V's entrez chez les gens, vot' chapeau d'sus la tête ? V's élevez des oiseaux d'dans? C'est malheureux qu' votre classe soye libérée : j' vous apprendrais, moi, les marques du respect !

Il clignait de l'œil.

— J'en ai « possédé » d'autres, même des plus gros qu' vous !

Grandgoujon faisait une grimace.

— Attendez dans le couloir !

Il ne comprenait plus. Il erra dans un vestibule qui empestait les choux, et où des soldats crasseux le heurtèrent d'une marmite, ronchonnant : « Hé, l' civ'lot, peux pas ranger tes abatis ? » Un courant d'air sifflait. Grandgoujon commença de grogner : « C'est-il possible que ce soit ça l'armée ! »

Au bout d'un quart d'heure, le sous-off émergea de son bureau.

— Voilà.

Il tendait un livret.

— Et pouvez f... le camp !

— Comment? dit Grandgoujon.

— Vous engraisser chez vous !

— Je... ne comprends pas, Monsieur, puisque je suis convoqué...

Le sous-off singea sa voix :

— Pisque je suis convoqué... A quarante ans vous êtes dessalé, vous !... J' vous ai pas dit, l'aut'e jour, que votre classe avait été appelée, non ?

— Euh... si.

— Et vous avez pas rouscaillé, parce que vous aviez pas été libéré, non?

— Mais... si.

— Alors? Pour vous libérer fallait que j'vous convoque. Ben j'vous ai convoqué, et vous v'là libéré.

— Me voi...

— Et pis suffit! hurla le sous-off, ça va pas durer trois jours! Saluez, maintenant, pis rompez!

Ce second contact avec l'élément militaire laissa Grandgoujon morose. D'habitude, il rebondissait: ses amertumes ne résistaient pas à une heure de temps clair, à une bouteille, à la lecture de cent beaux vers, mais en guerre les riens deviennent graves.

La vieille bonne de sa mère et la concierge lui faisaient un mauvais œil; il devinait des chuchotements derrière: qu'il était protégé, que grâce à quelque puissance il avait pu se terrer chez lui, et dès lors ce ne fut pas une vie de continuer d'être ce qu'il était: un civil. Le raisonnement léger de sa mère: « Puisque c'est légal » n'apaisait plus le feu de sa conscience car, décidément, lui se répondait: « Je suis gros... mais ne suis pas malade. »

Pensée qui l'amena d'ailleurs à se dire: « Au fait... ne suis-je pas malade? »

Et il commença par s'en donner l'air.

Il faisait l'homme essoufflé, lorsqu'il montait dans un tramway, ou bien il s'appuyait pesamment sur sa canne en regardant ses pieds. Un

jour, il rencontra un camarade, médecin, et comme il geignait : « Ah ! je ne ferai pas de vieux os !... »

— Qu'est-ce que tu ressens ? dit l'autre.

— Des pesanteurs.

— Où ?

— Partout.

— Respires-tu bien ?

— Tout juste.

— Es-tu sûr de ne pas avaler de l'air ? C'est fréquent chez les gros... quatre-vingt dix pour cent sont aérophages...

— Aérophages ?

— Etudie ta façon de respirer. Est-ce que l'air ne te file pas dans l'estomac ?

— Peut-être...

— As-tu le ventre dur ?

— Assez.

— Eh bien tu dois avaler de l'air.

— Sapristi ! Alors ?

— Vois un spécialiste.

Il lui laissa une adresse.

Grandgoujon, qui n'avait jamais avalé de l'air, s'observa et, cherchant à voir s'il en avalait, en avala. En sorte qu'à bref délai il devint aérophage, et bientôt ressentit les troubles annoncés.

Désormais, il n'eut plus besoin de prendre des mines d'homme souffrant. Et persuadé qu'il l'était, il s'alarma.

C'était l'époque farouche de l'offensive contre Verdun, mois d'hiver hideux, où tout ce qui avait un cœur en ce pays souffrit mille morts. Grand-

goujon se traîna comme une âme en peine. Il disait : « J'aime mieux ne plus lire de journaux : j'étouffe. Toute la France en crèvera ! »

Mais... il ne souffrait plus de ne pas être mobilisé, tant son état l'inquiétait. Ah ! il n'avait plus besoin de lire ostensiblement le *Journal de Genève* pour faire supposer... qu'il pouvait être suisse. Devant tout le monde, sans se gêner, il gémissait ou le prenait de haut, si, à son nez, on insinuait que parmi ceux qui n'était pas au front, il s'en cachait peut-être...

— Je ne sais pas pour qui vous dites cela ! interrompait-il d'une voix vengeresse... car... je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi d'avoir ce que j'ai ! Les poilus — ce n'est pas drôle d'être poilu... mais... ils sont encore mieux sous leurs marmites... oui Madame ! J'ai quarante ans, moi... et je vais peut-être claquer !

A la vérité, c'étaient des étranglements, des angoisses, des arrêts du cœur. Sa pauvre mère, désespérée, soupirait sans cesse :

— Nous qui étions si heureux !

Puis, vite :

— Il faut que je touche du bois.

— En fait de bois, lançait-il tragiquement, je serai bientôt dans le sap...

— Poulot ! Mais consulte ! criait-elle. Consulte encore !

Et elle confiait à la pâle Madame Creveau :

— Il est trop sensible. Cette guerre le mine. Je ne peux pas me figurer les monstres qui ont déchaîné de telles horreurs !

Paroles banales, que tant de femmes ont dites, mais touchantes dans la bouche de Madame Grandgoujon : sa figure chagrine disait son atterrement.

Elle était toute tendresse, aussi prête à pleurer qu'à rire, et si fortement menée par ses sentiments qu'avec l'âge elle montrait un visage tourmenté d'émotions, un peu comique et boursouflé, où des pommettes luisantes mettaient une lueur curieuse, du feu dans la gaîté, de l'acuité dans la peine. — Sur le front — « pour meubler les espaces chauves » comme elle disait, elle portait un devant de cheveux châtains, tirant sur le jaune-vert, et toujours posé n'importe comment : à son âge, elle ne faisait plus attention à elle, malgré les protestations affectueuses de son fils. Enfin son pas de rhumatisante suivait la marche de ses pensées : tangage par lequel, cahin-caha, elle avançait. Mais elle se sentait toujours capable de rendre service ; il n'y avait donc pas péril en la demeure. Son fils n'était pas assis qu'elle se levait, heureuse de s'empresser, de se dévouer, de cuisiner, de grimper dans l'office, et souvent elle restait sur son escabeau, les jambes raidies par une crampe. Alors, avec un rire, elle appelait :

— Tu viens m'aider?

— Oh! disait Grandgoujon, qu'est-ce que tu cherches encore?

— Une surprise...

Elle portait des chapeaux qui, jamais, ne lui tenaient à la tête. Sur son corsage pendait un lorgnon qui s'accrochait et se tordait; toujours

elle retrouvait ses mouchoirs sous sa chaise ; vingt fois par jour elle perdait ses clés, disant, mélancolique, mais d'une douceur inaltérable : « Cette maison est hantée ! » — Elle était d'allure molle et négligée, quoique toujours l'œil au guet et le cœur attentif. — Ses robes? Bah ! Il n'y avait que Poulot pour y prendre garde ; étoffes démodées et défraîchies, toujours l'air de sortir de l'eau... mais on pensait qu'elle avait dû s'y jeter pour quelqu'un. Et quand son fils s'indignait contre la couturière :

— Cette jupe !... Où est le derrière? Où est le devant?

Elle répliquait :

— Tu sais bien qu'elle a cinq garçons.

Alors, Grandgoujon, qui n'osait plus rien objecter, s'en tirait par un grognement :

— Cinq ! Il y a des gens qui ont trop de chance ! Car claquer, ce n'est déjà pas rigolo ; mais ne laisser que ses notes d'épicerie avec ses vieilles chaussettes !...

Vraiment, même à ce point de vue, il se faisait pitié. Aussi, du même coup que sa santé, son âme se délabra, si bien qu'un jour de la fin de mai 1917, il eut l'impression nette qu'il allait mourir.

Il revenait de chez son docteur, un vieillard qui avait analysé ses malaises avec minutie. En sortant toutes ses fibres vibraient : il ressentait tout ce qu'avait indiqué ce spécialiste absorbé dans sa spécialité. Il ne marchait plus droit : il héla un taxi. Sous sa porte, il manqua défaillir;

la vision de la concierge, par la porte vitrée de la loge, suffit à le redresser : il ne mourut pas devant elle… il se pendit à la rampe et atteignit l'entresol ; mais là son cœur se mit à battre la breloque, et il lui sembla que son âme se trémoussait, voulant à tout prix se libérer. Il contint sa poitrine, serra les lèvres, puis, d'un geste éperdu, il sonna à la porte, devant lui.

Une jeune femme, qui avait un chapeau et des fourrures, lui ouvrit, et, simplement il balbutia, roulant des yeux hagards :

— Madame… je meurs !

Puis il s'avança dans l'antichambre où il y avait une banquette de velours, et, d'une voix expirante :

— J'habite au-dessus… Han !… Pas pu monter… Vais finir chez vous…

De son mouchoir il s'épongea, et il avait l'air de respirer par tous ses pores, tellement il tressaillait. La jeune femme parut remplie de stupeur. Elle appela une bonne qui courut chercher des coussins pour caler ce monsieur sur la banquette, mais elle ne savait que dire, et elle le regardait seulement haleter et balancer la tête, comme si, à chaque effort, sa vie s'échappait. Pourtant, il n'avait pas le visage d'un homme à l'agonie et… comme après tout il ne faisait qu'annoncer sa mort… sans mourir, elle se permit de risquer timidement :

— C'est malheureux, Monsieur… que vous ne puissiez pas remonter chez vous.

A ces mots il fit un air terrifié et souffla : « Han !

Han!... Ah! Ah!... » Alors elle aussi se mit à soupirer et à la bonne elle chuchota :

— Moi qui étais pressée de sortir...

Grandgoujon entendit.

— Oh! Madame... Han!... Vous allez me faire mourir plus vite... Ah!... C'est sérieux, voyez-vous... je vais mourir dans votre antichambre... Jamais eu ça, moi... Et je vous jure que c'est affreux... de s'en aller à mon âge!... Cette guerre!... Je n'ai que quarante ans, moi!... Jeanne... ma pauvre femme, si tu me voyais...

— Mais Monsieur... on peut prévenir cette dame... qui vous aidera à remonter.

— Jeanne? Han!... La pauvre petite! Il y a quinze ans qu'elle est morte!... Ah! maman!... finir chez les autres...

Et de ses pieds il sarclait le tapis, puis, de ses mains, il voulait arracher le velours de la banquette.

— C'est vrai, murmura la jeune femme en se tournant, que ce n'est agréable pour personne.

— Seigneur! râlait Grandgoujon... ce n'est pas que je ne croie pas en Dieu!... Han!... Je crois en Dieu... mais... je n'étais pas prêt à partir ainsi... sans même avoir vu la paix... Madame, cette guerre... tuera tout le monde... Pas pu me soigner, moi... Cristi, que cette banquette est dure!...

Etait-ce l'essouflement ou bien ses efforts? En parlant il prenait des couleurs. La jeune femme s'impatienta :

— Monsieur... il faut que je sorte.

— Oh !

— Marie, montez prévenir chez Monsieur.

— Ah !... Han !... sacrénom !... Puisque c'est ça... puisque... on laisse crever les gens... puisque cette immense catastrophe n'aura servi à rien... puisque... on ne s'aimera pas plus après qu'av...

Il s'était redressé : sans achever, oubliant son chapeau, ne saluant pas, il sortit, empoigna la rampe et grimpa l'escalier.

La colère peut valoir un sinapisme ; afflux de sang, et l'équilibre est rétabli : Grandgoujon, au second, se sentit sauvé. — Alors, soufflant cette fois pour revivre et pour rejeter un mauvais air, il dit, grinçant des dents :

— Ah !... la rosse !

C'est avec ce mot qu'il rentra chez lui.

Madame Creveau était près de sa mère. En termes violents, tel un homme qui ressaisit tous ses moyens et en use sans mesure, il leur conta sa chaude alerte, puis, les bras croisés, s'indigna sur l'égoïsme humain :

— Enfin, chez moi, n'importe quel pouilleux sonnerait, gémissant « Je vais mourir !... »

— Oh ! balbutia sa mère, te sentais-tu si mal ?

— Mon Dieu ! dit Madame Creveau.

— Jamais je n'ai eu pareille angoisse, dit Grandgoujon.

— Pourtant, tu venais de chez le médecin ?

— C'est ce qui me tue ! Il faut voir à quel régime m'a contraint cette baderne : « Vous ne mangerez rien de ce qui se mange... ! » A part ça...

— Comment ? dit Mme Grandgoujon.

— Pas de pain : ça gonfle. Pas de vin : ça brûle. Pas de viande : ça fermente. Pas de fromage : ça irrite. Et surtout pas de café : on en crève ! Eh bien ! je n'ai pas eu le temps, sortant de chez lui, de boire un café, et... un pousse-café qui m'aurait sauvé ! Il m'a semblé... comment dire... que je fondais... je ne pesais rien... je ne me croyais plus en chair ni en os... Et alors, cette petite gale... Bon Dieu ! j'ai oublié mon chapeau chez elle... Je redescends et vais lui dire son fait.

Il était retrempé et il sortit en hâte ; mais il tomba sur Mariette, la vieille bonne, ou plutôt la vieille mule, coriace et rouée qui, après trente ans au service de Madame, de servante était devenue maîtresse et avait toujours, même en présentant une lettre, l'air rogue et condescendant d'une mauvaise âme qui, pour une fois, fait grâce.

Elle apportait du courrier.

— Pour Monsieur...

— Qu'est-ce encore ?

— Convocation...

— Convocation ?

Elle fit une moue et, achevant de s'essuyer les bras avec son tablier bleu — car elle sortait d'une petite lessive — elle se campa dans la porte :

— Je répète ce que m'a dit la concierge... même qu'elle a l'air contente.

Grandgoujon se tourna pour prendre à témoin sa mère ; mais il rencontra des yeux suppliants qui voulaient dire : « Mon enfant, je t'en supplie, tais-toi ! », si bien que son humeur s'étouffa en grognements. Il fit à Mariette :

— Vous avez besoin d'autre chose?... Non... Eh bien...

Il faisait signe: « Filez! » Alors, c'est elle qui grommela :

— Faut pas que Monsieur s'irrite, rapport qu'il est convoqué. C'est pas ma faute à moi, et si la concierge est contente, elle a ses raisons, dont j'ai rien à voir.

— Je ne vous demande aucune explication! proféra Grandgoujon.

Mariette claqua la porte. Madame Grandgoujon se dressa :

— Poulot! Tu sais que je tiens à elle comme à la prunelle de mes yeux.

— Elle m'annonce que la concierge est contente!

— Madame Creveau, quand sera-t-il raisonnable?

— Madame, soyez témoin : ce papier me convoque! Dans l'état où je suis, c'est assez grave, nom d'un petit bonhomme!

Madame Grandgoujon balbutia :

— Mais, qui te convoque?

— L'armée, pardi!...

— Et où?

— A Paris!

— Quand?

— Demain... C'est effarant!

— Oh! soupira Madame Creveau.

— Et alors, reprit-il, la concierge est contente!

— La concierge n'est que la concierge, dit vivement Madame Grandgoujon.

— Eh bien! moi, je descends, poursuivit-il (il

boutonnait son veston comme s'il sanglait sa colère), et je vais lui passer quelque chose!

— Poulot! Nous ne pouvons nous passer de la concierge. Puis, tu es malade, reprit sa mère, croyant tenir l'argument sauveur. Après l'alerte que tu racontes...

— J'ai besoin de me dépenser!

Et pour la seconde fois, il tenait le bouton de la porte, emporté par deux vengeances à assouvir, une à l'entresol, l'autre au rez-de-chaussée; lorsque tout à coup, au-dessus, un piano se mit avec allégresse à commencer la *Marche Turque*. Alors, sa double colère se concentra toute contre ce troisième ennemi, et il bredouilla :

— Il ne manquait que ça! Madame (il tapait le bras du fauteuil de Madame Creveau), tous les jours, soir, matin, à chaque repas, même la nuit, la *Marche Turque!*

— Oh!... Et qui est-ce qui joue? balbutia Madame Creveau.

— Une femelle, cria Grandgoujon, que je finirai par étrangler!

— Je t'en supplie, dit sa mère, baisse la voix!

— Baisser...

— Si Mariette entend, nous aurons toute la maison à dos!

— C'est la guerre! J'en ai assez de ménager les gens!

— Madame Creveau, dites-lui...

— Je ne veux plus, moi, entendre la *Marche Turque!*

— Eh bien, nous ferons demander à cette dame...

— Cette dame!

Il ricana, menaçant le plafond :

— Elle doit avoir une jolie trompette!

Madame Grandgoujon s'agitait, tremblant à l'idée que peut-être Mariette écoutait derrière la porte. Puis, d'une voix blanche :

— Si un jour elle nous quitte, j'entre dans un couvent!

Mais Grandgoujon n'était plus susceptible de s'attendrir. S'adressant à Madame Creveau, il enrageait :

— Est-ce dans mon bail que je suis forcé d'entendre la *Marche Turque?* Il ne s'agit pas de Mariette, dont je me fiche...

— Poulot!

— Ni de la concierge dont je me contrefiche...

— Petit!

— Mais la créature du dessus...

Il tendit le poing :

— Cette toupie va voir!

Cette fois, il bondit dehors, et qu'il se fût ou non surexcité, sa colère était bouillonnante. Il monta l'étage deux marches par deux marches, se jeta sur la sonnette; une domestique ouvrit; et avec un geste comme pour un serment :

— Je veux parler à Madame!

Elle n'eut pas le temps de l'introduire que Monsieur parut; il sortait toujours dès qu'il entendait sonner, craignant qu'on n'ouvrît pas assez vite. Il s'élança vers Grandgoujon :

— Vous, Monsieur! Que vous êtes aimable! Moi qui voulais descendre vous voir! Est-ce notre ami Colomb qui vous a dit?... Entrez, Monsieur, entrez... Je vous ai maintes fois rencontré dans l'escalier. Et vous m'étiez si sympathique!

C'était un homme ni petit ni grand, sans âge, au teint fumeux, aux yeux noyés, qui disait d'une voix pressée des paroles connues, dont le sourire était sans gaîté, la gravité sans conviction, et de qui les cheveux trop bien peignés faisaient penser tout de suite: « Tiens, il a une perruque! » Il continua:

— Je ne savais pas que vous fussiez avocat... Moi qui aime tant les avocats! Mon père était avocat, mon grand-père aussi... Quel plaisir, Monsieur!... Je vais vous présenter ma femme. Elle voulait aller respectueusement saluer Madame... c'est votre mère, n'est-ce pas? Justement la voici... Chère amie, Monsieur Grandgoujon, de qui nous parlons si souvent... Il est plus gracieux que nous!... Mon cher voisin, prenez ce fauteuil... c'est si charmant de votre part... Il y a de secrètes affinités... Dans ces maisons de Paris on est superposé, tels des livres en une bibliothèque... mais comme les livres aussi on peut communier par l'esprit... Je cours chercher la lettre de notre ami Colomb.

Il disparut, laissant avec sa femme Grandgoujon qui n'avait pas reprit haleine. Et aussitôt, ce fut son tour à elle de sourire, d'être accueillante, de dire merci.

— Je comprends, Monsieur, que mon mari

soit touché. Tout de suite, vous montez en ami. Vous n'avez même pas pris vos gants et votre chapeau. Que c'est cordial et que c'est bien!

Durant ce double discours, Grandgoujon, étourdi, frottait son menton, serrait sa cravate, et sentait ses idées partir en farandole, sans qu'il fût possible d'en rattraper aucune. De sa colère, plus trace; il était stupéfié. Bien mieux, la voix de cette femme venait de le caresser voluptueusement; elle avait des yeux tendres qui annonçaient un cœur plein de gentillesse; et enfin elle était habillée d'une manière imprévue et charmante : sans doute se donnait-elle à quelque œuvre de guerre, car elle portait un uniforme tailleur à grandes poches, ceinture et boucle, d'une coupe nette qui lui faisait une allure décidée, mais d'un bleu doux, séant à sa grâce féminine. La jupe courte découvrait des pieds aux fines chevilles, chaussés de souliers vernis, d'une élégance brillante et neuve. Elle était fort piquante. Aussi, quand elle se tut et que ce fut à lui de parler, il balbutia :

— Madame, pour moi aussi c'est une joie...

Vraiment, il la savourait des yeux : d'abord, vingt ans de moins que son mari; une brune de trente-cinq ans, à l'été de la vie, ronde et sûre d'elle, dont le regard vibrait comme l'air d'une belle journée, mûre à point, des mains potelées, une gorge ferme, un bas de jambe plein de promesses, un cou pour plaire aux hommes. Grandgoujon se cala dans un fauteuil et largement sourit. N'ayant pas d'amour-propre, il n'était pas

humilié de son erreur, mais il venait de retrouver une assise pour sa bonne nature, encline à s'attacher. Alors, penchant la tête, il reprit de sa voix la mieux affectueuse :

— Madame... j'ai souvent l'avantage de vous entendre au piano... vous avez un bien beau talent.

C'est là-dessus que le mari rentra. Grandgoujon lui fit cadeau de la fin de son sourire, mais il le trouva plus laid. Il avait bien... trente ans de plus que sa femme. Quels plis sous les yeux !

— N'est-ce pas, cher Monsieur, qu'elle est étonnante au piano, dit cet homme satisfait. De chez vous l'entendez-vous bien ?... Voici la lettre de Colomb. Il m'écrit sur son papier à en-tête : vous le connaissez ?

— Non... Oh ! qu'il est curieux ! Qu'est-ce qu'il y a dessus ?

— Une banderole : « *Jusqu'au bout* », et, dans un médaillon, deux petites alsaciennes...

— C'est charmant !

— Elles serrent sur leurs cœurs tous les drapeaux de l'Entente.

— Parfait, dit Grandgoujon. Mais il n'y a pas celui des Etats-Unis.

— Le papier date de l'an dernier.

— Ah ! ah ! fit Grandgoujon, c'est que j'aime les Américains, qui vont hâter les choses !

— N'est-ce pas, Monsieur ? dit la jeune femme. Moi je dis toute la journée : « Vive Washington ! » Je suis une idéaliste.

— Enfin, reprit son mari, Colomb — pas celui

qui découvrit l'Amérique, notre ami m'écrit : « Voyez cet excellent Grandgoujon, qui n'est pas mobilisé. »

— Je le serai demain, jeta Grandgoujon avec vaillance.

— Demain? reprit la jeune femme affable.

— Oui Madame ; je suis convoqué depuis cinq minutes.

— Où, mon Dieu ?

— Dans les Secrétaires...

Grandgoujon baissa les yeux, modeste :

— Ce n'est pas grand'chose... mais je suis malade.

La jeune femme dit :

— Pas possible ?

Grandgoujon s'était levé ; familièrement il s'adossait à la cheminée :

— Je sors de chez mon médecin qui n'est pas fier.

— D'être médecin ? fit la jeune femme.

— Ah !... ça c'est drôle !

Grandgoujon éclata de rire, comme il savait faire dans les maisons où il se plaisait, et redit :

— Ça c'est très drôle !...

Si bien que le mari sourit à son tour.

Puis, tourné vers Madame qui, debout, lui semblait bien agréable en une attitude un peu abandonnée, Grandgoujon reprit avec feu :

— Il m'arrive une aventure inouïe : j'avale de l'air !

— De l'air ? Oh ! c'est curieux ! dit le mari.

— Mon ennemi, reprit Grandgoujon soucieux,

c'est la salive. En salivant j'avale de l'air. Je me ballonne. Mes digestions s'arrêtent et je deviens incapable de rien faire.

— Pas possible ? répéta la jeune femme.

Elle savait, avec un à-propos frappant, varier ses intonations qui, après la surprise ou la sympathie, exprimaient une coquetterie assez ardente. Grandgoujon la regarda dans les yeux et ils se sourirent. Etaient-ils déjà des amis ?

Le mari, solennellement, avait posé sur son nez un important lorgnon d'écaille, qui faisait paraître sa tête menue.

— Voici ce que m'écrivait encore Colomb : « *Grandgoujon* (vous excuserez ce « Grandgoujon » tout court) *Grandgoujon avocat, sera pour votre œuvre patriotique une recrue de premier ordre.* »

— Il est gentil, ronronna Grandgoujon, qui ne comprenait rien : il y a près de dix ans que je ne l'ai rencontré... Mais par recrue, que veut-il dire ?

— Ah ! fit vivement la jeune femme, à qui une flamme courut dans les yeux, mon mari — je ne dis pas cela parce qu'il est mon mari — est en train de faire une des choses les plus belles de cette guerre.

— Chère amie !...

— Vous le savez.

— Enfin, reprit le mari (il avait un soupir d'humilité entre chaque phrase), ne pouvant plus être soldat, je me bats, cher Monsieur, comme je puis, — à l'intérieur.

— Voilà ! s'écria Grandgoujon, mon ambition depuis trois ans !

— Eh bien ! moi, dit le mari, je lutte, je tiens, je fais tenir.

— Et moi je demande à être utilisé, affirma Grandgoujon.

— Je parle, dit le mari, partout je parle.

— Il va dans toutes les villes parler, appuya la jeune femme.

— Ah ! ça, c'est très beau ! répéta Grandgoujon. C'est ce qu'il me faudrait. C'est...

Le mari prit un air humble :

— Je fais ce que je peux, pour un pays que j'aime plus que tout !

— Bravo, Monsieur ! Car c'est un merveilleux pays ! dit Grandgoujon. On peut blaguer nos députés : je les ignore. Mais rappelez-vous comme on vivait dans ce pays, avant la guerre. Liberté et douceur de mœurs. Il ne faut pas raconter maintenant...

— C'est d'une jolie sensibilité ce que vous dites là, dit la jeune femme dont le visage s'animait. Nous avons toujours été la nation de l'Idéal et de la petite fleur bleue !

Elle lui tendit la main : il la prit ; une main tiède, délicate : il en sentit, ce brave Grandgoujon, son cœur bondir. Et c'est à ce moment qu'avec chaleur elle lui conta son œuvre à elle aussi : elle avait, grâce à son mari, à côté de lui, avec l'aide de dons généreux, organisé une cantine à La Chapelle, une autre à Pantin, et elle aimait, elle aimait follement les soldats de France

« qui toujours sont polis avec une femme honnête. »

— Vous ne me surprenez pas, dit Grandgoujon, car c'est une belle race !

Mais le mari s'approcha, toujours son lorgnon d'écaille au nez, et, rieur puis grave, l'air absent, d'un ton qui allait d'une lenteur dogmatique à une confusion précipitée :

— Je cours nos chères provinces. Je m'adresse aux maires, préfets, commandants d'armes, et... c'est extraordinaire !...

Derrière ses verres, il agrandissait les yeux, et sa femme approuvait de la tête. Grandgoujon fit comme elle. Le mari continuait :

— Ah ! si la politique n'était pas venu gâter ce peuple de France, comme vous dites : quelle race ! J'obtiens tous les concours : c'est l'union sacrée. Si la ville a un général, il est là ; l'inspecteur d'académie, le juge de paix, Monsieur le curé. C'est à voir !

Grandgoujon dit encore une fois :

— C'est très, très beau !

Mais l'autre reprit :

— Il y a huit jours, à Mont-de-Marsan... il restait à peine une chaise pour moi !

— Pour vous ? cria Grandgoujon qui avait pris un air lunaire et pensait, en s'échauffant : « Ce qu'il a une femme épatante, cet animal-là ! »

— Oui, Monsieur, reprit le mari, mais je parle debout ; et j'ai parlé trois heures sans lasser personne...

Sur ce ton il poursuivit, se levant, s'asseyant, marchant. Il fit à Grandgoujon une conférence de plus. Puis il sortit des affiches, des comptes-rendus. Et il avait toujours des sourires, suivis d'évanouissements de regards.

— On sent, dit-il, que notre excellent peuple a besoin qu'on cause avec lui. Souvent, à la sortie, des femmes me pressent les mains.

— Prodigieux ! dit Grandgoujon. Et... de quoi leur parlez-vous ?

Il s'immobilisa, mystérieux :

— Je traite toutes les questions du jour, mais surtout je leur fais mieux voir leurs braves enfants, qui se sacrifient pour nous avec tant de joie !

Sur cette phrase, il secoua la tête ; et son lorgnon parut trembler d'émotion.

Grandgoujon, sincère, dit à la jeune femme :

— Madame, vous avez un mari formidable !

Alors l'autre, d'une bouche précieuse :

— Chère amie, si vous nous jouiez un de vos airs préférés ?

— Pourquoi diable est-ce qu'ils se disent vous ? pensa Grandgoujon.

Elle minauda :

— C'est que, Monsieur, en dessous, a dû bien souvent...

— Oh ! Madame, affirma Grandgoujon, vous me ferez un gros plaisir !

Tout de suite elle consentit, avec la bonne grâce heureuse d'une femme qui aime les compliments des hommes. Le mari et Grandgoujon s'assirent, souriant comme pour se remercier,

l'un de la vouloir écouter, l'autre de la faire entendre. Et elle, avec aisance, s'installa devant le piano, — un piano bas qui la laissait voir. Ah ! elle n'était pas empruntée ! Quel naturel pour se poser dans sa jupe, la pincer aux genoux, et pour mettre le pied sur la pédale, pied nonchalant qui caressa sans s'imposer.

— Elle aussi est formidable ! se murmura Grandgoujon.

Dans une poussée de joie il fit craquer son siège. Et elle commença la *Marche Turque* — elle-même — la *Marche Turque* qui n'était pas prévue dans le bail de Grandgoujon, mais qu'il écouta dès les premières notes, de tout son cœur, avec du trouble et de la tendresse. Et comme ces sentiments convenaient à sa face bonne et large, il était redevenu soi-même, sans effort, admiratif et heureux.

— Ce Mozart ! Ah ! ce Mozart ! fit le mari d'une voix inexpressive, dès que la *Marche Turque* fut achevée.

— Oui... oui, comme vous dites.

Grandgoujon ne trouvait rien de plus précis ; mais s'avançant vers la jeune femme :

— Madame, vous avez une finesse !...

Et pendant ce temps, en dessous, sa mère qui, d'abord, s'était lamentée avec Madame Creveau :

— Que va-t-il faire ?... C'est le meilleur garçon, mais quand il s'emporte...

Sa mère, pacifique et douce, avait subitement retrouvé sa joie de vivre, lorsqu'elle aussi avait entendu la *Marche Turque* :

— Il n'y est pas, Madame ! Il voulait me faire peur !

L'anémique Madame Creveau, touchée, dodelinait de la tête :

— C'est le meilleur des hommes. Même avec mon mari... et ce n'est pas que mon mari...

— Votre mari, insistait Madame Grandgoujon, mais au fond votre mari...

— C'est vrai, Madame, tout au fond...

Puis, ensemble, dans une crise d'attendrissement, elles jugeaient l'humanité sans malice. Et Madame Grandgoujon d'un tiroir sortit un album pour montrer à Madame Creveau son fils à deux ans, en chemise. (« Il a déjà sa tête d'aujourd'hui, pas vrai ? »); à onze ans, en premier communiant. (« Il a fait une première communion exemplaire ! ») ; à dix-sept ans avec sa première barbe, qu'il laissait pousser n'importe comment, pour voir. (« A cet âge-là, Madame, ils ne savent pas, ils s'essayent »).

Elle concluait avec ravissement :

— Toujours, sur toutes, il rit.

Et ces deux vieilles, à l'âme douce, tenaient en cette minute un peu du bonheur qui est épars dans le monde.

Mais après vingt minutes, Grandgoujon ne reparaissant pas, sa mère fut tremblante d'une autre inquiétude :

— S'il était en bas à faire de l'esclandre chez la concierge ?

Elle se coula jusqu'à l'escalier. Aucun bruit. Elle revint plus tranquille.

— Pourtant, il ne sort jamais sans me prévenir...

Et elle n'avait pas fini, la pauvre, de s'inventer des craintes, quand une clé tourna dans la serrure. C'était lui.

— Ecoutez!... Il n'est pas seul!... Qui ramène-t-il?

La porte s'ouvrit. Elle aperçut un monsieur long et maigre qu'elle ne connaissait pas, et son fils, dont le visage était épanoui. Ah! elle se retint pour ne pas lui sauter au cou! Tout de suite, elle aussi, fit la meilleure figure et sourit au monsieur avec une grimace avenante de vieille dame, chez qui l'habitude d'être sensible fige un peu gauchement les traits.

— Ma mère... dit Grandgoujon.

Il n'était jamais si bonhomme que quand il prononçait ce mot-là; il prenait sa maman par le bras :

— Ma mère... qui est une mère en sucre.

Puis :

— Maman, je te présente Colomb, mon ancien camarade de la Faculté de Droit, que je viens de retrouver au-dessus, chez... ça, c'est drôle... je ne sais même pas leur nom...

Le monsieur maigre, sans répondre, s'inclina très bas devant Madame Grandgoujon; puis il salua Madame Creveau et enfin, se redressant avec gravité, il répondit d'une voix chargée de respect :

— Madame, j'ai rencontré votre fils chez mes

amis Punais des Sablons, qui, d'ailleurs, ont le plus vif désir de vous connaître aussi.

Il mettait un accent tonique sur les mots importants. Madame Grandgoujon poussait un fauteuil : « Que vous êtes aimable ! Asseyez-vous, Monsieur. »

Après quoi, Grandgoujon, exubérant, avoua tout de suite les raisons de sa joie :

— Je suis tombé dans une maison formidable ! Eux, d'abord, sont prodigieux ! Elle, mère chérie, la connais-tu ?

— J'ai dû croiser cette dame...

— Femme supérieure. N'est-ce pas, Colomb ?

Colomb fit sur un ton religieux :

— Supérieure !

C'était un homme étrange, ce Colomb, portant avec verdeur la cinquantaine. Il avait des pieds longs, chaussés de bottines d'une pièce, genre officier du Second Empire, auxquelles il ne manquait que des éperons. Dès qu'il était assis, la jambe de son pantalon laissait voir un centimètre de chaussette blanche. Son mince torse était comme ficelé dans une redingote très épaulée, qui lui faisait un haut de corps carré, prêt pour le garde à vous. D'une main nerveuse il serrait une paire de gants qui n'avaient jamais été enfilés, car les doigts en demeuraient aplatis ; sur un gilet de velours noir montant bouffait une cravate d'homme libre, cravate artiste, en soie noire, laquelle maintenait un col très haut, d'où la mince figure émergeait, cocasse et volontaire. Un nez long sur une bouche crispée, et

dans la ligne une barbiche impériale bien taillée, bien peignée, poivre et sel, assortie à la moustache épaisse et à deux petites pattes qui prolongeaient les cheveux sur les joues creuses. Il avait des narines inquiètes, comme s'il respirait un air fiévreux, et des yeux clairs, mais d'un regard aigu, des yeux de rêveur... qui tient son rêve, — jusqu'au bout!

Madame Grandgoujon, dès l'abord, le trouva distingué, sans songer que, peut-être, il était redoutable. Elle ne pensa pas, surtout, quel contraste c'était avec Poulot, au laisser-aller bon enfant. Elle n'était pas accoutumée à ces remarques : sans défense, elle allait vers les gens. Son fils de même. Il venait d'introduire chez lui ce personnage hautain, au front d'apôtre, qui, dans un fauteuil Louis-Philippe en velours râpé, se tenait raide, le visage dramatique, — et c'est à cet homme-là, au bout de trois phrases, que Grandgoujon déclara, lui tapant l'épaule :

— Mon vieux Colomb... il faut que je te tutoie!

Solennel, l'autre répliqua :

— Je serai flatté, mon cher, de cette marque d'affection.

— Ah! Ah!... Brave vieux! fit Grandgoujon.

Il lui donna deux tapes sur le genou. Puis, à sa mère :

— Tu ne peux pas te douter de tout ce que fait Colomb. C'est un homme formidable!

Colomb protesta pour la forme : « Mon cher, je vous en prie... » Mais, ému, il serra sa paire de gants, et Grandgoujon dit, enthousiaste :

— Il porte bien son nom : tous les jours il découvre quelque chose. Il a commencé par faire du droit à trente-cinq ans !

— Quarante.

— Quarante !... Mon âge !... Et dans quel but ? Explique, vieux.

— Oh ! Madame, reprit Colomb, croisant ses maigres jambes, aplatissant sa cravate, dressant la tête, depuis toujours je sentais venir la guerre.

— Prodigieux ! fit Grandgoujon. Alors ?

— Je la préparais.

— C'est inouï !... Ah ! cette joie de se retrouver !

Il lui souriait avec attendrissement, et semblait dire :

— Voilà un homme méconnu. Comment n'est-il pas au premier rang de la société ?

Mais Colomb ne le regardait pas.

— Madame, reprit-il, je voulais être prêt : je le fus. La France a manqué périr : elle est sauvée.

Grandgoujon songeait à Madame des Sablons. Il fit :

— Très bien !

Puis, de satisfaction, il croisa les mains sur son ventre.

— Seulement, dit Colomb, il faut l'union des esprits.

— Bravo ! dit Grandgoujon. Leur appartement est délicieux : quand on pense que c'est le même que le nôtre ! Mais... je t'interromps : pardon ! Continue. C'est tellement vrai ce que tu dis là !

— Il faut, reprit Colomb, après un silence,

l'aide de toutes les bonnes volontés. Il y en a de timides. Si elles ne se cachaient pas, on serait peut-être plus près de la fin qu'on ne pense.

— Que c'est juste! répéta Grandgoujon qui songeait : « Je n'ai pas dû lui déplaire ; elle a été charmante. »

Il se leva :

— Mère chérie, si on gardait ce brave Colomb à dîner?... Il nous raconterait ce qu'il fait: qui est prodigieux! Tel que tu le vois, il promène des aveugles ; il va annoncer la mort de leur fils à de pauvres mères qui attendent des nouvelles. Il se couche à deux heures du matin pour faire des colis de jambonneau aux prisonniers. Les brochures qu'on distribue partout, c'est lui qui les écrit. Les timbres « En avant ! », idée à lui. Il est fantastique! Je vais prévenir Mariette.

Il était à la porte. Madame Grandgoujon changea de figure.

— Poulot!

Elle le rattrapa et navrée:

— Ce n'est pas possible!

— Quoi donc?

— A l'âge qu'a Mariette, je ne peux pas lui infliger...

— Mais une personne, — un couvert, deux assiettes :

— Deux ou dix, l'énervement...

Il soupira :

— Ma pauvre mère, avec Mariette nous devenons idiots!

— Tu sais ce que sont les bonnes pendant la

guerre. Si elle s'en va, nous n'en retrouverons jamais. Toutes font des munitions.

— Voilà un mois qu'elle ne fiche rien!

— Si. A déjeuner...

— Nous étions seuls.

— A la cuisine elle avait un neveu.

— A elle?

— Il est en permission. Elle l'a reçu avec sa nièce et les quatre enfants. Je ne peux pas, ce soir...

— Ça, c'est...

— Chut!... Bon comme tu es...

Il eut un nouveau soupir:

— Ça commence à me tuer d'être bon!

— Va dîner avec Monsieur Colomb au restaurant.

— Et toi, tu te morfondras ici comme une croûte de pain derrière une malle?

Il commençait à voir rouge.

— J'ai retenu Madame Creveau, fit sa mère.

— Ah? Elle, elle dîne?

Il grinça des dents.

— Elle, reprit Madame Grandgoujon, ne veut même pas qu'on change son assiette.

— Ça c'est ignoble!

— Mariette va nous entendre.

Elle le poussait vers le bureau:

— Alors, chéri, tu es monté au-dessus?

Brusquement il s'apaisa, puis, s'essuyant le front:

— Et cette femme est étonnante!... Et le mari est laid... mais il est étonnant aussi!

— Tu vois comme on juge mal.

— Dame, à travers un plafond... Au fait, elle viendra te voir. Elle t'aime d'avance.

— Que tu es gentil ! Rentrons vite.

Les yeux pleins de l'image délicieuse de la musicienne du dessus, Grandgoujon suivit sa mère.

— Vieux, dit-il à Colomb, tu me rappelais tout à l'heure le nom de tes amis charmants...

— Punais des Sablons.

— C'est ça : Punais... c'est rigolo... Alors, ils sont nobles ?... Ils ont de la veine... J'ai toujours eu envie d'être noble... Comment sont-ils nobles?

— Je crois, dit Colomb, que lui est comte romain.

— Diable !... Eh bien... en attendant que toi aussi tu sois romain, je t'emmène... j'aime mieux t'emmener, pour bouffer.

Charitablement il baissa la voix :

— Ici nous sommes servis par une sorcière, et nous jeûnons.

— Mais pas du tout, fit Madame Grandgoujon.

— Tandis que tu vas voir ce petit restaurant, où je vais te traiter.

— Poulot, reprit Madame Grandgoujon, pense à ton régime.

— On fera deux repas : un comme il faut, l'autre pour se soigner.

En connaisseur il clignait de l'œil. Colomb, tout à ses raisonnements, trouva convenable de glisser :

— Hélas ! Je ne suis pas gros mangeur !

— La quantité, dit Grandgoujon, aucune im-

portance. Mais la qualité, fichtre ! Aimes-tu l'omelette au fromage ?

— J'aime tout, fit l'autre. A une époque où, tant de gens n'ont pas un morceau de pain...

— Oh ! ne t'en fais pas là-dessus ! dit Grandgoujon. Ce que nous mangerons, si nous ne le mangions pas, ne serait pas distribué aux pauvres ni envoyé aux Russes : ce n'est pas des habitudes de restaurateur... Et puis cette guerre est affreuse, mon vieux, il faut se nourrir, et bien ; sinon on se déprime et on fiche son camp. Aimes-tu les côtelettes de veau ?

— Mon cher Grandgoujon...

— Pannées, rissolées ?

— J'ai vos goûts.

— Tu peux dire : *tes* goûts, sans que ça coûte un liard de plus.

— Qu'ils sont drôles ! dit Madame Grandgoujon.

— Aimes-tu les huîtres ? continua son fils... Aimes-tu le vin d'Anjou, qui mousse et vous revient dans le nez ? Aimes-tu le Bourgogne qui ne revient pas, mais... reste ? Aimes-tu les ploums ? Ah ! les ploums ! Enfin, recueille-toi, vieux, comme si tu allais communier.

— Poulot ! fit sa mère, laisse les choses saintes.

— Quand je les laisse, dit-il, tu te plains que je les laisse trop.

Madame Grandgoujon eut un rire heureux dans une figure fâchée, et tournée vers Colomb elle dit avec son cœur de mère :

— Quel boute-en-train !

Colomb s'était levé. De ses mains sur ses côtes il appliquait sa jaquette.

— Votre fils, Madame, est mieux qu'un boute-en-train : c'est un cœur !

— Sacré Colomb ! dit Grandgoujon, et lui c'est un flatteur !

— Il vibre, Madame ! Il est bien français ! dit Colomb, d'une voix claironnante.

— Brave vieux ! s'écria Grandgoujon. C'est vrai que j'aime la France, mais qu'est-ce qu'on dira de toi ?

— Je ne suis, dit Colomb, qu'un homme qui fait son devoir.

Et il s'inclina :

— Mesdames... mes hommages.

— Au revoir, tite mère ! dit Grandgoujon.

Il l'embrassait, en s'attardant, puis il serra la main de Madame Creveau entre ses grosses pattes.

— Portez-vous bien, chère Madame.

Tout adieu, pour lui, était une gentillesse. Et sa mère, sensible, qui n'aimait pas les séparations, était ragaillardie par ses au revoir.

— Adieu, petit... ne rentre pas tard.

Il dit : « As pas peur ! » Mais dès qu'il fut sur le palier, il demanda à Colomb :

— Vieux... Madame Punais... des...

— Des Sablons.

— Comment la trouves-tu cette femme-là ?

Colomb avait descendu trois marches : il se tourna.

— Un ange !

— Bravo ! dit naïvement Grandgoujon. Moi, je

ne l'avais jamais vue ; elle m'a fichu un coup !

Puis il s'appuya au mur, et avec un sourire débonnaire :

Ah ! femmes ! Quoi qu'on puisse dire,
Vous avez le fatal pouvoir
De nous jeter par un sourire
Dans l'ivresse ou le désespoir !

Colomb hocha la tête, et reprit :

— J'ai cinquante ans, l'expérience des hommes et des femmes. A celle-là je ne connais pas de défaut !

Et il descendit douze marches; après quoi il dit :

— Elle est bonne, intelligente, fidèle...

Grandgoujon fit, gaillard :

— Qu'elle soit fidèle, c'est malheureux...

— Hein ?

— Je veux dire : c'est malheureux... qu'étant fidèle...

Grandgoujon riait :

— ... Elle ne soit pas plutôt Madame Grandgoujon que Madame Punais des Machins !

Et il prit la rampe pour mieux s'abandonner à rire.

— C'est qu'elle est faite au moule... je m'en accommoderais !

Colomb se rembrunit :

— Mon cher, ne croyez pas que j'aie personnellement éprouvé sa fidélité.

— Je sais, dit Grandgoujon, tu es un brave type! Mais pourquoi ce vieux mari?

— N'importe, dit Colomb, talons joints, je la respecte et l'admire... et même peut-être que je l'aime...

— Eh! Eh! Monsieur l'ai...

— Pas si haut!

Colomb descendit encore :

— Amitié est pour moi synonyme de conscience. D'ailleurs, j'ai une maîtresse... qui me suffit.

Ses yeux flambèrent :

— La France!

Puis, grave, il descendit le dernier étage.

En posant le pied dans la rue, Grandgoujon, rassuré, le prit par le coude.

— Tu es épatant!

Et pour le récompenser, il expliqua :

— Nous allons être à mon petit restaurant dans cinq minutes. Tu ne dînes jamais par ici, toi qui habites la rive droite? Pouh!... Qu'elle est vulgaire ta rive droite!

— Je n'y songe pas, répondit Colomb. J'ai là mes habitudes. C'est l'important pour aller vite et être utile à plus de gens. En trois ans, je n'ai pas pris une seconde de repos...

— Tiens, fit Grandgoujon rêveur, tu me rappelles la vie des saints.

Ils étaient sous un bec de gaz. Colomb s'arrêta et dit :

— Mon cher, en ces temps affreux, pensez une minute...

— On ne peut pas penser, dit bonnement Grandgoujon. Les événements vous dépassent !

— Laissez-moi finir.

— Vas-y ma vieille !

— Mais vous m'avez fait perdre le fil... Il me trotte toujours deux ou trois idées.

— Eh bien, tu as de la veine, dit vivement Grandgoujon, car moi...

— Allons, reprit Colomb, serrant sa canne, ne nous débinons pas !...

Il levait les yeux vers le bec de gaz.

— Ces Français ! Tous sceptiques ! Et ce sont les vainqueurs de demain !

— Ou d'après-demain, dit Grandgoujon.

— Mais les Boches sont très bas ! Ils n'ont plus de graisse. Ils en tirent des hannetons et des pépins de raisin. Ce n'est pas le moment de désespérer. Il faut agir et tenir !

Par cette déclaration, qui éclata comme un pétard, Grangoujon ne fut pas démonté. Il fit simplement :

— Et puis il faut aller à mon petit restaurant.

Ce soir-là, il était solide et dru. Son malaise effrayant de la journée n'avait laissé aucune trace. Puis, à la réflexion, il ne lui déplaisait plus d'être mobilisé le lendemain : il acceptait l'idée gaîment. Il ne serait pas tué et il était curieux qu'on le déguisât en militaire... Au petit bonheur !... Enfin il avait fait la connaissance d'une femme dont l'image poétique éveillait toute sa fantaisie, et il retrouvait un ami avec lequel il

s'en allait bras dessus bras dessous, plein d'une confiante admiration.

— Quand crois-tu que ça finira, cette saleté de guerre ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Oh ! dit Colomb, je suis homme d'action... je ne me perds pas en de fumeuses hypothèses.

— Mais qu'est-ce que tu crois ?

Et, la question posée, Grandgoujon ne se souciait même plus de la réponse. Il était heureux avec Colomb. Instinctivement, lui qui était enclin à la paresse, se sentait enhardi par cet air volontaire et apostolique. Il se dandinait en marchant, et pensait à son menu :

— Qu'est-ce qu'on va commander ?

— Mon cher, je vous ai dit...

— Sois sérieux : je ne t'emmène pas n'importe où ! L'aspect de la boîte ne te dira peut-être rien : c'est un caboulot ; la patronne cuisine elle-même ; et on a les pieds dans la sciure. Seulement... et là, mon vieux, je ne sais comment t'expliquer : toutes les choses qu'on mange dans ce caboulot portent un nom ordinaire, mais ne ressemblent, ni de près ni de loin, à ce qui sert habituellement à l'alimentation des mortels. Exemple : si tu aimes les huîtres, ils ont des huîtres portugaises, mais qui ont un goût de marennes, et c'est la seule maison où on sache ouvrir des huîtres sans leur toucher l'estomac... Autre exemple : aimes-tu le canard écrasé ? Tu ne sais pas ?... Sacrebleu ! Comment est-ce que tu répares tes forces ? Mon vieux, la bonne table c'est la huitième merveille du monde, pour des gens d'une certaine

culture, et le canard écrasé, c'est prodigieux! Tu prends tout un canard, sauf les membres et les aiguillettes; mais... je vais t'en commander un!

— Mon cher Grandgoujon, ne vous tracassez pas.

— Tu dis ça maintenant; quand tu sortiras, tu ne penseras qu'à revenir! D'ailleurs, demain comme aujourd'hui, je suis à ta disposition — toujours. Car il n'y a personne de traité comme moi dans cette boîte-là. On sait que je distingue entre le lapin et le chat; alors je suis « servi ». Je commande, j'agis... comme tu as l'honneur de dire, j'ai l'impression d'élargir mon existence, et je... Par exemple!... ça c'est fort!

— Qu'est-ce que vous regardez dans la nuit? demanda Colomb.

— Ah! Il y a de quoi vous en boucher une surface!...

— Quoi donc?

— Fermé!

— Le restaurant? Un restaurant, ça ne ferme jamais.

— As-tu une allumette? Il y a un papier sur la porte... Un décès?... Pourvu que ça ne soit pas la patronne!... Peux-tu lire? « *La maison, désormais, sera fermée chaque lundi, pour que le personnel ait un jour de repos.* » — Lundi: on est refait!

Colomb eut un rire sarcastique :

— Je ne connaîtrai pas le canard écrasé!

— Tu le connaîtras! Nous déjeunerons ici demain!

— Demain, vous serez...

— C'est vrai! Tonnerre de chien! Ah! moi soldat!... Soldat de quoi?... Auxiliaire! Si encore on me donnait un emploi en rapport avec mon métier et ma situation!...

Il parlait ainsi dans sa déconvenue de voir avorter son dîner, mais Colomb lui tapa l'épaule :

— Patience... on ne vous laissera pas croupir.

— Peuh! On se fichera de moi!

Une lueur courut dans les prunelles de Colomb :

— Si je vous promets de vous faire utiliser?

Grandgoujon répéta :

— Utiliser?

— Et de vous faire mettre à la place où vous devez être?

Grandgoujon répéta :

— Où je dois être?...

Puis, d'une voix qui trébuchait d'étonnement, mais qui se raffermit d'espérance, il reprit :

— Ah! ça! mon vieux Colomb..., si toi, tu arrives à ça..., moi je te jure de te payer un tire-bouchon à musique ou une montre en bois!

— Topez-là! dit Colomb qui l'entraînait.

Il allait, il allait comme un chat maigre.

— Où cours-tu? fit Grandgoujon.

— Je n'en sais rien, reprit l'autre. Depuis la guerre je ne peux plus rester en place!

— Eh bien, dit Grandgoujon, entrons dans ce café, pour nous occuper d'abord avec un petit apéritif.

Ils entrèrent.

— Tu prends?

— Un tonique, dit Colomb.

— Garçon, deux quinquinas!...

Grandgoujon prit largement possession d'une table, et allongeant son bras jusqu'à celui de Colomb :

— Alors... vrai?... tu peux quelque chose pour moi?

— Vous disiez à Monsieur Punais que vous étiez chez Creveau... Il est intime avec le ministre.

— Creveau?

— Allez le trouver. Dans les vingt-quatre heures vous serez où vous voudrez, donc où vous devez être.

— Mais, dit Grandgoujon qui changeait de couleur, sous quel prétexte?...

— Mon cher, intéressez-le à mes œuvres; qu'il vous détache chez moi. Je veux faire de grandes choses : je n'ai que de petits moyens.

— Hélas! dit Grandgoujon, c'est bien français!

— Tenez, continua l'autre, aujourd'hui je vous aurais eu : je vous chargeais d'une mission... Une visite à une dame.

— Une dame?

— Une bonne âme... J'ai besoin de cent francs... Ce n'est pas le diable... J'aurais cent francs, je sauverais une femme.

— Une femme?

— Une pauvre femme.

Grandgoujon songea, rougit, se gratta le nez :

— Mais, dit-il, devenant un peu fiévreux et sortant un billet de son portefeuille, ça va me faire plaisir de te donner ça !

— Vous ? s'écria Colomb.

— Soi-même ! dit Grandgoujon. C'est une manière de commencer à m'utiliser.

— Oh ! mon brave ami... je suis confus de vous avoir dit...

Grandgoujon renversa son chapeau sur sa nuque, et avec des yeux heureux il récita :

Les femmes sont sur la terre
Pour tout idéaliser !
L'univers est un mystère...

Colomb sourit et continua :

... Que commente leur baiser...

... Vraiment, vous me les donnez ? Mais le pouvez-vous ?

— Je n'en sais rien, fit joyeusement Grandgoujon, c'est ce qui me laisse l'esprit libre !

Le garçon avait apporté deux quinquinas. Grandgoujon choqua son verre à celui de Colomb. Il se sentait ému à l'idée que Creveau, cette teigne, pouvait peut-être lui obtenir une place militaire de choix, et, quand il eut avalé une gorgée de quinquina — les coudes sur la table, épanoui, il répéta :

— D'ailleurs, cette ordure de guerre ne peut pas durer quinze ans. As-tu des tuyaux ?

— Rien de rien, dit Colomb. Pour les potins ce n'est pas moi qu'il faut voir.

— Et c'est toi que je verrai! dit Grandgoujon, clignant de l'œil, parce que c'est toi qui me plais... parfaitement! Je ne suis pas misanthrope, moi; mais... il n'y en a pas à la pelle des types qui m'emballent... Toi, ça y est... et j'ai l'œil américain. Aussi, ce soir, je suis content! Et, malgré cette guerre, dont je souffre comme personne, car ces récits de massacres, ça me retourne jusqu'aux doigts de pieds.... malgré toutes ces horreurs, je vais t'emmener dans un bon restaurant, je ne sais pas lequel, mais on va se taper la tête... Ah! vieux Colomb, ça fera du bien!... On vit de fichues journées! Quel cauchemar!... Il y a des heures, on ne respire plus, on croit qu'on va rendre sa gorge... Chez moi, c'est effrayant... Et j'ai été voir un médecin, un crétin... Mais, d'abord, reprends-tu un quinquina?

— Sûrement pas!

— Tu ne bois qu'à tes heures, comme la Mule du Pape? Je n'insiste plus; réserve-toi pour les vins... Avec Grandgoujon, tu vas voir la couleur et l'odeur des vins... Je disais... j'ai vu un docteur; sais-tu ce que m'a raconté cette andouille? que j'étais aérophage! Au lieu de m'expliquer: « La guerre vous mine », car c'est ça... je ne suis pas service armé, mais... ces batailles me tuent!

— Mon ami, ne le criez pas! souffla Colomb. Il y a des esprits faibles qui comprendraient mal.

— On a besoin de le dire!

— Non, reprit Colomb, puisqu'il faut lutter !

— Eh bien oui, dit Grandgoujon, mais tant de gens répètent qu'on est dans une panade !...

— Panade ?... Je ne vois aucune panade !

— Ah ! fit Grandgoujon dans un élan, j'ai besoin de voir un type comme toi ! Tu es mon type, toi ! Je t'admire !

Ils sortirent du café. Colomb était peut-être plus gaillard après ces paroles d'enthousiasme ; en tout cas, il marchait avec plus de dignité. Et au bout de cinquante mètres, comme s'il lui avait fallu cet espace pour réfléchir, il dit à Grandgoujon :

— Le seul malheur pour vous...

— D'abord, tutoie-moi ! fit Grandgoujon. Pour la cinquantième fois, pour l'amour de Dieu et des hommes, tutoie-moi !

— Le malheur, reprit Colomb, c'est que, dans mes paroles comme dans mon allure, dans ma façon d'être, dans tout... je sens que je dois vous... je dois te... te sembler un peu maigre !

— Maigre ? balbutia Grandgoujon.

Ah ! il en eut un rire de gorge, qu'il accompagna d'un vaste geste protecteur et bon enfant, pour dire en bloc toute son amitié si confiante :

— Maigre ?... Et après ? Qu'est-ce que ça peut me fiche, à moi, que tu sois maigre ! Tu as un cœur de gros !

DEUXIÈME PARTIE

Le lendemain, dès l'heure où les pauvres de Paris s'éveillent, Grandgoujon se leva et partit. Ce départ lui fit l'effet d'un événement. Il avait été moins ému de l'entrée en guerre des Italiens ou des Roumains. Il se mêlait à la lutte. Jamais il n'avait cru avec tant de force au Droit des Alliés. Il se sentit prêt à des sacrifices. — Puis, la maison dormait : premier effort de partir seul, dans le jour naissant. Pourtant, au bas de l'escalier, il trouva Monsieur Punais. Comment, si tôt? Et ce dernier était en tenue kaki, vaguement anglo-belge, avec des étoiles sur les revers du col.

— Oui, expliqua-t-il à Grandgoujon en faisant chanter ses phrases, je pars pour une conférence ; alors je préfère un uniforme, surtout dans le Midi. Au revoir, cher Monsieur et ami. Bonne chance, surtout!

Grandgoujon, pressé, approuva sans une idée de derrière la tête. Il était respectueux ce matin-

là, drôle d'ailleurs, car sa grosse voix semblait surprise d'être sérieuse. La fatalité l'emportait, ainsi que tous les Français, et il aimait tous ces Français-là... Il courut au métro : il n'y trouva pas l'écho de son affection. Des voix malveillantes grognèrent :

— Quand on est gros comme quatre personnes, on a une voiture à soi !

Alors, sur le ton grave de Colomb, qui lui restait dans l'oreille, il déclara :

— Je fais mon devoir. Ceux qui désirent mes papiers...

Un farceur glapit :

— Moi !

Mais le train s'arrêtait ; un remous entraîna Grandgoujon et il courut jusqu'à l'Ecole Militaire. Il en franchit la grille en même temps qu'un homme pris de vin qui avait l'air de courir après un rêve, et qui lui écrasa les pieds, balbutiant :

— Hé ! là !... Mes cors ?

Elle a l'allure noble, cette entrée de l'Ecole. Une vaste cour s'étale, devant un bâtiment d'une ordonnance fort belle. A deux heures, l'été, quand le soleil donne, il y a place pour faire rôtir deux régiments au garde à vous. Et Grandgoujon, rempli à cette minute de pensées patriotiques, fut si sensible au grand air des constructions et de l'esplanade, qu'il s'excusa près du pochard, et se trouva devant le poste, silencieux, les yeux ronds.

Un sergent, avec l'autorité que donne une jugulaire au menton, demanda :

— Désirez ?

Grandgoujon sortait sa feuille, mais le sous-off, attiré par l'ivrogne, reprit :

— D'où t'arrives, toi ? Quelle haleine !

— J'ai bu un lait d' poule, marmonna l'homme lyrique.

Le sergent eut un rire vulgaire ; et l'autre dit, fâché :

— Pourquoi tu rigoles ?... J' suis pas libre de boire un lait d'poule ?

— Prière de ne pas me tutoyer, dit le sergent.

— Sans blague ?

— Et saluez !

— Mais j' suis un vieux, moi, mon vieux !

— Ici y a pas de vieux. C'est au grade que vous obéissez !

— Qué grade ?

— Il est saoul comme une bourrique ! Rentrez-le. Allons, et signez sur le registre. Sais-tu signer ?

— J' sais faire mes affaires.

— Alors, vas-y !... Tonnerre de chien, pas si gros !

— C'est l' registre qu' est trop p' tit.

— Ah ! dit le sergent, sacré pirate !... Faites-le s'allonger d' sus la planche, et qu'il cuve son lait de poule.

— Mon...

— Couché !

— Oh ! ça va...

L'homme s'étendit avec une fière nonchalance. Le sergent se tourna vers Grandgoujon.

— Celui-là est saoul aussi?

Grandgoujon fit un bon sourire :

— Non, Monsieur.

— Sergent!

— Oui, sergent.

— Quoi, oui? V's êtes saoul?

— Oh! Monsieur!

— Sergent!

— C'est vrai... J'ai la tête dure!

— V's en avez l'air.

Et il appela :

— Quinze-Grammes!

Une voix répondit : « ...sent! », mais rien ne bougea.

— Tu vas me piloter ce bonhomme-là : le faire enregistrer, le passer au magasin, aux douches, et après s' irez aux pommes... Compris?

Ces mots impératifs, qui roulent tels le tambour, sont creux comme lui pour des malins rompus au métier. Aussi, vit-on se lever lentement et s'étirer longuement, dans l'air fumeux du poste, un soldat, court sur pattes, épaules tombantes, tout maigriot, et de qui l'aspect faisait comprendre le surnom de *Quinze-Grammes*. Il était curieusement déguisé d'un pantalon en velours cul-de-bouteille, large aux hanches, serré aux chevilles, d'un veston civil agrémenté d'une ceinture de vareuse, et d'un képi couleur crasse, dont la visière avait été cassée par des doigts de faubourien, persuadé que c'est un raffinement dans l'inélégance.

Cette visière faisait ombre sur une figure ché-

tive, où brillaient des yeux de rat, et sous un nez mince, deux lèvres gouailleuses laissaient glisser des mots à l'emporte-pièce.

Grandgoujon, d'abord, avait été dérouté par ce monde nouveau, ce pochard puis ce sous-off, qui n'était qu'un sosie de celui du bastion. Ces gens sont tous pareils. Il faut quelque délicatesse pour bien commander : mais la plupart, dès qu'ils sont ornés d'un grade, confondent en leur crâne étroit l'autorité et la violence, l'ordre et l'humiliation. Vous arrivez : vous êtes une personne. Passez la grille, abordez cet homme à galons : en deux mots cinglants, il fait de vous une chose, un matricule ; il crie pour parler, et menace au lieu de dire ce qu'il veut.

Alors, vous allez vers vos semblables avec une tendresse inconnue dans la vie civile. Tout de suite, Grandgoujon eut pour Quinze-Grammes un élan qui voulait dire : « On est des frères ? Ah ! vieux que tu es chic de ne pas me traiter comme un « bestiau » ! Tope-là !

Quinze-Grammes cligna de l'œil :

— Quel âge as-tu ?

— Moi, soupira Grandgoujon qui faisait une tête d'esclave, quarante ans.

Quinze-Grammes eut une moue :

— Déranger des vieux bonzes et rien à leur faire faire !

— Comment, rien ?

— Rien ! Pis, j'me connais en boulot : j'suis dans la mécanique.

— Ça, c'est bon... dit Grandgoujon.

— J'comprends ! Mon père est dans la fruiterie. M'a engagé d'm'y mettre...

— Ah ! c'est bon aussi, dit Grandgoujon.

— Penses-tu ! Un jour, t'as des fruits ; l'lendemain t'as des vers... t'es pas ton maître. Tandis qu'la mécanique... quoi, c't un truc mécanique...

— Je vois, dit Grandgoujon, qui trouvait cette figure sensée.

Ainsi que tous les gros, au geste large, il n'avait aucune gêne près d'un homme qui n'était pas de sa condition. Il prit sa bonne voix, et Quinze-Grammes, touché, dit :

— Pas besoin d't'en faire. T'auras, comme moi, qu'à être indisponibe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu tiens pas à vider des poubelles ?

— Des poubelles ?

— Ni à être débardeur ?

— Je suis avocat, dit gravement Grandgoujon, et je demande à être utilisé.

— Oh ! y a pas d'utilisé, reprit Quinze-Grammes d'une voix lente et blasée, y a qu'une méthode. Tu vas trouver l'major. T'y dis : « J'suis claqué. » C't'un bon vieux : il t'colle *indisponibe*. Après, personne peut rien. Un général arrive ; il t'dit : « Faites ça. » T'y réponds dans l'nez : « Indisponible ! », et c'est marqué su une feuille, avec un cachet.

— Mais, de ce fait, dit Grandgoujon, toute la journée...

— T'attends cinq heures.

— Ça doit être long.

— Alors, t'attends qu'deux heures. Y a des murs, mais des fissures dedans... J'te dis, t'en fais pas... T'as l'air bon vieux.

— Ça, dit Gandgoujon flatté, je n'aime pas les mauvais bougres.

— Eh bien! reprit l'autre avec importance, t'seras l'ami à Quinze-Grammes, et on t'fera voir les choses.

Ils avaient traversé la grande cour, qui paraît belle à un homme libre, mais est désespérante pour des soldats. Et ils entrèrent dans un couloir où l'on respirait cette mélancolique odeur de cuir, de crasse et de soupe, spéciale aux couloirs de casernes. Ainsi que tous les hommes qui pénètrent dans une bâtisse militaire, Grandgoujon avait perdu soudain toutes ses idées et ses sentiments à la porte. Il était comme vidé de ses pensées personnelles, suspendu à la minute présente, ballant et médusé.

— Faut pas croire, dit Quinze-Grammes, que t'es ici pour travailler. Ici, rien à faire qui rentrerait dans quèque chose d'à peu près intelligent.

Pour discourir, il se percha sur des sacs, sous un escalier. On était à l'abri des gradés. Il prit Grandgoujon par son habit :

— Qu'est-ce qu'on est, nous? Des bouchons. Y a qu'à s'laisser flotter.

— C'est vrai, approuva Grandgoujon.

— L'major m'a dit : « T'es pas gras. Combien tu pèses? » J'y ai dit : « Dans les cinquante, »

— Cristi ! dit Grandgoujon.

— T'émouve pas ! J'suis mince, mais j'ai de la race. Les chiens d' manchon non plus sont pas gros : c'est les plus chers.

— C'est vrai, redit Grandgoujon.

— Enfin, il m'a fourré en observation qu'ils appellent ça.

— Ah ? ah ? dit Grandgoujon.

— Nouba tout l' temps ! Vieux, j' passais mes journées d'hosteau à distribuer des billets d'loterie... Puis, ils m'ont sculpté pour la réforme. Ah ! dans quel patois qu'ils causent !

— Tu es impayable, déclara Grandgoujon, joyeux de ce camarade qui se confiait avec naturel.

— Ils m'ont d'mandé ma famille, si j'avais un père alcoolique et une mère dénaturée ; pis, ils bafouillaient : « On va le garder ; seulement, p'tit, faut vous soigner... » Qué bande ! J'disais à un copain qu'est plubiciste : « Y a d' quoi pondre des bouquins !... »

Ce Quinze-Grammes parlait sans effets de voix ni gestes, en pince-sans-rire, comme ils sont tous, ces faubouriens de Paris, avec un sens inné de la blague à froid, qui, sous un air de mécontentement, cache une constante rigolade intérieure. Il poursuivit :

— Deux s'maines, tous les jours, j' me suis collé la visite. Ils m'exemptaient de service : ça peut aller. Seulement t'arrives à l'infirmerie : l'est huit heures ; deux cents types : tu passes à onze. On t'exempte pour la matinée ; fini à midi : une heure d'exemption. Si t'es tuberculeux, tu parles

que t'as l' temps d' te remettre!... Vieux, leur a fallu quat'e mois pour m' fourrer indisponibe définitif. C' coup-ci ça y est, mais veulent pas m' libérer et m' nourrissent à rien faire... La guerre d'usure!

— Quelle démence! soupira Grandgoujon.

— Ici, faut jamais chercher à comprendre.

— Eh bien, oui! dit Grandgoujon d'un accent sincère ; mais alors nous ne vaincrons pas!

— Pauv'e vieux, pour toi s'agit pas d' vaincre!

— Comment?

— T'es pas mobilisé pour vaincre! T'es mobilisé pour faire plaisir à ta concierge.

— Ah! dit Grandgoujon s'exaltant, ça c'est la vérité!... Ma concierge maigrit que je ne sois pas tué.

— Alors, j' vas t' lire un article su les concierges... tu vas en baver des ronds d' chapeau!

D'un portefeuille en toile Quinze-Grammes tira un morceau de journal, et commença sur un ton admiratif, puis gouailleur :

« *En guerre, il n'y a pas que les armées qui se battent : les civils, à l'arrière, se battent entre eux. L'historien qui recherchera les causes de cette fermentation populaire devra, s'il s'attache aux grandes villes, étudier avant tout la Concierge...* » Tapé, ça, hein?

— Admirable! dit Grandgoujon.

« *...la Concierge, avec une majuscule qu'elle mérite, — car la Concierge mène le pays...* »

— Mais c'est énorme! dit Grandgoujon. De qui est cet Evangile?

— D'un copain plubiciste. « ... *La Concierge est le furet du Gouvernement. Pas d'espion qui espionne mieux que cette espionne qui n'est pas chargée spécialement d'espionner...* »

— Prodigieux! affirma Grandgoujon.

« ... *Les révolutions n'ont été faites que pour elle, car malgré les* Droits de l'Homme, *il n'y a qu'elle de libre. Les autres continuent d'être mouchardés : elle, moucharde!...* »

— Formidable! dit Grandgoujon.

— Moi, dit Quinze-Grammes avec flegme, au type qu'a pondu ça, quand il m'lisait, j'y ai dit : « Tais-toi... arrête !... ma rate éclate ! »

— Son nom? dit Grandgoujon.

— Moquerard. C'est un lieutenant qui boite : i'a des pruneaux dans la hanche. Mais il s'est embusqué dans un Ministère ; il s'en fait pas. Je l'connais par ma sœur, qu'est dactylo et qui y copie ses articles... pis j'crois qu'ils font pas qu'des écritures ensemble.

— Eh ! eh ! fit Grandgoujon.

— Faut qu'jeunesse se passe! dit Quinze-Grammes.

— Il faut même qu'elle dure, reprit Grandgoujon.

Et ils rirent. Ils vivaient une minute de joie dans une caserne. On peut en vivre, quand on se sent les coudes. Ensemble, ils continuèrent l'article :

« ... *C'est près de la Concierge que policiers, percepteur, agents des mœurs, créanciers, état-major, viennent s'enquérir comment vivent les citoyens,*

qui sont leurs amis, s'ils cachent de l'argent, et s'ils ont assez de santé pour mourir à l'ennemi. »

— Qu'est-ce que vous fichez là? clama quelqu'un derrière.

Le sergent!

— Est-il enregistré?

Calme, Quinze-Grammes dit :

— Oui... on y va.

Cloué par cette réplique d'une troublante incompréhension, l'autre renifla, et Quinze-Grammes d'entraîner Grandgoujon vers un premier bureau.

Il y flottait une odeur de suint chauffé. Dix scribes bâillaient sans écrire, mobilisés immobiles.

— Eh! la coterie! dit Quinze-Grammes, un pépère nouveau!

Le premier, avec effort, montra son voisin, qui désigna le troisième, et ainsi jusqu'au dernier, lequel indiqua : « Plus loin, dans le couloir. » Ils traînèrent alors de bureau en bureau, qui offrait chacun le même spectacle. Dans le cinquième, à condition d'être malmené, Grandgoujon réussit à faire accepter ses nom, âge, adresse et qualité.

— Maintenant, aux frusques! dit Quinze-Grammes. Viens-t'en chez l' « garde-mites ».

On appelle ainsi le garde-magasin, l'homme qui détient les pantalons, capotes, képis, tout le harnachement du soldat. Sa vie à part, dans un domaine où il a toute puissance, en fait souvent un mammifère dangereux.

Celui qui reçut Grandgoujon était trapu et

redoutable. Mains inquiétantes, gueule énorme, de petits yeux de cochon. Mais, à sa porte, il possédait une serrure de prison et on se heurtait d'abord à un magasin bouclé. Quinze-Grammes cogna :

— Eh! là-d'dans!

Silence.

Il donna un coup de pied. Cette fois, à l'intérieur, on s'ébroua, la serrure grinça, et le monstre parut, képi sur l'œil.

— De quoi?

— S'agirait de nipper un nouveau, dit Quinze-Grammes, tandis que Grandgoujon saluait.

— Alors, je suis son larbin? cria l'autre... J'ai pus l'droit d'bouffer?

Il reclaqua la porte, et Quinze-Grammes eut un grognement :

— N'importe à quelle heure... il bouffe!...

Grandgoujon, lui, était atterré par ces façons violentes qui écrasaient sa bonté naturelle. Etaient-ils tous sur ce modèle dans une caserne? Pourquoi est-ce qu'on ne se parlait pas, comme ailleurs?

— J'te dis qu'on est rien, dit Quinze-Grammes... Des bouchons!...

Puis il ajouta :

— Y a qu'à s'asseoir... entr'acte pour les fesses!

— Qu'est-ce vous fichez? clama une voix derrière.

Toujours le sergent.

Alors, Quinze-Grammes, très froid :

— L' fauve ne r'çoit pas.

— Il n're... ?

Le sergent s'étrangla de colère. Puis il flanqua des coups dans la porte, qui se rouvrit ; mais le garde-mites remua sa gueule énorme :

— Bon ! Qu'ils entrent ! Et puis qu'ils fauchent tout !... La gabegie ? ça me va !... Le pillage ? ça colle !... J' m'en débarbouille... bonsoir !

Il fit trois pas dehors. Grandgoujon, navré, balbutia :

— Nous ne voulions pas vous importuner...

— Vous, qui vous demande l'heure ? hurla le sergent qui s'approcha du fauve et s'excusa sans doute.

Celui-ci devint rouge, puis, désignant Grandgoujon :

— Approche ta viande !

Ils entrèrent tous.

— Godillots, allez oust !

Le fauve en jeta une paire.

— Essaye, souffla Quinze-Grammes.

Grandgoujon ôta ses chaussures, enfila une des autres :

— Un peu grand...

— T'as qu'à t' fourrer quatre chaussettes avec une botte de paille ! cria le monstre... Culotte : voilà !... Redingote servie chaud... Képi, cravate... t'a qu'à signer et à foutre ton camp !

Le sergent s'était éclipsé. Quinze-Grammes dit :

— Et si ça va pas ?...

— D'main on rhabille !... D'main il part pour le front !

— Le front?

— Dunkerque! Tout ce qu'est nouveau file à Dunkerque.

— Où t'as chipé ça?

— Vu la circulaire : ordre de c'matin... sans exception.

Il les poussait, il les sortit, il ferma; et Quinze-Grammes, qui portait la moitié du saint-frusquin de Grandgoujon, ne put s'empêcher de dire :

— Ah! vieux singe, te v'là dans la culotte d'un veinard!

Grandgoujon avait de l'égarement :

— Dunkerque?... bredouilla-t-il, mais c'est bombardé?

— Sûr c'est pas l' filon, dit Quinze-Grammes. Hier deux cents sont partis, mais à Vichy; ça, c'est quelque chose : y a des poules. Tandis que Dunkerque... Enfin, on va causer.

Ils ne causèrent pas : l'habillement de Grandgoujon fut trop difficultueux. Tout était si petit qu'il fallut laisser la capote ouverte, distendre le képi, entailler la ceinture, attacher boutons et boutonnières par des épingles. Et Quinze-Grammes conclut :

— C'est malheureux qu'c'est pas l'époque des cerises : tu f'rais bien pour les moineaux.

Puis, ils traversèrent une cour afin d'aller, derrière les écuries, éplucher des pommes.

— Là, fit Quinze-Grammes, on saura si t'embarques pour Dunkerque.

Grandgoujon dit alors avec indignation :

— Si c'est vrai, c'est une honte ! Pas plus tard qu'hier, dans mon escalier, j'ai failli mourir.

— Oh ! alors, dit Quinze-Grammes, ça t' changera pas !... Pauv' vieux, on est dans un mastic, qu'une mère cochon y r'trouverait pas ses p'tits !

Le long d'un mur lépreux, il y avait des pommes éparses sur le sol. Tels des gens courbaturés par une effrayante fatigue, un homme, deux, trois, s'approchèrent. Un gradé aboyait :

— Aux patates ! Ceux qu'en éplucheront pas, j' prendrai leur noms !

— C'est-il vrai, dit Quinze-Grammes à l'un des arrivants, qu'y a d'main un départ pour Dunkerque ?

— Pas Dunkerque, fit l'homme, Salonique. J'ai vu la cerculaire.

— Ça alors, murmura Grandgoujon blémissant, Salonique... c'est la mort assurée !

Le ciel, qui au-dessus des hommes vit et évolue sans se soucier d'eux, les noyant dans l'ombre ou la lumière, le ciel s'était chargé de nuages épais. Il tombait une pluie fine. Grandgoujon frissonna. Mais Quinze-Grammes reprit :

— Salonique ? Dunkerque ? Personne sait rien. Rapports d' cuistots !... T'en fais pas. Seulement, on est seuls à éplucher les pommes... comme des poires !

Les trois hommes se récrièrent :

— Alors nous, on compte pas ?

— En v'là vingt-cinq qu' j'épluche !

— Les pommes c'est toujours cause à dysenterie !

Puis ils se mirent à injurier Grandgoujon qui restait muet :

— Eh, Bezanhin ! Sourire de crabe ! Vieille cage à foin !

Grandgoujon s'écartait : on lui jeta des épluchures. Quinze-Grammes l'emmena : « Viens à la cantine m' payer du pinard. » Grandgoujon suivit : il ne se sentait plus un homme de quarante ans ni de cent kilos derrière ce galopin à qui il était bien aise d'obéir. Il lui disait :

— Ah ! toi, ça me fait plaisir de te tutoyer, toi !

La vie apportait un autre air à ses poumons ; il l'avalait sans discuter. Il était habillé en soldat, et le cerveau tout de suite devient anonyme comme l'uniforme revêtu.

— T'as-t-il les pieds propres ? demanda Quinze-Grammes.

— Les pieds ?... Dame ! fit Grandgoujon ahuri.

— Alors, dit l'autre, faut pas aller aux douches : pourriture. V'là l' cabot préposé : payes-y une chopine, et t' s'ras inscrit d'y avoir été.

Il héla le caporal, puis à trois ils gagnèrent la cantine pleine d'une humanité bruyante, dans un air trouble.

— R'garde, fit Quinze-Grammes, le geste large : tout ça, c'est des indisponibes ! Tu vois des béquillards, d'autres qu'ont des pattes folles, d'autres qui sont dingos ! Tout ça des z'héros, comme disent les plubicistes.

— C'est affreux !... fit Grandgoujon plein de désespoir.

Près de lui s'assit un zouave, bras en écharpe. Il lui demanda avec pitié :

— Ça vous fait mal, votre bras ?

L'autre eut un ricanement :

— Gros fou, va !

Alors, hagard, Grandgoujon se détourna.

— Hein ? reprit Quinze-Grammes, y en a des clichés à prendre ?

— C'est affreux ! répéta Grandgoujon.

— Mais non, faut pas t'en faire !... Tiens, on va finir l'article su la Concierge.

« *Grâce à Dieu, la Concierge a souvent une loge puante, où, dans un air fétide, ses calomnies s'enveniment. Socialement, c'est une erreur de loger la Concierge dans une pièce claire et saine ; il faut l'étouffer pour qu'elle soit nuisible, pour qu'elle dénonce, pour que le Pouvoir, pendant la guerre, ait la paix.* »

Sur ces mots, Grandgoujon tapa la table, et avec force :

— Saleté de guerre, elle ne finira pas !

— C'est comme ça qu' t'écoutes ? reprit Quinze-Grammes.

— Je n'en peux plus ! dit Grandgoujon. Ma mère ne se doute pas que je ne verrai jamais la paix !

— Bois donc, dit Quinze-Grammes, ça t' prolongera.

— Ça m'achèvera !

— Alors, bouffe.

— Ici ? J'en claquerais ! Je suis malade, moi !

D'ailleurs, si on ne me laisse pas manger chez moi...

— Et si on vous laisse, baron ?

Grandgoujon reprit, les yeux luisants :

— Quoi ? je peux me trotter ?

Quinze-Grammes très froid, dit avec nonchalance :

— Par les écuries, dans une demi-heure.

Alors, Grandgoujon :

— C'est que... il ne faudrait pas que j'attende... pour mon estomac.

Un quart d'heure après il était dehors, grâce aux ruses de Quinze-Grammes, ce descendant d'Ulysse. Sa joie d'abord fut telle, qu'il se mit à courir. Mais il avait roulé veston et pantalon civils dans un journal, qui creva. Il héla une voiture, s'effondra dedans avec ses habits, aussi mous que sa personne, et il arriva chez sa mère sens dessous dessus.

— Ah ! la ! la !

— Mon Dieu ! Quoi donc ?

— Jamais je n'ai vécu une matinée pareille... Tu ne te doutes pas, toi, dans ta maison, de ce que c'est que la guerre... même à l'intérieur !

Et le sang lui montait à la tête, et il commençait une colère.

Madame Grandgoujon était d'une grande bonté : elle le considérait de ses yeux bleus, candides. Comment le calmer? Que répondre ? Les femmes, dès qu'il s'agit de caserne et de l'amertume qu'elle représente, sont malhabiles à la réplique ; elles ne savent ni ne comprennent. Puis, elle

ne comptait pas sur son fils pour déjeuner. Obsédée du souci constant d'alléger le travail de Mariette, elle avait, pour son compte, avalé n'importe quoi, sur un coin de table. Et voici qu'il rentrait à jeun. Elle n'eut donc pas le loisir de l'entendre : elle courut cuisiner. Mariette, qui déjeunait à son tour, fit simplement, sans bouger de sa chaise :

— Ceux du front aussi, ils aimeraient venir manger chez eux.

— Pauvre garçon ! reprit Madame Grandgoujon, cassant deux œufs sur un plat, il commence, mais il en a déjà vu de dures !

Elle rentra dans la salle à manger. Son fils, dans sa rage, avait dépecé un journal aux quatre coins de la pièce. Et il s'indignait seul :

— Enfin, pourquoi gueulent-ils au lieu de parler ?

De rage, il saisit la pendule à deux mains : il la souleva.

— Poulot ! cria sa mère.

Il la reposa violemment.

— Et pourquoi ne pas m'utiliser ? Il y avait des gens qui étaient militaires : ceux-là, faites-en des soldats ! Mais moi je suis avocat !

Il empoigna une chaise, la jeta contre la table, s'écroula dessus. Madame Grandgoujon l'embrassa :

— Le Bon Dieu te tirera de là, petit...

Cette phrase l'irrita davantage. Il brandit sa fourchette :

— Le Bon Dieu se fiche des casernes !

— Le Bon Dieu voit ce qui s'y passe, ainsi que partout.

Alors, comme réplique, il ne trouva plus qu'un haussement d'épaules, qui, d'ailleurs, était à sa propre adresse... Il était bien sot, après tout, de vouloir connaître les affaires de Dieu. Il s'épongea le cou, puis le front, il se mit à manger, et il retrouva de sa rondeur pour demander :

— Tes œufs sont à quoi ?

— A rien... Tu les trouves...

— Epatants !

Ce repas lui rendit son humeur gaillarde. Il se fit ouvrir une copieuse boîte de langue. Il but verre sur verre.

— Quand je suis embêté, dit-il, j'ai des soifs terribles ! Je n'ai plus assez de ma bouche : je voudrais être une éponge, que le liquide m'entre partout... Ça me tue d'ailleurs de boire, mais où j'en suis je m'en fiche.

Et quand enfin le ventre lui pesa, il dit avec satisfaction :

— J'ai tout de même trouvé là-bas un type formidable !... Quinze-Grammes ! Ce n'est pas son poids qui le gêne... Ah ! il est débrouillard ! Quel culot ! Je crois que celui-là, il aurait fait des petits pois sur le radeau de la *Méduse*.

Puis, prenant son café, il commençait de parler de l'article sur « la Concierge », mais on sonna.

Madame Punais des Sablons !... Elle-même. Et claire, fraîche, charmante. — Sa serviette à la main, il courut au devant :

— Que vous êtes aimable !

Elle répliqua dans un éclat de rire :

— Et vous, que vous êtes drôle !... Oh ! Ce déguisement !

— Hélas ! Chère Madame, fit-il avec un soupir, c'est l'image du mastic dans lequel nous sommes !

Joyeuse, elle l'interrompit :

— Chantez le couplet comique : je vous prédis un triomphe !

Et avant qu'il ait pu répondre, elle reprit, minaudière :

— J'étais descendue voir Madame Grandgoujon.

Puis elle rit encore, montrant ses dents petites et blanches.

Chez une femme du monde, il n'y a pas une adaptation exacte du geste à la pensée ; elle s'épanche en éclats de voix qui n'accompagnent qu'à demi les paroles ; mais il faut n'y voir, au lieu d'une manifestation logique, que de la grâce naturelle en train de s'épanouir. Elle avait bon teint, Madame des Sablons, était ferme et bien faite. Elle vivait une journée de santé, et quand elle ricanait sur une phrase, cela n'exprimait nullement : « Je me moque de ce que je dis ! », mais : « Vivre, quel plaisir !... N'est-ce pas que je suis agréable ? Je n'ai sonné chez vous que pour me faire voir. »

Madame Grandgoujon avait voulu enfiler une robe ; elle s'agitait dans sa chambre ; et pendant ce temps, son fils, oubliant la vie militaire, commençait de causer avec Madame des Sablons, son siège contre le sien.

Elle ne resta pas assise. Elle tourna dans la

pièce, un face-à-main devant les yeux. Elle avait un air crâne dans son tailleur bleu horizon, et d'une voix ou satisfaite ou ironique :

— C'est plein de bibelots charmants !

— Pouh ! fit Grandgoujon bonhomme, ils nous rappellent des voyages, des fêtes... Ma mère et moi ne savons nous séparer de rien... Certains disent que c'est affreux ici... Ce n'est pas un musée, mais on s'y plaît.

— Au mur, dit Madame des Sablons, qui est ce vieux monsieur bienveillant ? Votre père ?

Grandgoujon la regarda avec gratitude.

— Vous ne le reconnaissez pas? Mais c'est Henri IV, Madame !... Un bon celui-là et un rigolo. Il adorait Paris, les femmes, l'agriculture, le pot-au-feu. Et il avait un plumet blanc : moi qui aimerais tant ça !

Madame des Sablons s'amusait. Elle alla vers la fenêtre.

— Et sur votre balcon ? Des pots ? Des cages ?

Elle se renversait pour rire, laissant glisser le face-à-main.

— Cré nom d'une pipe ! pensa Grandgoujon qui la mangeait des yeux, quels jolis seins elle doit avoir, cette femme-là !

Il ne songeait plus à sa caserne. Il se sentait un gaillard. Avec plaisir, il expliqua :

— Dans le pot, c'est du trèfle à quatre feuilles : on l'arrose le vendredi, et on le regarde tous les autres jours, pour voir la chance arriver.

— Vous êtes impayable et délicieux ! dit Madame des Sablons.

— Dans la cage, continua Grandgoujon, c'est Isidore.

— Hein ?

— Mon oiseau sans derrière...

Dans sa gaîté, cette fois, elle s'appuyait à son bras. Il en profita pour poser sa main sur la sienne et approcher sa figure familièrement :

— Chère Madame, c'est un merle ramassé dans le Luxembourg. Il avait l'aile cassée ; je l'ai soigné avec une pommade. Quant au derrière... il n'a jamais dû en avoir beaucoup.

— Ah ! fit-elle, s'asseyant, vous me ferez mourir de rire !

Il continua :

— Ma mère s'y est attachée... Sidore ?

Il ouvrit la fenêtre, passa son index dans la cage et, l'oiseau, d'un bec agressif, vint piquer ce gros doigt affectueux.

— Petit... faisait Grandgoujon, dis bonjour à la dame. Seulement, expliqua-t-il, il coûte les yeux de la tête !... Il ne mange que du pâté d'insectes.

Madame des Sablons était prise d'un fou rire.

— Trois francs la boîte, qu'il avale en deux jours... et il faut traverser Paris pour en avoir.

— Ayez pitié... j'étouffe... bredouilla Madame des Sablons.

Lui souriait, et il regardait cette petite bouche animée par le rire, charmante, tentante, et qui n'avait pas l'air faite que pour des paroles. En refermant la fenêtre, Grandgoujon n'avait pas des pensées chastes.

Là-dessus, Madame Grandgoujon entra, et Madame des Sablons, s'apaisant, reprit son face-à-main. Puis, elles se firent mille grâces et échangèrent des pensées qui sembleront banales aux philosophes, mais qui ne sont que l'expression de deux cerveaux de femmes, accoutumées à redire ce que partout elles entendent.

— Excusez, Madame, l'encombrement de cette pièce...

— Madame, je trouve votre intérieur délicieux.

— Nous ne voulons pas jeter les journaux de la guerre, mais je ne sais où les mettre.

— C'est pareil avec mon mari : il garde tout ce qu'il trouve, en y inscrivant la date.

— Madame, mon fils m'a dit quel accueil il avait reçu...

— Madame, votre fils paraît si bon !

— Ah ! Il n'était pas né pour notre horrible époque !

— Croyez-vous que nous en voyons ! Mon mari, Madame, m'a affirmé ce matin que la tzarine trahissait.

— La tzarine ! Elle qui est venue à Paris !

— Ces choses font mal, dit Madame des Sablons s'animant, quand on est idéaliste ! Car je ne peux m'empêcher d'être une idéaliste !

— Ah ! soupira Madame Grandgoujon, à quand la paix ?

— Hélas ! on ne peut la demander.

— Pourtant, avec ces menaces allemandes...

— Madame, il paraît que c'est du bluff.

— Rien que les menaces me font peur, dit doucement Madame Grandgoujon.

Sur ces mots, ces dames qui n'avaient pas repris haleine, se turent un instant.

Grandgoujon se promenait de long en large. En lui-même il ruminait :

Les femmes sont sur la terre
Pour tout idéaliser.
L'univers est un mystère...

Et il regardait Madame des Sablons.

Lui, avec son pantalon qui lui collait aux cuisses, sa vareuse trop courte, il était comique, mais il dit tout haut, d'un ton sentimental :

— On n'a plus sa tête... Depuis deux ans je n'ai pas lu un vers, ni regardé un nuage ou les yeux d'un ami.

La pendule sonna.

— Deux heures !

Brusquement il revit l'Ecole Militaire, le sous-off, et balbutia :

— Il faut que je sois dans un quart d'heure aux écuries...

Madame des Sablons eut un nouvel éclat de rire. Au lieu de penser : « Est-ce qu'elle se moque ? », touché au contraire par cette gaîté de jeune femme, il essaya de fermer sa capote et répéta : « Quel honteux fagotage ! » Il prit son képi de général, puis il dit au revoir, sans réussir à s'en aller. Il aimait son chez lui, avec cette

femme, et il s'attardait à cette image voluptueuse. Mais, Madame Grandgoujon qui, pendant les visites, ne goûtait aucun repos, toujours empressée à dire quelque chose, reprit :

— La vie devient folle!... n'est-ce pas, Madame? Trouvez-vous du charbon?... Enfin... il paraît que les Américains vont faire un grand effort... Espérons, qu'avec l'aide de Dieu, nous pourrons nous voir tranquillement dans la paix..., etc..., etc...

— Je me sauve, fit Grandgoujon. Madame des Sablons, si vous permettez, j'irai vous revoir... Cette heure militaire, c'est l'esclavage... Ah!... sans compter que je ne digère pas...

— Rentres-tu pour dîner? dit sa mère.

— Si je ne suis pas à Salonique, — oui!

Madame Grandgoujon poussa un cri : « Tu plaisantes? »

Il disparut. Dans la rue, il aperçut Colomb qui descendait d'un taxi :

— Hep! Je monte à ta place!

Colomb fit le geste de chercher de la monnaie.

— Je paierai, dit Grandgoujon.

Mais Colomb, admiratif, prononça :

— Vous voilà soldat! Bravo!

— Fumiste! fit Grandgoujon.

— Non, non, reprit l'autre gravement, je ne m'attache pas au détail, mon bon ami : je vois le symbole, moi, je vois largement. Tenez, j'ai en train une affaire considérable de charbon pour mes œuvres... Ah! si je voyais les choses comme l'Administration, du petit côté!... Dieu! les mi-

nistères! les circulaires! A l'Intérieur on m'appelle le *Fol,* et j'en ai de la fierté!...

— Vieux, dit Grandgoujon, il faut que je sois dans trois minutes aux écuries de l'Ecole.

Il tapa sur le carreau pour que le chauffeur partît. En route, il prépara sa monnaie, et, regardant le compteur :

— Sacrédié : douze cinquante! En effet, il y va largement! Si c'est pour son charbon!...

Mais il devait aussi s'occuper de Madame des Sablons, car qui venait-il voir là ? Ah ! le veinard! Civil! Pas mobilisé !

Et Grandgoujon se sentait de nouveau sans force pour pénétrer dans cette caserne, qu'il n'eût pourtant pas trouvée laide sur une estampe, animée de soldats du siècle dernier.

Quinze-Grammes le guettait :

— Ben tu t'en fais pas, toi? On voit qu't'es gros! Allez, allez, à la visite!

— Quelle visite?

Grandgoujon retrouvait ses yeux égarés de chien battu.

— Visite des *incorporés.*

Alors ils se dirigèrent vers l'infirmerie, et Grandgoujon, comme tous les hommes qui appréhendent le pontife de la Médecine, à qui l'armée et la guerre confèrent la toute-puissance, même s'il est d'une ignorance sans fond ou d'une stupidité incurable, Grandgoujon demanda avec effroi :

— Comment est-il le major ?

— Oh ! fit Quinze-Grammes, c'est qu'un brutal!

Une vingtaine d'hommes attendaient, mélan-

coliques : eux s'assirent par terre, contre le mur et dans le soleil, Grandgoujon avait une ombre piteuse, qui traînait sur le sol.

— T'as ton livret ? dit Quinze-Grammes.

Grandgoujon le tendit.

Quinze-Grammes lut : *Rue Denfert-Rochereau.*

— Sans blague ? Mais j'ai des connaissances qu'habitent là ! Tu connais les Sablons ?

— Je quitte Madame à l'instant, dit Grandgoujon.

— Non ?... ça... ah ! ça alors ! dit Quinze-Grammes... mais elle a un mari que ma sœur y travaille.

— Vrai ?

— Et tu parles d'un bourreur de crânes ! Ces boniments à la graisse d'oie ! Mais... t'es-t-il bien avec sa dame ?

— Elle est gentille, fit honnêtement Grandgoujon.

— Ça y est ! Lui aussi ! dit Quinze-Grammes.

— Oh ! bredouilla Grandgoujon, en tout bien tout honneur !

— J' t'en souhaite ! dit Quinze-Grammes. Alors c'est pas comme l'autre, l' loufoque qui traîne chez eux, et fait des phrases qu'on s' croirait toujours à des séances au Trocadéro ?

— Colomb ?

— T' l'as dit, bouffi !... Ben t'occupe pas, il en joue un air !...

D'une voix blanche, Grandgoujon reprit :

— Es-tu sûr ?

— Tu d'manderas à Moquerard.

Grandgoujon se tut. Et Quinze-Grammes lui prit le bras :

— Çui qui peut n'pas s'occuper des femmes, l'a des peines en moins... Mais faut pas les voir... Dès qu'on les voit, elles vous englobent... Même Napoléon, un homme qu'était plus qu'un homme, l'était m'né par les femmes. Quand il a quitté la première, l'a été foutu : c'est elle qui f'sait tout.

— Crois-tu ? dit simplement Grandgoujon.

Sur ces mots, un sergent cria :

— Caporal, faites entrer ces bonhommes-là ! Et prenez les noms de ceux qui causent, pour astiquer les escaliers au pétrole, après la visite.

Grandgoujon tourna la tête. Il le désigna :

— Votre nom ?

— Je ne dis rien, bredouilla Grandgoujon.

— Vous parlez encore !

Et il fut inscrit en tête de liste.

Suffoqué, il pénétra dans l'infirmerie. Les hommes défilaient devant un major qui déclarait : « Apte ! Parfait ! Très vigoureux ! » Grand diable en blouse blanche, il avait un ton détaché. Quand ce fut le tour de Grandgoujon :

— Eh ! Eh ! fit-il, c'est rigolo d'être gros comme ça... Allez...

— Apte ? demanda l'infirmier.

— Dame ! reprit le major.

— Oh ! balbutia Grandgoujon, Monsieur le Major... je sue dès que je fais quoi que ce soit.

— Excellent, reprit l'autre, vous éliminez vos toxines.

— Ça me rend faible...

— Vous étiez trop fort.

— J'ai aussi des diarrhées...

— Montrez votre chemise... Il n'y a rien dessus... Caporal, homme à surveiller : simulateur... Au suivant.

Grandgoujon se sentit poussé. Il sortit en se culottant. Le sergent le rattrapa.

— Par ici... votre escalier !

Grâce à Dieu, Quinze-Grammes le soutint dans cette nouvelle épreuve :

— On va l' faire à deux : t' bile pas ! Puis, je te procurerai une marraine.

Mais Grandgoujon était atteint : même plus capable d'une colère. La cervelle en déroute, il cherchait un rapport entre tant de paroles violentes et la Défense Nationale. Il n'était pas doué d'esprit philosophe. Il ne savait pas s'abstraire des détails : il ne rit même pas d'entendre, à l'étage supérieur, le pochard du matin frotter les marches en chantant : « *Le travail... c'est la liberté !* »

— J'en claquerai, dit-il simplement.

— Ah ! reprit Quinze-Grammes, gras comme te v'là, t'es pas une nouille !... Pis t'as qu'à aller aux cabinets !... Là, ils peuvent rien t'dire, ou alors tu leur fais dans la main.

Grandgoujon, à cette raison, se redressa :

— J'y vais.

Il y alla à pas de tortue, et il ruminait : « A quarante ans, être forcé d'aller là... pour rien ! »

Mais il revint, presque heureux :

— J'ai vu une inscription admirable !

— Quelle donc ?

— « *Quand j'étais petit,* dit Grandgoujon, *c'est moi qui mettais les vaches dehors. Maintenant, c'est les vaches qui me mettent dedans. Signé : Lempereur.* »

— Ah ! ils vont pus nous mettre longtemps ! reprit Quinze-Grammes. Vieux méhari, va être cinq heures. J' t'emmène, et j' suis à toi comme le pâté de foie à la tartine !

Mais ce pauvre Grandgoujon n'eut même pas la joie de quitter la caserne, l'esprit libre : Et Dunkerque ? — Salonique ?... Heureusement, le hasard, bon diable sublime, amène des diversions.

— Tiens, cria Quinze-Grammes, dans l'avenue de La Motte-Picquet, v'là le lieutenant Moquerard, l' type à l'article su la Concierge.

— Ah ! dit Grandgoujon, celui qui est bien avec ta sœur ?

— Juste, Auguste. On va rire !

Moquerard s'en venait en boitant, mais il portait haut la tête ; et avec satisfaction il la tournait de droite et de gauche. Il ne fut pas long à voir Quinze-Grammes. Il s'arrêta, puis, d'une voix aiguë :

— Salut, jeune homme de bien !

Quel être étrange ! Il étonnait d'abord par son visage coloré, d'où la barbe avait l'air de jaillir, ardente, — poil en feu sur une chair de carotte, entre des oreilles rouges, sous un nez éclatant. Son aspect était agressif, son œil enflammé, la voix sonnait comme un coup porté, et il était

ramassé sur soi-même, coudes au corps, tête dans les épaules, tel un homme qui guette et va s'élancer. Il avait l'air de sortir d'une de ces estampes sous lesquelles on lit : *XVII[e] siècle. Comédien de l'Hôtel de Bourgogne.* Grandgoujon toujours friand de théâtre, le considéra tout de suite avec sympathie, mais ce fut Moquerard qui parla le premier, et avec admiration.

— Oh ! Monsieur, vous représentez la santé de la France ? Vous êtes une preuve que nous tenons ! Que j'envie votre face !

Quinze-Grammes le tira par la manche :

— C't'un chic type ; faut pas l'ahurir !

A quoi, tout haut, Moquerard reprit :

— Il dit qu'il ne faut pas vous ahurir !

Il agitait la tête d'une façon farce. Puis, soudain, grand seigneur, et sur un ton de fausset :

— Ne sais-je plus me conduire dans le monde ?

Il salua Grandgoujon qui, brave garçon, sourit.

— Monsieur, je suis votre serviteur, comme on disait jadis, et ce Quinze-Grammes, m'ayant indiqué dans son argot déliquescent que vous êtes un « chic type », je vous serre les mains, l'âme heureuse et émue.

Il se trémoussa.

— M'sieur Grandgoujon est avocat, dit Quinze-Grammes.

— Métier mirifique ! s'écria Moquerard, dans une explosion admirative.

Puis, avec des trémolos :

— Vous défendez la veuve et l'orphelin ? Ah ! Monsieur ! Et... ces pauvres jeunes gens qui font

de la fausse-monnaie !... Et... le chemineau qui, hélas ! viole les petites filles de dix-huit mois ?... Que c'est bien, Monsieur !... Et vous faites aussi acquitter le notaire vicieux, l'étrangleur de vieilles dames ?... Ah ! que de gratitude on vous doit !

La physionomie qui accompagnait cette déclaration était d'un parfait pître. Grandgoujon se mit à rire, et avec douceur :

— Je vois, mon lieutenant, que vous connaissez la vie...

— Un peu... dit Moquerard, chevrotant comme un vieillard expérimenté, un petit peu...

Puis, sérieux, brusquement, tel un homme en proie à d'importantes affaires, il jeta un coup d'œil sur l'avenue.

— Ce n'est pas tout ça : la moitié de l'Europe a beau être en esclavage pour des raisons que les agrégés d'histoire croiront seuls démêler ; moi, Messieurs, je démêle (aimez-vous ce verbe démêler ?), je démêle, ou plutôt me suppose démêlant ceci, qui ne présente rien d'emmêlé... que Mademoiselle Nini, sœur de ce personnage (il désigna Quinze-Grammes), créature, qu'avouons-le, je courtise (il fit des yeux en amande) — hélas ! Monsieur, excusez mon tempérament (il dévisageait Grandgoujon et il précipita son débit) ; mon grand-père était satyre ; et son sang bouillonne en mes veines, sang qui n'a rien de chaste, rassurez-vous ! Bref, Mademoiselle Nini va, dans quelques minutes, réjouir ces lieux médiocres de sa silhouette de nymphe. Or, je trouve malséant de l'attendre en faisant le pied de grue sur le trottoir

de cette voie démocratique, et je vous offre, messieurs, à la terrasse du café que voici, de nous griser de compagnie avec des boissons fortes!

Sur ces mots, il roula des prunelles avides, et ses narines s'ouvrirent.

Grandgoujon, joyeusement, souffla à Quinze-Grammes :

— Il est prodigieux!

L'autre entendit, et, s'asseyant :

— Je ne suis pas prodigieux; mais... j'ai une qualité, Monsieur : je me fous du monde!

Il avait l'air ingénu :

— Je ne dessèche pas, ronronna-t-il, à l'idée de devenir grand officier de la Légion d'Horreur, ou membre de l'Estitut. En sorte que je n'ai à lécher les bottes d'aucun personnage officiel de notre sainte République, et un jour que dans une fête nationale, une jeune dame, pour qui j'étais enflammé d'amour, me poussait le coude avec frénésie, répétant : « Ton chapeau! Enlève ton chapeau! Voici Poincaré! » j'ai répondu avec ma noble candeur : « Poincaré? Qui est-ce donc?... » Je ne le sais d'ailleurs toujours pas, et en attendant que je l'apprenne, saoulons-nous, Messieurs, saoulons-nous! La saoulerie c'est béatitude de l'âme et délices du corps. Que prenez-vous, cher avocat?

— Moi, dit Grandgoujon, se frottant les mains, un G. V. C.

— Quoi? Oh! horreur!

— Ce n'est pas un garde-voie de communication, reprit Grandgoujon, content de son effet, c'est... un grand vermouth-cassis.

Il eut un bon rire.

— Voilà Nini! cria l'autre. Hep! hep! Nini! Enfant de mon cœur, fleur de mon âme, volupté de mes prunelles, approche, accours, viens sur mon sein!

Moquerard agitait les bras et faisait claquer sa langue.

Femme blondinette et trottinante, avec cet aspect de poupée qu'ont presque toutes celles qu'on appelle les « petites femmes » de Paris, créatures pimpantes et banales de cette grande ville, car leurs gestes ont de la grâce et leurs traits sont aimables, mais rien, dans leur élégance facile, ne les distingue les unes des autres, — Mademoiselle Nini s'en venait sur de petits pieds haut perchés, ayant une frimouse chiffonnée et la tournure drôle.

— Venez, amour, redit tout haut Moquerard, sans se soucier des clients qui regardaient, donnez vos pattes et saluez ces Messieurs, d'abord le frère que le ciel vous donna, puis cet homme débonnaire et qui est avocat... oh! ça rime!

Pendant que Grandgoujon riait, il fit asseoir Nini, lui prit la taille, et en bêlant d'un ton de vieille demoiselle :

— Ange du ciel, n'aimez-vous pas les avocats? Avec les journalistes de ma sainte espèce, ces Messieurs, mon enfant, sont les représentants du bon Dieu sur la terre.

Nini fut, à ces mots, secouée d'un petit rire plaisant ou niais, selon les principes qu'on donne à ses jugements, et Moquerard dit :

— Qu'as-tu fait de ta journée, ma blonde?

La blonde sortit de son sac une houpette.

— J'ai été me faire tirer les cartes...

— Oh ! sublime ! s'exclama Moquerard. Alors? Aurons-nous un enfant à deux têtes, fruit de nos amours coupables? Est-il exact que la tzarine a expédié à Guillaume un télégramme chiffré, qui, traduit par les soins de l'Ambassade d'Espagne, se résume en trois mots : « *Crotte aux alliés.* » Vraiment la Victoire est-elle pour le 14 Juillet midi? Enfin, parle, mamour! Parle, ô toi qui m'enchantes! Dis donc, oui ou non, est-ce que tu vas causer?

Nini, se poudrant le nez, avait des soubresauts de plaisir, et Quinze-Grammes répétait à Grandgoujon : « Hein ? Qué numéro ! »

— Ah ! s'écria Grandgoujon, il est formidable !

— Messieurs, fit Moquerard, susurrant, je suis touché... Nini, vous sentez la rose : qui vous parfume ainsi, cœur de mon âme?

— C'est toi, dit Nini. Il m'a donné vingt francs hier pour me payer un Musset.

— Je ne me rappelle pas, dit Moquerard. Je suis un type dans le genre de Saint Vincent de Paul : je donne et j'oublie. Alors, Musset?

— J'ai acheté un vaporisateur...

— Soyez poète ! soupira Moquerard. Dieu soit loué : je ne suis que prosateur !

— Mais vous l'êtes bien ! affirma Grandgoujon, heureux maintenant.

Il avait bu son vermouth-cassis et il trouvait un agrément singulier à écouter ce personnage.

— Monsieur, continua-t-il, je viens de vivre une journée terrible, mais grâce à vous, j'ai ri! Quinze-Grammes m'a montré votre article étourdissant!

— Oh!... un essai, dit Moquerard, ayant l'air de s'évanouir de modestie.

Mais il devint infernal :

— Je voudrais voir guillotiner une concierge!

— Ah! ah!

Joie de tout le monde. Grandgoujon tapa la table :

— Moi, je vous dis : « Vous êtes un écrivain! »

— Pour sûr, reprit lentement Nini.

— Et elle, fit Moquerard, que dire d'elle? Détaillez-moi cette petite trompette Louis XV. Ouvre ta bouche, Nini. Regardez, cher avocat, la rangée des quenottes : une petite gueule de chat. C'est à la fois sympathique et inquiétant. Ferme ton bec, mon chou : Monsieur a vu et il baigne dans l'admiration.

— Monsieur en oublie surtout la caserne, dit Grandgoujon convaincu.

Puis, respectueux, il demanda :

— Alors vous, mon lieutenant, vous êtes battu?

— J'eus cette félicité, ronronna Moquerard.

— Et... vous avez été blessé?

— Même que ce fut extrêmement rigolo. Moi, j'aime la guerre.

— Vous aimez? Comment cela? dit Grandgoujon.

— J'aime! — Aimer — le verbe de la première conjugaison.

— Pourtant... c'est affreux, dit Grandgoujon.

— Qu'est-ce qui est affreux? Idées de civil!... Moi, je n'aime pas les messieurs en redingote. J'aime les gens qui ont des sabres, moi! Quand on tue, ce n'est pas affreux. Tuer du Boche, en compagnie de militaires sursaturés de pinard, c'est deux cents fois plus rigolo que de jouer au tennis avec des vierges anémiques!

Grandgoujon songea, puis naïf:

— En avez-vous tué beaucoup?

— Des vierges? Pas mal! Des Boches? Cent quarante-quatre!

Et Moquerard imita la mitrailleuse, dit: « *Kapout! Kamerad!* Il y en a un à qui j'ai cassé la tête avec mon soulier. »

— Oh! fit Nini, se cachant le visage dans les mains.

Alors, il eut un ricanement pour ajouter plus bas:

— Ça a sonné creux...

Grandgoujon dit: « C'est horrible! »

— Allez-vous donc partir aussi là-bas? demanda Moquerard.

Grandgoujon, s'étrangla:

— Peut-être à Salonique...

— En tout cas, l'est nippé pour faire des conquêtes, remarqua Quinze-Grammes.

— Ma foi, dit Moquerard, Monsieur de Buonaparte, cet homme qui s'est fait un nom parmi les militaires, malgré son écriture illisible, Monsieur de Buonaparte vous eût aimé. Il avait, remarquez-le, Monsieur, agréablement combiné, comme vous,

le costume civil et l'uniforme guerrier. Sa culotte était d'un officier de cavalerie, mais ses bottes et son chapeau d'un gendarme, et il portait une redingote de pion de lycée !

— C'est pourtant vrai ! dit Grandgoujon, de nouveau jovial.

Il faut ajouter que Grandgoujon regardait Mademoiselle Nini. Elle avait sorti une glace minuscule, et de nouveau poudrait son boût de nez, ce qu'elle faisait cinq à six fois par heure. Elle tirait aussi de petits cheveux bouclés sur ses tempes. Et Grandgoujon, à cette vue, était ravi. Il n'avait, sur la beauté féminime, aucune idée préconçue ni étudiée. Devant la Vénus de Milo, il croisait les bras et disait : « Crénom ! » Mais cette jeune personne, vignette de catalogue, lui faisait penser avec la même ardeur : « Ce n'est pas de la petite bière ! » Sa jeunesse, ses mouvements de chatte, ce buste souple l'enchantaient, lui qui subissait indistinctement les influences agréables ou les autres ; son œil allant de la petite à Moquerard, il gonflait les joues, bridait les yeux, se disait avec envie : « Ils ne s'embêtent pas, ces deux-là ! » et pour son compte il imaginait déjà avec elle une aventure feuilletonnesque, sentimentale comme une chanson des rues.

La voix de Quinze-Grammes l'éveilla :

— Vous savez, mon lieutenant, que Grandgoujon habite la maison au père Sablons ?

— Qui ? Vous, protecteur des lois ? s'écria Moquerard. Au moins vous ne fréquentez pas cette ganache ?... Vous vous contentez d'habiter au-

dessus, et de faire, la nuit, du bruit avec vos pieds ?

— Pas même, dit Grandgoujon, emporté par un bon rire. Sa femme est si gentille !

— Vaut-elle Nini, l'actuelle victime de mes ardeurs ? demanda Moquerard.

— Ça... dit Grandgoujon, Mademoiselle est charmante...

— D'ailleurs, reprit Moquerard, je serais ravi que la femme de cette tourte fût exquise, car en ce cas...

Il s'agitait sur sa chaise, roulant des yeux de faune.

— Ces Messieurs me comprennent ! Il n'y a que Nini qui ne comprend pas, et elle a raison, cette enfant.

Il regarda Grandgoujon.

— Avez-vous déjà entendu parler le mari ?

— Jamais.

— Eh bien... c'est un homme qui, même s'il traite de la conquête du Cameroun par les Alliés, a encore l'air de confier à son public : « Mesdames, Messieurs, n'ai-je pas une mémorable tête de cocu ? » Le public, au lieu de suivre l'exposé sur la conquête du Cameroun par les Alliés, s'excite, regarde à droite, à gauche, si la spirituelle épouse est présente, et comme elle n'est jamais là, chacun se chante à soi-même : « Ça y est ! Ça y est ! En cette minute il est cocu ! » Puis, tout le monde d'applaudir frénétiquement — et lui, vieillard exquis, croit que c'est pour le Cameroun et les Alliés !

Grandgoujon, qui n'avait en somme aucune tendresse spéciale pour Monsieur Punais et qui, à cette révélation, se voyait soudain profitant des faveurs de Madame, tapa la table pour accompagner les éclats de sa joie.

— Vous, nom d'une pipe, vous me plaisez ! C'est des amis comme vous qu'il me faut !... Quelle verve ! Vous me rappelez certains types dans les féeries de Shakespeare...

— Ne vous payez pas ma tête, dit Moquerard, ricanant. Et revenons à ce Punais. Lui, me rappelle, avec sa femme...

— Vous ne la connaissez pas ?

— Quand même elle me rappelle une pièce d'il y a dix ans : *Les deux Dindons*. L'avez-vous vue ?

— J'y ai été avec ma mère, dit Grandgoujon, mais je ne sais plus lequel a trouvé ça bien.

— Sincérité touchante devant quoi je m'incline, reprit Moquerard. Vous aussi, cher orateur, me plaisez !

— Alors, la main !

— Les deux !

— Et j'ai une sacrée envie de vous tutoyer, dit Grandgoujon.

— Me tutoyer ! Oh ! Tutoie-moi ! dit Moquerard. Et pour t'exercer, poteau, fais-moi le portrait d' la dame à c't homme !

— Sans blague ! Ils ont pas fini d' parler femmes ! soupira Quinze-Grammes.

— Microbe ! répondit Moquerard. Ne décrie pas ce que tu ignores.

— Vous êtes des gosses.

— Puce! Pou! Chenille! dit Moquerard, se secouant en chien mouillé, je te somme de quitter la place!

— C'est c'que j'ai l'intention, dit Quinze-Grammes...

Un haussement d'épaules, un pied de nez, un croc-en-jambe dans une chaise et, à vingt mètres, il cria à Grandgoujon :

— A demain, l'frère mironton!

— Reprenons, dit Moquerard, et peignez-moi cette fille d'Eve.

— Dis donc, dis donc! geignait Nini, la voix traînarde, je suis là.

— Bois, élue de mon cœur. Ton verre est plein, vide-le... Continuez, Maître... puisque vous n'avez pas commencé.

— Eh bien! dit Grandgoujon, je la connais depuis peu...

— Mais... la connaîtriez-vous au sens dont auquel je me suis laissé dire que cet ahuri de Colomb la connaît?

— Ça y est! Vous aussi? fit Grandgoujon, que la jalousie remordait. Vous connaissez Colomb?

— Qui ne connaît ce hanneton, mais je ne le connais pas au sens dont auquel...

— Enfin vous croyez qu'elle et lui?...

— Il est aussi bête que le mari! Donc il doit le suppléer: c'est féminin.

— Dis donc, dis donc! répéta Nini.

— Une autre consommation, ma poule blonde? fit Moquerard... Cher maître, reprenez... Au fait, comment vous appelez-vous?

— Grandgoujon.

— Comme un goujon ? Oh ! que j'aime ce nom de pisciculteur ! Bravo, Grandgoujon ! Eh bien ! Grandgoujon, reprends, Grandgoujon...

— Sans mentir, dit Grandgoujon, elle bien faite.

— Blonde ?

— Non.

— Alors je n'en veux pas !

— Dis donc, dis donc, qui te la propose ? dit Nini.

— Bois ! ordonna Moquerard.

— Mais quoique brune, dit Grandgoujon, elle est jolie...

Il baissa la voix :

— Petite poitrine charmante...

— Petite ?

— Plutôt.

— Alors je n'en veux pas !

— Laisse-moi t'expliquer, dit Grandgoujon.

Il se tourna vers Nini.

— Mademoiselle, pardon, de détailler devant vous...

— Ça ne la regarde pas ! cria Moquerard, elle est là pour boire !

— Si tu continues, je file comme mon frère, dit Nini.

— O Grandgoujon, je t'écoute ! fit Moquerard.

Grandgoujon s'épanouit :

— Je suis peut-être canaille, mais j'aime une petite gorge un peu haute, qui se laisse voir sans indiscrétion par un corsage échancré.

— Moi itou, dit Moquerard. Alors, elle ?...

— On voit.

— Bien, j'en veux !

— Mais dis donc ! recommença Nini sur la même note.

— Chère âme, en ce monde le mâle décide et les femelles subissent. Or, celle-ci m'attire. Fatalité ! Tu n'as qu'à finir ton apéritif et moi qu'à suivre Grandgoujon. (Que j'aime ce Grandgoujon !) Grandgoujon, quand me présentes-tu ?

— Quand tu voudras.

— Tout de suite.

— Viens.

— J'arrive. Au revoir, toi...

Hâtivement Grandgoujon paya l'addition ; ils se levèrent ; Nini tenta de suivre. Moquerard lui fit des grimaces et lui donna rendez-vous pour le soir. Après qu'elle l'eût quitté, il dit :

— Je n'irai pas, bien entendu.

Grandgoujon se sentit rafraîchi par ce cynisme :

— Elle a pourtant l'air mignonne.

— C'est une femme ! lança Moquerard. Il ne faut pas se laisser embêter par les femmes !

— En ce cas, pourquoi en voir une nouvelle ? dit Grandgoujon.

— Pour ne moisir chez aucune.

Et il se mit à lui parler dans le nez :

— Ma vieille, l'amour, il ne faut pas croire, comme les poètes, que c'est l'affaire la plus grave sous la calotte des cieux. Ce n'est pas plus grave que de savoir si le pissenlit en salade est rafraîchissant ! Mais, quand l'amour s'impose...

Il ajouta en sourdine, et comme défaillant :

— Il me semble, ce soir, que je vais devenir le fol amant de Madame Punais, de je ne sais quoi...

— Ça, c'est aller vite, dit Grandgoujon avec inquiétude.

— Pardon, si le mari n'est pas là... Et son rôle est de prêcher ailleurs.

— Le fait est, murmura Grandgoujon, qu'il est parti ce matin.

— Parbleu ! cria Moquerard.

— Alors ?

— Une voiture !

Je sens un feu courir dedans toutes mes veines.

— De qui est-ce ce vers-là ? dit Grandgoujon.

— De moi, fit Moquerard.

— Quel type ! bégaya Grandgoujon qui, dans la voiture, récita à son tour :

Ah ! femmes, quoi qu'on puisse dire
Vous avez le fatal pouvoir...

Et Moquerard, pâmé, continua :

... De nous jeter par un sourire
Dans l'ivresse ou le désespoir.

— Cher homme, attention, ça rime presque avec poire, poire... sans e, une poire de notre sexe !...

En cinq minutes ils arrivèrent, et tandis qu'ils montaient l'escalier :

— Je m'arrête une seconde chez moi, dit Grandgoujon.

— Au fait, comment vis-tu ? Seul ? Avec un harem ?

— Avec ma mère, une sainte femme.

— Ah ! Les mères, dit Moquerard, affectant une dignité soudaine, c'est sacré !

Grandgoujon ouvrit sa porte : Madame Grandgoujon rôdait dans l'antichambre ; elle se trouva donc nez à nez avec Moquerard qui s'inclina, salua, lui parut effrayant par son teint, sa barbe et ses yeux pleins d'éclairs, mais qui, tout de suite, eut pour elle, en comédien savant, des paroles douceâtres :

— Madame, je disais à l'instant : il n'y a que deux sortes de femmes : les mères... et les autres. Les autres ne comptent pas. Moi aussi, j'ai une mère...

Puis, Madame Grandgoujon s'étant inquiétée de sa blessure, il prit un air sauvage :

— C'est un officier boche qui m'a tiré une balle à cinq mètres : « Pan !... » J'ai sauté sur un fusil pour lui en tirer deux : « Pan ! Pan ! » en appuyant le canon sur son ventre... Et il a explosé !

Il fit un mielleux sourire :

— ... A cent mètres on a retrouvé des bouts.

Puis il se tut, et Grandgoujon murmura :

— Quelle boucherie !

Après quoi, ils montèrent chez Madame des Sablons.

Elle parut enchantée que Grandgoujon lui présentât ce personnage. Elle n'avait plus la même robe qu'à midi. Elle n'était pas en tenue de guerre. Elle portait un corsage garni de dentelle fine, et un collier de pierres vertes, qui se détachaient bien sur son cou d'une chair blanche et grasse.

Elle les fit entrer dans un boudoir Louis XV, bourré de choses anciennes, vieux meubles, vieilles gravures, vieux coussins.

— Oh! le vieux, que c'est bien! dit Grandgoujon avec attendrissement.

— Hélas! dit Madame des Sablons, je ne suis plus souvent chez moi, avec mes cantines et mes pauvres soldats.

Elle se tenait crânement, les mains dans ses poches de jupe. Grandgoujon la trouvait chaque fois d'une grâce nouvelle et plus prenante. Il lui fit des yeux touchants. Moquerard, lui, pour commencer, fut cauteleux et phraseur :

— Quelle douce lumière, chez vous, Madame! Quand on pense que c'est ce même bougre de soleil qui éclaire votre pièce divine et l'immonde armée boche!...

Puis, par saccades, il devint agressif, violent, d'une audace qu'il rendait possible en prononçant chaque mot sur un ton farce.

— Ceci, d'ailleurs, n'est pas une pièce comme les autres... On y respire curieusement... Mon ordonnance, qui s'appelait « Fesse en bois », au-

rait dit : « Hum ! Hum ! Y a de l'amour dans l'air !... » Ne rougissez pas, Madame, c'est bien naturel... Cupidon... Cupidon où te caches-tu, petit roué ?

Et il faisait mine de regarder sous les sièges.

Il savait pouvoir tout se permettre, décoré d'une croix de guerre, retour de là-bas, mêlant, en une phrase, avec désinvolture la vie, le désir, la mort. Aussi fut-il insolent, exigeant, extravagant. Pour faire diversion, se donner une attitude et changer d'atmosphère, Madame des Sablons les emmena dans le « studio » de son mari (expression à lui), d'un ameublement tout moderne, où Grandgoujon remarqua :

— Ah ! le moderne, que c'est joli aussi !

Puis il murmura :

— A mon âge, il me faudrait un intérieur bien à moi, dans mon style. Il faut que je trouve un décorateur qui me comprenne.

Moquerard était devenu décent. Et elle, plus à l'aise, se mit à rire, comme à midi chez les Grandgoujon.

— Madame, demanda Moquerard, riez-vous aussi bien quand votre mari est là? J'ai connu une jeune femme qui ne pouvait vraiment rire que quand son mari était à plus de cent kilomètres... D'ailleurs... je remplaçais le mari.

— Cette audace ! fit Madame des Sablons.

— Oui, j'en ai, ronronna Moquerard.

— On ne doit jamais s'ennuyer avec vous, même à la guerre, dit Madame des Sablons qui,

troublée parce qu'elle se sentait rougir, ne prononçait pas des paroles exactement voulues.

— Non, jamais, minauda Moquerard.

Et maintenant, oubliant de boiter, il parcourait le « studio » de Monsieur Punais, marquant le tapis des clous de ses bottes, et disant :

— J'aime ces bibelots pour Monsieur, choisis par Madame. Nous, nous ne savons pas choisir les bibelots. Ceci est admirable : on voit côte à côte un éléphant, une soupière, un éventail et un boudha ! Mon ordonnance, qui s'appelait Fesse en bois, aurait remarqué, notez bien, que cette association est agréablement maboulesque...

— Dites donc ! fit Madame des Sablons, sur un ton qui rappelait celui de Nini.

— Maboulesque, donc réussie, reprit Moquerard, car c'est un défi aux professeurs de môrale et aux bourgeois raisonnâbles ! Moi, chère Madame, j'avais un oncle complètement absurde, qui était raisonnâble. C'était un ingénieur : que Dieu ait son âme ! Il vivait avec des chiffres, cet homme. En se levant, au lieu de se débarbouiller, il faisait une équation, et il y trouvait le programme de sa journée. Seulement, il a compté sans l'imprévu. Un jour, il a pris le train pour Marseille à sept heures quarante-cinq : c'était prévu. Il a mangé au wagon-restaurant : toujours prévu. Mais à midi trois quarts, le train a déraillé : il a avalé sa fourchette et il en est mort, ce qui n'était pas prévu. Comme neveu, je l'ai enterré dignement : c'était plus folâtre que de vivre avec lui ; mais, en principe, j'ai horreur

des ingénieurs raisonnâbles et de ce qu'ils fabriquent. Or, vous, ici, Madame, n'avez rien qui soit fabriqué par un ingénieur. Je salue donc votre goût!

Il furetait, touchait, et tandis que Madame des Sablons riant, lui montrait ce qu'il ne voyait pas, Grandgoujon, mélancolique, fit tout à coup :

— Je... je vais être forcé de vous quitter!... Tu pars aussi?

Il avait mis sur ce dernier mot une si étrange intonation, que Moquerard répliqua :

— Moi? Je suis très bien ici!... Où vas-tu?

— Dîner, parbleu! reprit Grandgoujon, essoufflé et mauvais. Il faut que je couche à la caserne!... Et je n'ai même pas pu aller chez Creveau!

— Qui? L'avocat? Tu connais ce crétin?

— C'est mon patron.

— Non? Ah! Marie, ma chère, quelles fréquentations!

— Bah! S'il peut me faire utiliser...

— Utiliser?

— Il est intime avec le ministre.

— Moi aussi.

— Lequel?

— Le prochain... ce qui vaut mieux, puisque l'actuel va tomber.

— Vrai?

— Ils tombent tous.

— Oui, tu blagues... dit Grandgoujon. Mais à ma place, qu'est-ce que tu ferais?

— Au sujet de?

— Au sujet que si on ne veut pas se servir de moi, je crèverai à la caserne !

— Pourquoi ? dit Moquerard, affectant la candeur. Tu n'aimes pas la caserne ?

— Et il n'y a pas que moi !

— Qu'est-ce qu'on t'y fait ?

— On me traite comme un chien.

— Mais c'est ce qui est charmant. Tu n'aimes pas la bêtise, toi ? dit Moquerard. Moi, je me régale de la bêtise ! Et vous, Madame ? Un sous-off alcoolisé, qui n'expectore que des ordures, je trouve ça historique et satisfaisant ! Je ne m'hypnotise pas sur des contingences, comme disait mon professeur de philosophie, qui avait cent deux ans et était une bourrique. Ce sont des militaires puants qui ont fait la France telle qu'elle est : ce n'est pas Voltaire ni Pascal. L'Université se met le doigt dans l'œil jusques au coude. Et les provinces ne sont jamais conquises par des intellectuels dyspeptiques, mais par des soudards qui cognent, qui gueulent et qui rotent !

Grandgoujon, après cette tirade, resta coi, puis grogna :

— C'est possible... mais tuer toute une journée en faisant les cent pas, ses pieds devant, ses talons derrière : il vaut mieux la prison, la cellule ! Et si on m'en tire, évidemment ma concierge dira que je suis embusqué...

— Ça, dit Moquerard, me déciderait à agir pour toi ! Que demandes-tu ?

— Je veux être utile !

— Ça, dit Moquerard, ce n'est pas français !

— Pourquoi? dit sérieusement Grandgoujon.

— Non, non, ça ne peut pas être français! reprit Moquerard.

Et il se leva, faisant des effets de petit doigt.

— La France, n'est-ce pas, est le peuple élu de Dieu, et elle travaille gratuitement pour l'Humanité : ne perdons jamais ce point de vue, Mesdames et Messieurs! Donc, le Français est désintéressé, délicat et sublime! Un point, à la ligne. Mais le Français n'est jamais « utile ».

— Tu es spirituel, bougonna Grandgoujon, mais moi, je n'ai pas envie de claquer, et avec ce que j'ai... ça me pend au nez comme un sifflet de deux sous!

— Qu'est-ce que tu as?

— Je suis aérophage.

— Aéro... quoi?... C'est un métier, ou une maladie? Ça paraît crevant!

— J'aime autant ne pas en crever... et c'est pourquoi je veux voir Creveau.

— Lequel n'a aucun pouvoir, ni médical, ni militaire...

— Bien sûr. Seulement je pense...

— Comme un lavement! Enfin, dit sèchement Moquerard, es-tu libre demain?

— Si je ne pars pas pour Salonique, Quinze-Grammes me libérera.

— Alors, décampe tout de suite pour qu'enfin nous puissions causer. Et demain, viens me visiter dans mes Pénates à neuf heures. J'arrangerai ça.

— Vrai?

Grandgoujon sourit largement, heureux de voir s'ébaucher une possibilité de salut.

— File! ordonna Moquerard.

— Tu es un type énorme! dit Grandgoujon.

— Pas de phrases! dit Moquerard.

Il se tourna vers la jeune femme :

— Si Monsieur Punais était là — et que Dieu le garde où qu'il soit! — il te dirait : « Jeune homme, parlez, mais pas de phrases! » Moi, je n'ai rien dit, quand j'ai fait exploser mon officier boche.

Et sur ces mots valeureux, regardant avec insistance Madame des Sablons :

— Laisse-moi raconter à cette femme charmante la désopilante histoire qui faillit faire mourir d'horreur Madame Grandgoujon.

L'autre essaya encore de rire, et descendit dîner avec sa mère qui le guettait sur le palier :

— Ton potage va être froid.

— Que veux-tu, cria-t-il alors en rageant, c'est la guerre! Cochonnerie de cochonsté! Mais... fit-il en dépliant sa serviette, je vais me défendre!

Sa colère montait :

— On n'est pas grand'chose, on flotte, on est des bouchons. Tout bouchon qu'on soit...

Il menaçait. Madame Grandgoujon risqua :

— C'est vrai que...

— Oh! Puis je suis auxiliaire! lança-t-il en s'asseyant. Si j'étais service armé...

Il éternua. Sa mère en profita pour dire :

— As-tu assez de potage?

— J'en ai trop ! Service armé, je n'aurais pas marchandé ma peau, et je saurais mourir comme un autre...

— Poulot !

Bien installé à table, il ajouta dans une bouffée d'héroïsme ingénu :

— Il y a de belles morts !

— Ne parle pas de ça, puisque tu as la chance...

— Aussi, demain je vois Moquerard.

— Pourquoi ?

— Pour... Mais encore une fois je veux être mobilisé pour quelque chose ! Cette guerre-là peut durer trente ans.

— Allons !... dit Madame Grandgoujon.

— Tu as des précisions ?

Il la défiait, les bras croisés :

— Il paraît, reprit-elle d'une voix assurée comme la paix de son âme, que ce ne sera plus long. Il y a une histoire saisissante de cocher, devant le Sacré-Cœur.

— De cocher ?

— Il est tombé de sa voiture ; il a dit : « Je serai mort dans trois minutes, et la guerre sera finie dans trois mois. » Trois minutes après il était mort... C'est troublant pour la guerre.

Grandgoujon ne ricanait plus.

— Qui est l'auteur de cette idiotie ?

— Madame Creveau me l'a rapportée.

— Pauvre femme !... Laissons Madame Creveau et son cocher. La paix viendra, comme la guerre, par la force d'événements, qu'on ne peut pas prévoir. Un ami me disait hier : « Les Boches

n'ont plus de graisse. » Si c'est vrai, il y a de l'espoir... mais au cas où ça ne serait pas... j'irai voir Moquerard demain, et... nom d'une pipe! la pendule marche? Il faut encore que je parte!

— Ton dessert?

Il eut un dernier éclat:

— Est-ce que les soldats ont du dessert?

Puis, brusquement:

— Au revoir!

En tempête il passa devant la concierge; elle fut aise qu'il repartît si précipitamment.

— Dieu que je sue! murmurait-il. Si ce n'est pas malheureux de suer comme je sue!

Il arriva dans une caserne noire, traversa une cour noire, atteignit à tâtons une chambrée noire. Pas de Quinze-Grammes. Il se jeta sur une paillasse, au hasard, s'enveloppa d'une couverture qui avait une dégoûtante odeur, et solitaire, malheureux, pelotonné sur sa détresse, il s'endormit pourtant, puis ronfla.

Dès le petit jour il fallut reprendre la vie humiliante de la veille. Appels, corvées, appels, balayage, appels, et les pommes, — l'impression qu'on traîne une âme qui pèse des kilos; l'air irrespirable, on bâille, on est mené, on ne se sent plus le goût de vivre. Seulement, grâce à Quinze-Grammes, il y a moyen de franchir les portes.

— Ah! tu veux revoir Moquerard? dit-il à Grandgoujon. Vous m'avez l'air d'êt'e deux cocos à vous plaire ensemble. J' te l'avais dit qu' c'était un as!

— Prodigieux ! dit Grandgoujon. Il va me tirer d'affaire.

— Sans blague ? Alors tu payes un litre ?

— Volontiers ! Mais, je me trotte ?

— Pis manœuvre comme il faut.

Un quart d'heure plus tard, Grandgoujon sonnait chez Moquerard. Aussitôt, remue-ménage dans l'appartement, mais personne ne vint ouvrir.

Il resonna, entendit nettement une porte se fermer, puis plus rien.

Stupéfait, il sonna une troisième fois. Silence... Ah ! Alors il devint rouge, se sentit l'homme qu'on dupe, et redescendit, marmonnant :

— Eh bien, en voilà un sale oiseau vicieux !... Pourquoi m'a-t-il fait venir ?... D'ailleurs... il doit être féroce cet individu-là, avec sa barbe rousse... Mais quel toupet !... On sonne : il ne se retient même pas de faire du potin !... Et il déblatère Creveau !... C'est pourtant lui qu'il faut que je me décide à voir : lui est brutal, mais je saurai à quoi m'en tenir.

Dehors, il se mit à marcher bon pas.

— Celui-ci verra de quel bois je me chauffe... Je vais faire son panégyrique à Madame des Sablons... Il se croit déjà son bon ami ! Ah ! le chameau !... D'autant plus qu'il est dégoûtant avec cette femme... sous prétexte qu'il s'est battu !... La guerre les rend tous fous... Quelle époque ! C'est la porte ouverte à tous les débordements !... On sent ça par soi-même. L'air vous brûle le sang. Moi, un pacifique, voilà que j'ai des ardeurs !...

Cette femme m'a tapé sur le système, et l'autre, hier, la petite, j'ai la cervelle intoxiquée par cette petite. C'est d'ailleurs mon droit, aussi bien qu'à cet imbécile de rouquin... Seulement j'ai toujours été craintif : toujours eu peur d'une aventure, toujours bête, quoi !... De nos jours avoir peur ! La guerre a tout élargi. Les obus font péter les fenêtres : quand on n'est pas tué, on respire mieux. Et, en amour, ce n'est plus le moment d'ergoter, de peser, de soupeser ; il faut y aller carrément, comme à l'attaque ! Boum !

Il parlait haut. Des passants se tournaient. Il avait mis son képi en bataille. « Il faut tenir, se disait-il, décupler les énergies de la nation. » Et il se trouvait des bras assez larges pour embrasser ensemble deux femmes qui lui plaisaient.

Celles qui passaient, il les regardait d'un œil gaillard.

— Le Sort nous mène, suivons le Sort.

Frôlant une jeune ouvrière dont l'allure rappelait Mademoiselle Nini, il se laissa même aller à lui sourire bonnement. Alors la petite, avec cet à-propos des parisiennes, dont les répliques sont des chiquenaudes, gonfla les joues pour le singer.

Sensible et faible, Grandgoujon sentit sa joie s'évanouir toute. Elle se dessouffla comme le visage de l'ouvrière, qui faisait la nique, de loin. Décidément, le monde était mauvais !... Il arriva chez Creveau n'ayant plus d'énergie.

Creveau vivait près de l'Odéon, dans un troisième de l'antique rue de Condé, parmi des entassements de paperasses, à l'image de son âme

désordonnée. En montant l'escalier gluant de cette maison, emplie jusqu'au faîte par une odeur de cave, Grandgoujon se sentit froid. Il sonna, et, timide :

— Monsieur Creveau est-il chez lui ?

Il ne connaissait pas la domestique.

— Monsieur se lève, dit celle-ci.

— Faites-lui toujours passer mon nom... Son ancien secrétaire : Grandgoujon.

Elle s'enfonça dans l'appartement, laissant les portes ouvertes, et alors il entendit la voix grossière de Creveau s'élever et dire :

— Comment est-il ? Un gros ?... C'est l'embusqué ! Je ne suis pas là.

— Mais... balbutia la femme de chambre, j'ai dit...

— M'en fous ! lança Creveau. Envoyez-le se battre ; après, on verra.

Un lourd silence suivit cette déclaration. Grandgoujon avait le cœur qui sautait. Dans l'antichambre sombre, il risqua deux pas jusqu'au bureau d'où venait une clarté, quand, de loin, Creveau reprit :

— Il en a du culot ! Après deux ans et demi il sort de sa ouate, et il ose se présenter chez les honnêtes gens. Voulez-vous, je vous prie, me le foutre sur le palier !

Avant de le voir, d'une voix sans couleur, Grandgoujon balbutia :

— Mais, patron...

Creveau entendit-il ce murmure ? Il se mit à marcher :

— A moins qu'il ne vienne s'excuser ? Hein ?... Quoi ?... Qu'est-ce qu'il dit ?... Il veut se battre ?... Il vient demander à se battre ?... Il tient enfin à y aller, comme les autres, et à y laisser sa peau ?... Ah !... si c'est ça, qu'il entre !

Et c'est lui qui sortit dans l'antichambre.

Il s'avançait, les mains aux poches, ses pieds traînant dans des savates, — sans col, le gilet ouvert sur la patte de chemise qui passait, — et la lèvre pendante, bridant l'œil, au nez de Grandgoujon qui tenait son képi à deux mains, ne trouvait pas un mot, était ahuri et soufflait, il dit :

— Alors ?... Quoi donc, mon vieux ? Ça vous dégoûte d'être embusqué ? Mais personne ne vous y force !... Voilà trente mois que vous vous terrez comme un galeux ! Tous vos amis, cependant, ont passé l'arme à gauche. Ça ne vous a pas retourné les tripes, ce spectacle ? Vous connaissiez mon cousin : une marmite lui a crevé la tête comme un œuf. Mon neveu ? Il a été coupé en trois ! Ah ! il est temps que vous les remplaciez ! Un peu de plus, Monsieur attendait la paix !

Il balançait la tête, écœuré :

— Enfin... vous aurez le temps de vous faire esquinter tout de même, parce que la paix, j'en parle, mais ce n'est pas pour maintenant : aucune illusion ! Je vous vois rouler des yeux de convoitise, du fait que je sors un mot qui constitue le meilleur de vos espoirs bourgeois... Utopie ! La paix, vous pouvez vous fouiller, et ce que je vous dis là, c'est le Gouvernement qui le dit, car je le vois et l'approche. D'ailleurs, puisque votre

parti est pris... Grandgoujon, vous êtes un gaillard, vous devriez être dans les tranchées depuis deux ans ; vous vous êtes défilé et conduit comme un cochon ; mais vous vous en apercevez ; j'aime ça. Un cochon conscient de sa cochonnerie n'est déjà plus qu'un quart de cochon. Mon vieux, je suis votre homme : dites ce que vous voulez.

Grandgoujon n'avait pas esquissé un mouvement, figé par une stupeur qui devenait de l'effroi. Chaque phrase l'assommait, et ce Creveau s'imposait par le geste comme par le mot. Grandgoujon était tremblant sur la porte : Creveau allait avec assurance à travers la pièce. Tout à coup il s'était accoudé à la cheminée, pour dire avec autorité : « Vous vous êtes conduit comme un cochon ! » Et il le menaça du doigt. Puis, tournant le dos, les épaules rondes, il avait lancé sourdement : « Le Gouvernement, je le vois et l'approche ! » Mais il revint sur Grandgoujon, pour continuer avec douceur :

— Mon vieux, je ne vous ai jamais trouvé supérieurement intelligent...

Ricanement léger.

— Je peux le dire sans vous froisser : on se connaît. Mais vous avez le cœur honnête. A la guerre, vous allez crever, il y a quatre-vingts chances sur cent. De ne pas y aller, vous crèveriez de dépit... ou d'autre chose... parce que... ma laitière, tenez, a un fils amputé ; ma marchande de journaux, son mari aveugle ; ma concierge, deux frères tuberculeux ; et ces fem-

mes-là patientent en face d'une police qui, malgré tout, est la plus forte ; mais elles vous guettent, Grandgoujon, vous et vos semblables, et elles sauteront sur la première occasion de vous occire dans les règles ! Les tricoteuses : nous les reverrons ! Et des guillotines ? Tous les marchands de bois, secrètement, en fabriquent ! Le mieux était donc de vous décider ! Vous êtes auxiliaire ? Simple mot qui se change ! Fort comme vous voilà, on oubliera le titre pour n'admirer que l'homme !

Il cligna des yeux :

— Vous êtes superbe ! Il vaut bien mieux vous tuer que de vous nourrir. Vous pouvez même dire aux médecins : « Messieurs, j'ai attendu deux ans pour être à point... »

De la tête aux pieds, il dévisageait Grandgoujon, puis, pesant ses mots :

— Si les Boches vous ont, crénom... quelle belle charogne !

L'autre devint affreusement rouge.

— Entrez donc, reprit Creveau caressant, asseyez-vous, et ne me faites plus cet air gêné... puisque j'oublie vos cochonneries.

Mais Grandgoujon demeurait dans l'ombre, en face d'une console qui supportait un affreux Dieu des Indes, au rictùs infernal.

Creveau, placidement, lui dit dans le nez :

— Je suis avocat général au Conseil de guerre, et j'en vois défiler des froussards de votre espèce ! Ah ! les veaux ! Je les fais saler ! Mais puisque vous, de vous même, demandez à crever au front,

ce n'est plus la Justice que ça regarde : c'est le Ministère de la Guerre. Ce soir même, j'en parle au Cabinet. Mon vieux, ça me rend heureux de vous faire plaisir... Vous vous êtes dit : « Papa Creveau me prend pour une andouille ! Jamais il ne croira que je tiens à me faire tuer... » Pourquoi? Vous avez une tête émue qui en dit plus long... que ce que vous pourriez dire !

Il eut encore un clignement d'œil, et, d'une voix de confidence :

— Vous êtes bien de votre génération, obsédé par la frousse du ridicule. Et vous aimez mieux sécher sur place, avec moi que vous connaissez depuis quinze ans, que de m'avouer : « Patron, je veux être en première ligne ! » Grandgoujon, il ne s'agit pas de plastronner, ni de se battre en gants blancs. Vous voulez faire votre devoir simplement, en courant le maximum de dangers? Ça, ça s'exprime en prose, sans faux lyrisme... Demain vous serez muté...

Il se campa bien sur ses jambes, le bras tendu comme s'il requérait :

— La France n'a pas trop de soldats !

Puis, tenant Grandgoujon par la main, il le fit sortir, lui ouvrit la porte de l'escalier, et d'un ton tranquille :

— Ne me remerciez pas. Au revoir, mon vieux, et comptez sur Creveau.

Déjà la porte était refermée.

Grandgoujon descendit comme un automate : son corps allait sans qu'une idée le guidât. Il n'en avait qu'une, qui comprimait les autres, et

faisait couvercle sur la cervelle : cet homme cynique le jetait au danger, et il allait être tué : il en eut un étourdissement. Traversant la première chaussée, ce fut miracle s'il ne passa pas sous un fiacre. Le cocher lui déversa une potée d'injures et le menaça de son fouet : il s'enfuit.

Comme il allait à la dérive, prêt, dans cette minute, à recevoir n'importe quel coup de la fatalité, il ne fut nullement surpris qu'une masse noire tombât d'une maison sur lui. Il sauta : il l'avait reçue sur l'épaule ; elle gisait à terre : c'était un chat miaulant.

Suffoqué, il tendit la main vers cette bête, et la ramassa ; puis il entra dans la maison devant laquelle il passait.

Une concierge cria :

— Encore Guillaume qu'a dégringolé ! C'est l'vieux du troisième qui l'fiche par la fenêtre. Il en veut plus, depuis que son fils a été tué.

A cette nouvelle funeste, Grandgoujon retrouva la parole. Il tenait le chat dans ses mains.

— Il n'est pas écrabouillé...

— C'est en caoutchouc ! dit la concierge.

— Mais, balbutia Grandgoujon, il ne faut pas le rendre à ce monsieur... s'il n'en veut plus !

— Voyez-vous ça ! reprit la concierge. Et vous vous en chargez ?

— Quoi ?... Qui ?... Si moi je m'en charge ? Mais... d'abord, est-ce un chat abandonné ? dit Grandgoujon, de la même voix agressive.

— Pisque je vous le dis ! cria la concierge.

Des ouvriers passaient; frappés par le ton des paroles, ils s'approchèrent. Grandgoujon avait retrouvé des couleurs et avec dépit :

— Elle est raide! Alors me voilà avec un chat moi, maintenant!

Puis, rageur :

— Je suis idiot : ce n'est pas parce qu'il est tombé sur moi!...

Il le déposa par terre.

— Oh! je le laisserai bien là aussi, fit la concierge, avec un geste détaché.

Les ouvriers étaient goguenards.

— Dieu de Dieu! Quelle époque! s'écria Grandgoujon, qui postillonnait de colère. Quelle muflerie partout! Quelle...

Il saisit le chat par la peau du dos, et il l'emporta.

Les ouvriers le suivirent; comme l'un ricanait, Grandgoujon se retourna :

— Vous dites?

— On vous parle pas...

— Vous faites bien, reprit Grandgoujon d'une voix mauvaise, parce que je ne tolèrerai pas, aujourd'hui, qu'on se paye ma tête!

Il avait suffi d'un chat pour changer sa stupeur en rage. « Ah! on le faisait marcher comme un toton!... Mais il n'était pas bon de sa nature : avant de mourir, il saurait mordre, tel un chien enragé! » Et ainsi, dans sa grosse tête débonnaire, il lui passait des idées excessives et des images dramatiques, dont il était vibrant.

Il rabattit son képi sur son nez, puis il souffla

une haleine coléreuse et enflammée sur le chat qui s'accrochait des griffes à sa manche.

A cent mètres de chez lui, une voix le héla. — Colomb. — Encore! Il tombait bien! C'était de lui l'idée d'aller chez ce dangereux personnage! Il le couvrit tout de suite d'un regard accusateur; et il était démangé aussi par l'envie de lui dire :

— Animal!... Tu sors de chez elle?

Colomb ne lui en laissa pas le temps. Avec feu, il cria :

— Des Sablons est rentré. Monte le voir. Il a eu hier un triomphe! Toute la salle debout. Aussi, je lui organise une grande machine à Paris, présidée par un ministre, avec musique de la Garde, et quête monstre pour nos œuvres.

En disant « nos œuvres », il montrait une liasse d'enveloppes dans sa main : son courrier! Et il ne voyait même pas que Grandgoujon tournait la tête.

— J'ai dix affaires en train! Je viens de négocier une commande de savon avec Marseille, pour mes mutilés. Prix étonnants. Et le sucre! Quelle histoire! Je disais hier à un député : « Chassez de France quatre cent mille étrangers : vous aurez quatre cent mille kilos de sucre! » Pas vrai, ça?

Il s'était planté devant Grandgoujon.

— Oui... oh! ce qui est encore plus vrai, grogna ce dernier, qui toujours détournait la tête, c'est que je m'en fous, et même m'en contrefous, parce que, moi, mon vieux, je pars pour le front!

— Le front?

— Sur l'ordre du citoyen que tu m'as engagé à revoir.

— Qu'est-ce que tu racontes?

— Il m'a traité de cochon et il me régénère en m'envoyant au feu !

— Mais... qu'est-ce que tu lui as dit?

— Moi?... Rien... J'étais cuit!

— Mais... mais... voyons, on ne vous met pas en première ligne...

— Demain, tu entends! Il connaît le ministre! Tu le sais, puisque tu as été le premier à me l'annoncer. Alors il est un des hommes qui mènent les autres, et... les autres... sont des bouchons.

— Qu'est-ce que tu veux dire?

Le chat miaulait.

— C'est à toi, ça?

— C'est un chat tombé.

— Tombé?

— D'un troisième... sur moi... C'est ma veine, hein?

— Comment ta veine? dit Colomb, qui essayait de se donner la mine d'un homme qui réfléchit.

Et il passa la main sur le chat. La bête sortit ses griffes.

— Sauvage! cria Colomb.

— Dame, fit Grandgoujon, qui recula pour lui éviter une tape, ça ne l'a pas mis de bonne humeur ; et encore, il n'est pas mobilisé!

Il prononça ces mots d'une voix qui fit dire à Colomb :

— Allons! Allons! Tout de même, tu es un

homme ! Et tu es français ! Tu n'as pas le droit de te laisser abattre...

— Oh ! mais je te demande pardon, dit Grandgoujon, se trémoussant, j'ai le droit de me laisser abattre, si je veux me laisser abattre !...

Et postillonnant, il continua :

— J'en ai assez d'être traité comme un gosse !

— Alors !...

Colomb eut un geste de désespoir, puis se ressaisissant :

— Si je m'engage, moi, si je prends la responsabilité, moi, de te faire utiliser ?...

Grandgoujon était trop essoufflé pour continuer sur le mode furieux. D'autre part, son brave cœur, faible et toujours avide d'une espérance, hésita encore devant cette promesse renouvelée d'un ami, vers lequel il ne désirait qu'aller en confiance. Bref, il ronchonna entre ses dents :

— Tu as beau dire, va...

— Qu'est-ce que j'ai beau dire ?

— La France est dans une purée !

Colomb tapa du pied :

— Ne nous sors pas de sottises !

— Des sottises ? dit Grandgoujon, quand nos chers amis les Russes...

— Eh bien ?

— Sont en pleine marmelade !

— Et après ?

— Des lascars qui devaient être en 1914 à Berlin !...

— Et encore ?

— Ça ne te suffit pas ?

— Ça ne prouve pas que la France...

— La France !...

Ce fut au tour de Grandgoujon de croiser les bras, puis furieusement :

— La pauvre France, mais tiens, tiens, mon vieux, regarde ma capote, et la gueule que j'ai !... Il y a une glace à cette boutique : viens me contempler de près. A quarante ans, être nippé comme je suis !

Colomb, important, haussa les épaules :

— Quel rapport a ta capote avec le salut du pays ?

— Le rapport ?... bredouilla Grandgoujon qui, au lieu de caresser le chat, lui pétrissait la tête. Le rapport ? répéta Grandgoujon, qui, en fait, ne se sentait capable d'aucun raisonnement, en proie à une vague mais considérable amertume, — ah ! le rapport ! clama-t-il une troisième fois en devenant apoplectique, eh bien, il est possible qu'il n'y en ait aucun... mais on commence à me courir sur l'haricot ! Et si je n'étais pas sous ce déguisement... et si ce n'était pas la guerre... je te jure, mon vieux, que je planterais tout là !

TROISIÈME PARTIE

Grandgoujon ne devait plus faire long feu à la caserne. Creveau était un homme actif : il s'employa pour lui ; et les tribulations guerrières commencèrent aussitôt.

Trois appels ; une revue de cheveux, où il fut traité par un capitaine de « foyer contaminatoire » ; puis il s'entendit héler par une voix d'adjudant, qui râlait d'une fenêtre :

— Grimpez ! Au trot ! Le lieutenant vous attend !

Au premier étage, un petit lieutenant l'accueillit, qui était charmant garçon, le teint vermeil et l'allure libre. Il fumait une cigarette à bout doré, dont la senteur évoquait l'Orient ; il portait une Légion d'honneur qui marquait son glorieux courage, et des bottes, haut lacées, d'une grâce juvénile. Enfin, il avait la voix et la bouche impertinentes :

— C'est vous « Monsieur » Grandgoujon ? dit-il. L'homme du Gouvernement ? Vous qui allez porter une girouette au front par ordre ministériel ?

De cette phrase élégamment servie, *au front* fut le seul mot que Grandgoujon perçut d'abord. Puis *ordre ministériel,* qui indiquait la condamnation. Enfin : *girouette.* Porter une girouette ? Il balbutia :

— Quelle girouette, mon lieut... ?

Le jeune officier avait un dédaigneux sourire. Il fit signe : « Taisez-vous ». Sur sa table, il désigna une boîte noire, tendit un papier, puis, d'un ton persifleur :

— Voici une feuille avec tampons de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ecoutez et retenez ; sinon vous serez bouclé.

D'un geste dégagé il secoua la cendre de sa cigarette :

— Vous allez porter cette girouette à la Compagnie Z du Génie : c'est écrit à l'encre noire. La Compagnie Z est-elle sur l'Yser ou en Alsace ? Je n'en sais rien et m'en contre-fiche. On vous renseignera à la gare régulatrice de Noisy-le-Sec : c'est écrit en bleu. Là, on vous donnera un itinéraire permettant de convoyer votre colis jusqu'à destination : mots soulignés en rouge. Attention ! Il ne s'agit pas de rester en chemin ; car vous vous feriez saler : c'est imprimé au bas de la page. Enfin...

Il tira deux bouffées légères :

— Comme convoyeur, puisque vous devenez convoyeur... par ordre du ministre : ceci est en italique au dos... — A propos, Monsieur Grandgoujon, vous connaissez le ministre ?

— Mon lieutenant, c'est-à-dire...

— Vous ne le connaissez pas ; mais vous êtes pistonné !

Sa voix devint aiguë :

— Et, à nous on expédie une note, comme quoi « Monsieur » Grandgoujon *désire* aller au front ! Engagement volontaire, dont on nous souligne la valeur, comme si tous, nous n'avions pas fait notre devoir.

— Oh ! mon lieutenant !...

— Pas d'explications : apprenez seulement que ces avertissements, même ministériels, nous laissent froids.

Sans se départir de sa naturelle élégance, il devint sec :

— Prenez papier et girouette. Signez. Et retirez-vous !... J'oubliais : comme convoyeur vous avez quatre francs par jour pour votre nourriture. Coucher ? Vous coucherez dans les wagons ou sous les wagons, à votre choix. Enfin, quand vous aurez fini d'inspecter le front pour le ministère, vous me rapporterez cette feuille avec le timbre de l'unité qui aura eu le privilège de recevoir votre marchandise, et vous rentrerez par les moyens les plus rapides, si vous ne tenez pas à être fourré en prison sur mon ordre.

Pour ces derniers mots, son ton s'était à dessein radouci ; et il sourit agréablement.

Grandgoujon était au garde à vous.

— Filez, fit le jeune officier : vous devriez être à Noisy !

Grandgoujon sortit à reculons, si troublé qu'il ne pensa même pas à revoir Quinze-Grammes ; il

ne songeait qu'à courir chez sa mère. Il arriva, suffoquant :

— Je pars pour le front !

— Où ?

— Porter une girouette.

Sa mère saisit la feuille, et ils se mirent ensemble à se questionner, sans se répondre.

— Mais... je ne vois pas marqué le « front »...

— As-tu du sucre ?

— Au moins, quand reviendras-tu ?

— Je veux deux gilets de flanelle.

— Poulot, je t'en prie, explique-moi ce que tu vas faire...

— Je veux ma potion, ma poudre et mes cachets !

Grandgoujon courut dans sa chambre, ouvrit des armoires. On eût dit que le jeune lieutenant l'aiguillonnait toujours. Il disait, tragique : « Je peux être absent six mois, et même y rester ! » Puis, dès qu'il avait demandé un objet précis et que sa mère avait ouvert sac ou boîte, il déclarait, furieux :

— Je ne peux pas prendre tout ça ! Je ne suis pas une bête de somme !

Et il partit, n'emportant que la girouette.

Il n'avait même pas eu le temps de maudire Creveau, mais dans le tramway de la gare de l'Est, il grommela :

— Quel être infâme ! Si un jour on le fesse en place publique, je veux être au premier rang !

A la gare, pour son billet, il fit queue derrière trois amputés, qu'une femme considérait, disant :

— C'est malheureux d'en voir des comme ça, pis d'autres à côté qu'ont tout ce qui leur faut !

Il n'était plus patient, Grandgoujon ; il prit la mouche :

— Qu'est-ce qui est malheureux, Madame?

La buraliste demanda :

— Militaire, où allez-vous ?

— Noisy.

Mais tourné vers l'autre femme :

— J'en ai soupé, moi, d'être traité comme je ne mérite pas de l'être !

— Eh ! là ! N'ai pas de monnaie, cria la buraliste.

— Voici !

Et l'autre avait beau s'esquiver, il la poursuivit de ces mots vengeurs :

— Si vous aviez été un homme, Madame, je ne sais pas ce que vous auriez fait !

Puis il courut à son train, et grimpa dans un compartiment de troisième, à la suite d'un poilu qui criait d'une voix mauvaise :

— Ils la veulent la révolution ! Ils l'auront la révolution !

Et jusqu'à Pantin, cet homme expliqua à Grandgoujon :

— J' sors de l'hospice aux fous, comprends-tu ! Je m' baguenaudais en aréo, mais j'ai chuté de cent mètres, comprends-tu ! Alors, dans ma boussole, ça va, ça vient, pis ça r'vient... et ça n'va pus, comprends-tu !

A Pantin, le train eut à peine stoppé qu'il sor-

tit par la portière les trois quarts de son corps, appelant les soldats sur le quai :

— Par ici, les poteaux! Vous en faites pas, y a de la place!

Ils accoururent à quinze. Le fou eut un rire heureux.

— On va se serrer et rigoler!

Puis, tourné vers Grandgoujon :

— Pourquoi tu rigoles pas?

Grandgoujon était pâle, et en eau.

A Noisy-le-Sec, il se précipita chez le commissaire militaire, fut jeté dehors, attendit, rentra, et, enfin, au garde à vous, entendit un officier en bleu de ciel de hussard, lui dire, monocle à l'œil, en aspirant entre ses mots :

— Vous partirez par le 960 marchandises, pour Nancy : je l'ai marqué sur votre feuille à l'encre verte.

— Bien, mon lieutenant.

— Capitaine, s'il vous plaît.

— Oui, mon lieut...

— Capitaine! Etes-vous un aveugle de la guerre?

— Non, Monsi...

— Sortez! Il est incurable.

Grandgoujon se retrouva sur un des quais de la station de Noisy, gare dans laquelle on est toujours perdu. La guerre fait de certaines grandes gares des lieux de détresse, où les soldats déambulent, le pied traînard, guettant toujours une porte pour s'échapper, ou un train pour sauter dedans.

Grandgoujon, hagard, paraissait avoir échappé à un déraillement. Son âme qui, déjà, n'était ni légère, ni ailée, s'affaissa encore. Il n'eut la force de ruminer que cette pensée morne :

— Quelle misère de métier!... Et les Boches en ont fait leur gloire nationale! Peuple de brutes!

Une lourde main lui pesa sur l'épaule :

— T'es convoyeur?

L'homme qui l'abordait était soldat aussi, gros comme lui, mais doté d'une face commune et de deux mains épaisses, émergeant d'une capote gondolée par les pluies. Il fit des grâces :

— Salut, mon prince! Vous présente Chabrelot, trente-huit ans, cafetier rue de Belleville. J'porte de la camelote à Nancy.

— Moi aussi, dit Grandgoujon, encore inquiet.

— C'est l'convoi pépère. On part dans une heure : on arrive dans six.

Un employé passait.

— Eh! boite à serins, quand c'est-il pour Nancy?

— Dans la soirée, quand on pourra...

— Alors, fit Chabrelot, on va s'chauffer les ribouis dans la cambuse à l'aiguillage. Avec Chabrelot, y a pas à s'en faire!

— Ça, je sais, dit machinalement Grandgoujon, qui avait entendu la veille ces mots dans la bouche de Quinze-Grammes.

— Bonjour, père Chirousset! dit Chabrelot, à un petit vieux sur le seuil d'une cabane.

Grandgoujon, heureux comme chaque fois qu'on le repêchait, dit :

— Bonjour, Monsieur... Pardon...

Et ils entrèrent.

— D'abord, annonça Chabrelot, on va croûter. T'as à croûter?

— Non, dit Grandgoujon navré, c'est la première fois que je fais ce truc-là...

— Sans blague?

De ses jambes écartées, Chabrelot emplissait la cahute.

— Alors, dit-il, t'es pas fâché d'rencontrer Chabrelot? Mais avec Chabrelot, j'te répète : t'en fais pas!

— Ça, je sais, redit Grandgoujon.

— Fouille au-dedans d'ma musette. Sens-tu un paquet mou? Tire et sers-toi : c'est du rosbif à ma femme, qui r'ssembe pas à la barbaque au Gouvernement, parce que j'peux pas l'encaisser leur sale viande qu'ils nous donnent... Ça, tu vas voir, c'est cuisiné: on sent la bourgeoise. Sers-toi... pas de façons... Seulement, on aurait pas des sous, qu'est-ce qu'on d'viendrait?

Il s'était mis à mastiquer d'une furieuse façon, pestant mais content, et le vieil aiguilleur approuvait :

— Sûr, çui qu'aurait pas des sous...

Puis Chabrelot s'étira, et passa sa langue sur ses dents :

— On est lesté: maintenant ça peut!

Après quoi, à son tour, il vint à la musette :

— Bon sang d'bonsoir!... Qu'est-ce t'as donc pris?

Grandgoujon avait sorti la viande du Gouver-

nement! Et c'est sur elle que l'autre s'était extasié. Alors, en parisien, il glissa, mais plein de mépris :

— Qué panouille! Viens-t'en voir chez l' bistro, qu'on délaye ta bêtise!

— Il y a des sentinelles, objecta Grandgoujon.

— Allez, allez, fit Chabrelot, amène!

Et ils enjambèrent des fils de fer et des rails. Chabrelot disait :

— C'est indispensable, quand on fournit un travail comme nous fournissons, de s' caler du chaud dans l' gésier! J' leur donne ma graisse, mais pas les os!

D'avance, Grandgoujon le voyait foncer contre quelque représentant de la consigne. Par bonheur, au hangar des colis postaux, ils ne trouvèrent qu'une barrière ouverte. En face, un bistro, qui n'avait pas de café.

— Alors, chopine de blanc, ordonna Chabrelot.

On la monta de la cave: glacée. Ils sortirent l'estomac transi ; mais Chabrelot remarquà :

— Maintenant,va faire bon à se mettre en route.

Le voyage fut sans incidents. Après que Chabrelot eût dit : « Cochon d' métier! J' ferme jamais l'œil dans leurs cochons d' fourgons! », il se roula dans sa couverture, s'allongea sur le plancher, et ronfla telle une toupie, — une toupie qui ne s'arrête plus de ronfler. Grandgoujon, debout, tapait du pied pour s'échauffer, et l'enviait. Puis, la nuit venue, il se tapit, à son tour, dans un coin du wagon, mais le froid l'empêcha de dormir, et il analysa sa détresse. La République et la Démo-

cratie, auxquelles il avait cru, comme tous les hommes qui aiment le bonheur et la liberté, n'étaient que des blagues décevantes. Incurie ou égarement. Faire porter une girouette par un avocat à la Cour ! N'était-ce pas formidable?

Pendant dix heures le wagon roula.

Au petit jour, Grandgoujon, grelottant, calcula d'après les pronostics de son étrange compagnon, qu'on aurait dû être arrivé depuis huit heures au moins. Le train pénétrait dans une gare. Châlons!... Seulement!

L'autre s'éveilla et jura :

— Bonsoir d'bon Dieu! J'sens pus mes pieds! J'ai des g'noux d'bois!

Ils descendirent.

— Ici, déclara Chabrelot, quatre heures d'arrêt: l'train va s'garer. Et nous, dare dare on va se f... dans les cabinets!

Prestement, Grandgoujon l'y suivit, croyant échapper à un danger que seul l'autre avait vu. Mais quand ils y furent :

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda-t-il ahuri.

Bourrant sa pipe, Chabrelot répliqua :

— T'as pas vu l'commissaire? Pas b'soin qu'il nous remarque.

— Pourquoi?

— Tu crois qu'c'est du monde à fréquenter?

Dix minutes ils demeurèrent dans ces lieux puants, puis ils se glissèrent dehors, et Chabrelot dit :

— Maintenant, en ville! Et à la soupe!

— Ah! Ah! la soupe! Enfin! dit Grandgoujon

dont un désir subit ramina tout le visage. Tu sais où il y a des restaurants ?... C'est que je ne suis pas auxiliaire pour rien. Il me faut une nourriture soignée.

— T'en fais donc pas, dit Chabrelot. Avec Chabrelot y a jamais à s'en faire ! On va prendre la grande rue, et bouffer au *Lapin blanc*. Pour cinquante sous on aura un potage avec des oignons, quèque chose ed bath ; deux plats d'viande, pas des portions, des plats, et t'en r'prendras c'que t'as besoin ; un légume ; du fromgi ; un dessert ; des gâteaux... et l'vin compris, à discrétion, pour cinquante sous : c'est une affaire. Moi, j'suis bistro : et quoique j'fasse pas l'restaurant, jamais, mais jamais j'voudrais donner ça pour cinquante sous... même soixante !... parce que ça vaut au moins trois francs ! Tu vas voir si on s'en fout plein la lampe !... Enfin, c't'un restaurant : on n'est pas estropié !

Cette tirade prometteuse accusa le penchant vague encore de Grandgoujon pour Chabrelot, forte nature populaire. Il le suivit donc en disant :

— Mon vieux, je suis à toi comme la perdrix est au choux !

Mais quand il le vit se diriger vers les Messageries, il se permit de remarquer :

— Dans les gares, on ne sort donc jamais... par la porte ?...

— Dame, t'es-t-il soldat ?

— Je ne suis pas dans une caserne.

— Ah !... t'as des raisonnements !... T'sais pas qu'dans c'métier-là, à tout c'que tu d'mandes on

t'dit : non ! — à tout c'que tu fais on t'crie : gare ! — et qu'alors, l'filon c'est de piquer la muette, pis d'foutre son camp en douce !

— Mais... balbutia Grandgoujon, ce train qui part... n'est-ce pas le nôtre?...

— Hein ?... Quoi ?... Ah !... Ah ! Cré bon Dieu !

C'était lui. Il fallut courir, sauter, faire de l'acrobatie sur les voies.

— Dis donc ! Ça, dis donc ! Non, mais dis donc ! répéta Chabrelot, pendant un quart d'heure, dans le fourgon qui les emportait.

Adieu le *Lapin blanc !* Alors, important, il se préoccupa de la descente à Nancy :

— A l'arrivée, ils vont marquer la date su nos feuilles ! Vie d'galère !

Durant quatre heures de route, il maugréa ; puis, comme le train s'enfonçait sous le hall de Nancy, il fut éclairé d'une idée lumineuse. Il saisit sac et couverture, et cria à Grandgoujon, en sautant à contre-voie :

— Poteau, on va s'f... dans les cabinets !

Ah !... non ! Cette fois, Grandgoujon protesta. Lui qui suivait toujours, il était trop las du voyage, qui avait duré un jour et une nuit. Doucement, mais avec fermeté, il dit : « Pas dans toutes les gares ! » Alors, Chabrelot, autoritaire, devenant pourpre, l'accabla de noms hideux, puis de « crâneur » et de « chameau », et, seul enfin, se dirigea vers l'édicule sauveur.

Grandgoujon était aux aguets. Tout l'après-midi, le train avait traversé une contrée où flot-

taient des souvenirs cruels. Partout la terre cachait des morts. Il avait aperçu les marques terribles de l'invasion. Puis, les gares étaient encombrées de tous ces bagages qui font la lourdeur d'une armée. Partout des hommes d'armes, dans un paysage d'hiver, morne et gris. Il s'était senti l'âme tremblante de parcourir un pays tragique. Et Nancy !... rien que ce grand nom de Lorraine présentait à l'esprit une image douloureuse. Ville forte et noble, que l'ennemi, sans rien risquer, bombardait de loin. Grandgoujon était bien près de la guerre...

Seulement il débarqua par une soirée si transparente et calme, sous un ciel bleu de lune, que, confiant soudain, il respira avec satisfaction : Nancy lui sembla pacifique.

Il sortit par la porte. Il demanda à un commissionnaire :

— Y a-t-il un bon hôtel ?

L'homme dit :

— Monsieur, celui des *Deux Amériques !* Si Monsieur aime d'être confortable, ça c'est quèque chose, car le patron s'occupe à la cuisine, et les voyageurs qu'aiment un service servi disent que quant à ça... c'est quèque chose.

— Je vous suis, fit Grandgoujon. Mais Nancy, dites-moi, a l'air tranquille ?

— Ah ! dame, non ! soupira l'autre. Nous avons eu tantôt quelques 380.

— Tantôt ?

Alors, prenant cet air dramatique des gens du peuple qui débitent leur feuilleton, l'homme narra

à Grandgoujon l'événement en des termes qui l'eussent fait sourire si, à l'idée de ces obus écrasant des maisons, sa sensibilité ne s'était pas hérissée. Quand il eut quitté le porteur, au garçon des *Deux Amériques* il demanda en haletant :

— Il paraît que tantôt ?...

Car il voulait une seconde édition de l'histoire : il n'était plus capable de penser à rien d'autre, même à Nini ou à Madame des Sablons. Il ne songea qu'une seconde à elles deux, et il se dit : « Les femmes ne se doutent pas !... »

Puis, tout haut, pour se rassurer :

— Dans l'hôtel, y a-t-il du monde ?

— Bondé, Monsieur, reprit le garçon. A droite de vous, un colonel.

Etait-ce dans son esprit une sécurité ?...

Grandgoujon fut conduit dans une chambre qui lui parut froide et vide. Mais il descendit dîner : la tiédeur de la salle, qui était pleine, et le repas délicat, apaisèrent ses appréhensions.

— Personne n'a l'air inquiet, se dit-il. C'est fini... Je l'ai échappé belle !

Il commanda une bonne bouteille. Et, lorgnant sa voisine de table, il évoqua, cette fois, d'agréables scènes dans l'appartement au-dessus du sien. Il se murmura en mangeant :

Les femmes sont sur la terre
Pour tout idéaliser...

Seulement... ce sacré Colomb traînait sans doute encore là-bas !... Dieu ! Porter une girouette,

au lieu de faire œuvre utile, à sa place, à son heure... Quelle brute, ce Creveau! Et Grandgoujon devenait haineux.

Il se leva, flâna dans le hall, puis il entendit la domesticité prévenir : « Messieurs et dames, neuf heures : extinction des lumières. »

Comme tout le monde, il remonta. Indisposé par la solitude de sa chambre dans ce pays dangereux, il se coucha vite ; dans ses draps, il regarda murs et plafond ; et il lui vint l'idée nette d'un obus crevant l'hôtel et le pulvérisant au passage, avec violence et simplicité. Mais cette hallucination le fatigua et l'endormit.

Nom d'un chien! Tout à coup, dans son lit, il fut dressé sur son séant par une détonation tragique. Il haleta : « Ça y est ! », mais il était vivant dans une chambre intacte. Aussi, déjà se refourrait-il sous sa couverture, lorsqu'une sonnerie le fit sauter. Le téléphone! L'alarme aux voyageurs! En même temps il fonctionnait dans toutes les chambres. Grandgoujon empoigna l'appareil, et, d'une voix qui tremblait :

— Allo, allo... Qui est là ?

Pas de réponse : c'étaient les Boches. Ensemble, tous les timbres de la maison grelottaient. Affolement électrique. Le patron appuyait sur tous les boutons que rencontraient ses mains ; et tout l'hôtel se rua vers l'escalier.

A l'entrée de la cave, derrière l'ascenseur, le patron, pâle, faisait signe : « Entrez vite ! »

Quelques officiers, de peur qu'on ne les jugeât inconsidérément, disaient à leurs femmes :

— Si... descendons... Pour toi, j'aime mieux...

Mais ils laissaient passer les civils qui s'écrasaient sans vergogne ; et, sur les marches de pierre de l'escalier souterrain, on entendait les pieds dégringoler en cascade.

Grandgoujon, soldat, ne pouvait faire moins que les officiers. Il fit plus, puisqu'après les civils il les laissa passer ; et transpirant d'effroi il fut bon dernier à se réfugier dans le sous-sol.

Enfin, lui aussi se trouva au milieu des barriques et du charbon ! Le patron expliquait : « Ici, rien à craindre... quarante centimètres de voûte. » Il comprit que même si Nancy n'était plus qu'une bouillie de ville, lui serait sauvé : il respira.

Et tous ces voyageurs qui s'étaient marché sur les pieds pour descendre, retrouvèrent, parmi les bouteilles, en cette atmosphère protectrice, leurs attitudes bien éduquées : « Pardon, Madame... Excusez, Monsieur... » Les femmes, surprises dans leur négligé de nuit, baissaient les yeux comme si cette modestie empêchait les hommes de remarquer que la plupart étaient médiocres sans fards ni chichis. Un monsieur à côtelettes grelottait dans un pyjama ; et un vieillard, pieds nus dans ses pantoufles, marmonnait :

— On n'entend plus rien ?...

C'est alors qu'un gros homme s'avança, qui dit, d'un ton rauque :

— On n'entend plus !... On entendra !... Ça va recommencer... Les cochons !... Moi, je représente les vins, des vins français, mais je ne me

ferai pas zigouiller pour des Boches : je ne remonte plus !

Grandgoujon écoutait, médusé. Un officier sourit. Le représentant cria :

— Et je me fiche de ce qu'on pense !

Sur cette déclaration héroïque, un gaillard coiffé d'un bonnet de loutre s'approcha :

— Je suis de votre avis. Je vous serre la main. Je représente les biscuits.

— Et... combien coûte un coup de canon ? balbutia le vieillard.

Tous ces hommes se pressaient ainsi sous terre, dans la terreur qu'ils avaient d'y être ensevelis pour jamais, et le premier danger passé, ils retrouvaient avec leur voix leurs pauvres idées, douloureuses à force d'être comiques mal à propos. Deux heures durant, ils restèrent à prêter l'oreille, à se regarder, à dire des balourdises. Enfin, comme plusieurs officiers, silencieusement, avec leurs femmes, avaient quitté la cave, le patron, doctoral, déclara :

— Les Boches sont couchés : remontons.

Il suffit d'un homme qui décide : les autres obéissent. Mais Grandgoujon, soucieux, demanda dans l'escalier :

— Est-ce sûrement fini ?...

Puis il alla aussi se recoucher, et dans la tiédeur des draps, sa crainte s'assoupit.

Deux heures. Nouveau bond dans son lit ! La sirène — dont on avait parlé dans la cave — lugubre, la sirène faisait vibrer les vitres et l'air en frémissait.

— Ça y est... ça y est encore ! bredouilla-t-il.

En cette minute il lui sembla percevoir la plainte de tout le pays d'alentour, qui jetait l'alarme en la grande ville, car sur le pays, déjà, l'obus venait, passait, courait. Grandgoujon le devina, le sentit ; il ploya les épaules ; et ce fut un éclatement effroyable, déchirant, métallique, avec un éclair qui l'aveugla, puis mille choses tombant en trombe sur le toit de l'hôtel. Il sauta sur sa culotte. Dans le couloir, tous ressortaient, se mêlaient, couraient, fuyaient au fond de la cave. Une fois qu'ils y furent, ils se regardèrent. Les mêmes. Une femme, pourtant, accourut du dehors, échevelée, bredouillant : « Toutes les glaces au pâtissier sont tombées ! »

— C'est terrible ! reprit le vieillard. Pourtant... ça doit leur coûter cher chaque coup de canon ?...

— Oh !... Monsieur, risqua Grandgoujon, qui avait besoin de se confier et de se lier, ça va, je crois, dans les vingt-cinq mille francs...

— Mais le prix, on s'en fiche ! dit brutalement l'homme aux vins ; ce que je dis, moi, c'est que maintenant je ne remonte sous aucun prétexte !

Son œil mauvais visa le patron, à qui le vieillard demandait déjà :

— Vont-ils recommencer ?...

Grande aventure ; époque tragique ; jours dont l'Histoire parlera ; comme ils furent faits cependant de choses souvent minuscules ! Dans cette cave, de nouveau, la sottise humaine régnait. Les femmes n'étaient pas belles. Deux amoureux, dé-

rangés, s'embrassaient derrière un fût vide. Grandgoujon était assis sur le charbon.

Et que c'est long une nuit de cave! Que se passait-il au-dessus, tout autour? Peut-être que des maisons s'écroulaient... Les voyageurs n'osèrent remonter qu'à sept heures, fripés, moulus, quand le jour, se faufilant par les soupiraux, fit évanouir les craintes. Le jour est ce que les hommes ont de mieux : la raison de leur vrai courage; il les éclaire et les grandit.

Mais à peine étaient-ils dans l'escalier, qu'une femme de chambre cria : « Ecoutez!... Le tocsin! »

Allons! Bombes d'aéro! Cette fille s'était appuyée au mur, glacée de peur, et à ce moment le colonel, voisin de Grandgoujon, qu'on n'avait pas vu dans la cave, descendait lentement et prononçait d'une voix pacifique :

— Mademoiselle, montez donc, s'il vous plaît, me chercher ma valise.

La femme de chambre balbutia :

— Euh... Plaît-il?... Bien, Monsieur.

Puis elle commença de grimper en étouffant.

Joyeux, le colonel se frottait les mains. Il dit au patron :

— Bon petit temps, ce matin?

— Mon colonel... a entendu... le bombardement?

— C'est ça, dit le colonel, ma note.

Alors le patron souffla à Grandgoujon :

— Sourd comme un tapis!

Grandgoujon, troublé, ne comprit pas; et ce bonhomme lui parut admirable.

Son seul exemple, d'ailleurs, en imposait à tous : personne, devant lui, n'osait plus redescendre. Bien mieux : Grandgoujon, tout à coup, se sentit humilié de vivre depuis douze heures dans un tremblement. Il se raidit; suivit la bonne; remonta. Il rentra dans sa chambre, toussa pour se donner de l'assurance, rougit rien qu'à se voir dans une glace, s'habilla, si ce terme est possible, d'habits militaires qui vous empaquettent, et il redescendit dans la rue. Il avait sa girouette ; il regarda le ciel : aucun avion. Alors il partit d'un bon pas vers la gare, et croisant des passants calmes :

— C'était une blague, hein? leur dit-il.

Il se détendit; de plaisir il eut encore une moiteur qu'il épongea; puis, faible et sincère, il se fit cet aveu :

— Je voudrais savoir s'ils avaient le trac, ces gens?... Moi... c'est plus fort que moi... Ai-je donc du sang de navet..., ou suis-je simplement... un bonhomme civilisé, qui n'est pas né pour vivre au milieu de ces saletés d'explosions?...

Pourtant en pleine bataille, dans le tintamarre des marmites ou l'ardeur de l'attaque, il se disait qu'on devait être hors de soi et moins épouvanté. Mais il ne souhaitait pas avec précision de contrôler son pronostic, et il soupira encore : « Porter une girouette, alors qu'il y a à faire tant de choses sublimes... ou utiles! »

A la gare, il se fit indiquer le commissaire militaire qui, sur un banc du quai, s'occupait à lire les *Liaisons dangereuses;* et c'était un gros offi-

cier vulgaire, éclatant dans sa culotte et son col, sanglé d'un ceinturon, avec un revolver comique qui lui battait les reins. Il souffla, comme s'il sortait de l'eau :

— Compagnie Z ? Pas ici : repartie.

— Comment ? fit Grandgoujon.

— Repartie d'hier... Venez-vous de Noisy-le-Sec ?

— Oui, je viens...

— Refilez-y. Et j'ai un wagon que je vais vous confier en même temps.

Le gros officier se leva ; il tenait le livre de Laclos et il avançait drôlement, en écartant les jambes. Dans son bureau, il bougonna :

— A Noisy vous serez plus tranquille. Ce Nancy, quel sale trou !

— En effet, murmura Grandgoujon.

Devant un supérieur, il n'osait plus guère ouvrir la bouche, mais, fort de l'assurance d'un départ prochain, il se sentit du courage. L'autre n'avait pas l'air mauvais. Et Grandgoujon risqua :

— Pourriture ces Boches ! S'attaquer à une ville sans défense !

— Oui... ça c'est une autre question, grogna l'autre qui avait refourré son nez dans les *Liaisons dangereuses*. Ne vous lancez pas dans la philosophie, allez ; vous êtes convoyeur : restez-le.

Cette réponse remettait Grandgoujon à sa place, comme toutes celles subies depuis deux jours. Vexé, il entrevit cruellement l'inanité de son voyage. On l'envoyait : on le renvoyait. Il couvrit cet officier d'un regard hostile, et il souffla mé-

chamment. Mais sa joie de filer de ces lieux funestes étant la plus forte, il se tint coi.

Deux heures plus tard, un nouveau train de marchandises remmenait Grandgoujon, sa girouette, et un wagon pour la Compagnie Z. Il avait acheté des sardines, du pâté de foie, du saucisson : cette nourriture l'aida, jointe à sa tendresse native, à s'émouvoir lui-même de sa chance ; et le bonheur d'être sauf s'augmenta de l'émotion de revoir bientôt sa mère et de lui faire un récit dramatique. Au bout de vingt-six heures il atteignit Noisy. Sur les dires d'un homme d'équipe qui affirma : « Ton wagon va mariner là deux jours », il se glissa dehors, sauta dans un tramway, et arriva rue Denfert-Rochereau. Comme Paris et son quartier lui parurent avenants et clairs !

Mais Madame Grandgoujon ne mangeait plus, ne dormait plus, rôdait d'une pièce à l'autre, ouvrait la porte de l'escalier, guettait par les fenêtres, geignait : « Mon Dieu ! Où peut-il être ? », s'enfermait pour pleurer, courait chez Madame Creveau, revenait aux abois, puis gémissait près de Mariette et se couchait en suppliant Dieu, pour se réveiller, haletante, en proie à des cauchemars !

Lorsqu'elle entendit le pas de son fils, ah ! qu'elle courut ! Elle lui sauta au cou, si troublée qu'elle posa dix questions sans entendre une réponse. Lui, répéta trois fois : « J'ai été bombardé, je te dis ! »

Alors, elle poussa un cri sauvage :

— Oh! Où?

— A Nancy.

Mais il était si aplati qu'il ne fut pas brillant dans la description. Il dit :

— C'est tombé près de l'hôtel... j'ai cru que c'était sur l'hôtel... seulement, on est descendu... Ma pauvre mère, quelle nuit d'hôtel!...

Madame Grandgoujon répliqua, avec une figure éclairée :

— Le bon Dieu nous protège : il ne cesse de t'arriver des malheurs dont tu te tires toujours. A trois ans, tu as failli mourir de la rougeole; à huit ans, tu as mis le feu aux rideaux de ton lit, mais ton pauvre père est accouru; à vingt-cinq ans tu as été dans une voiture emballée; il y a six mois, notre poêle a failli t'asphyxier...

— Il ne faut pas se réjouir encore, dit Grandgoujon. Je rentre abruti, toutes les côtelettes rompues, mais je repars.

— Vrai?... Poulot!... J'ai parlé de toi avec Madame Creveau; elle pleurait; elle m'a dit : « Mon mari est un égaré! Si vous voulez que moi-même j'aille trouver le ministre... »

— Je la vois chez le ministre!... soupira Grandgoujon... En attendant, je n'en peux plus... Je n'ai que quarante ans, et suis un homme fini.

Sa mère reprit :

— Monsieur Colomb va s'occuper de ton cas. Et lui m'inspire confiance! Tu as remarqué : il n'achève jamais sa pensée; toujours une idée de derrière la tête. Je l'ai vu hier soir chez Madame des Sablons...

— Hier?... grogna Grandgoujon. Encore? Il y couche!

Il se leva. Les sourcils froncés, il fit quelques pas dans la chambre. Sa mère essaya des caresses: il y fut insensible. Et voici que, dans cette maison, son esprit de nouveau se donnait tout à cette jeune femme, oubliant Nancy, les obus et le reste.

Mais il n'avait pas grand loisir pour ruminer des idées d'adultère et de jalousie vengeresse, parmi lesquelles, au surplus, il errait maladroitement. L'heure pressait. Il mangea, but, se changea, fit cette fois un paquet de provisions et un rouleau de deux couvertures, but encore, et enfin il allait repartir en campagne, lorsqu'on sonna et Mariette introduisit Quinze-Grammes.

— Ah! fit ce dernier, je v'nais voir si t'étais claqué. J' portais d' la copie à ma sœur pour la signorita du d'ssus.

— A propos, dit Grandgoujon, Moquerard l'a-t-il revue?

— Tu parles! Ils sont copains comme cochons: et elle y a joué la *Marche Turque*.

— La *Marche*...

— Pis il est emballé!... Mais d'où t'arrives, frère mironton?

— De Nancy.

— Qu'est-ce t'as foutu dans c' patelin-là?

— J'ai été bombardé.

— C'est ça qu' t'as maigri...

— Oui, je boutonne ma capote... Dis-moi... Moquerard, chez elle, a-t-il rencontré Colomb?

— Probabe !... Pis ils se sont bouffé l' mou !

Une minute, en silence, Grandgoujon rongea son frein : il pensait avec colère à Colomb, ce nerveux, au teint jauni par des repas à la course, et des digestions d'agité. Mais Quinze-Grammes le héla :

— Eh ! l' client ! Quand tu seras descendu de la lune, tu m' raconteras Nancy. C'est malsain par là ? T'as vu les Boches ?

— J'ai vu leurs obus ; ils sont tombés à deux pas de moi... Et je repars !... parce que nous vivons sous un régime qui se fiche pas mal de répartir les énergies...

— Quelles énergies, ma totote ?

— La mienne, comme celle des autres ! Mais les intellectuels ne comptent plus dans un pays d'égalité !... Attends : j'embrasse ma mère et nous sortons : j'ai encore deux mots à te dire.

Deux mots de plus sur la dame de ses pensées. Car dès qu'il eut quitté Madame Grandgoujon, qui lui glissa dans une poche sa médaille de première communion (« Prends-la : elle te portera bonheur ») — lui, qui n'était qu'un mystique modéré, dit tout de suite à Quinze-Grammes :

— Aujourd'hui, quand tu l'as revue, t'a-t-elle parlé de Moquerard ?

— J' crois qu' oui.

— Et de moi ?

— J' crois qu' non.

— C'est ça ! On se fait crever la peau ; mais rien pour les poilus !

— Dis donc... dis donc, poilu !... fit Quinze-

Grammes, t'exagères, vieux Charles! T'es encore qu'un type qu'on a mis du poil dessus!

Puis, tout de même, il le regarda avec bonhomie :

— Enfin, ça sort, ça pousse...

Et il s'en alla, l'encourageant de loin.

— Chameau! murmura Grandgoujon.

Mais ce n'était pas à Quinze-Grammes qu'il pensait; c'était à Moquerard.

Il recourut à Noisy. Deux jours il erra sur les voies. Le premier, il fit la connaissance d'un convoyeur qui était dans les assurances et qui savait « des choses ». Cet homme au courant lui apprit quelques nouvelles secrètes : que depuis huit jours Munich était coupé de toutes communications ; que le gouvernement français avait livré aux Russes un dirigeable hors d'usage; et qu'enfin c'étaient des espions boches qui avaient fait sauter Lord Kitchener et son bateau.

Toutes ces révélations accablèrent Grandgoujon, nature encore généreuse, et, dans sa lassitude, l'incitèrent à trouver avant tout un gîte confortable pour dormir et oublier. Il le dénicha dans un antique wagon de première, relégué sur une voie de garage. Mais un agent le moucharda, et au petit jour l'officier de gare vint l'expulser et prit son nom, criant, dans sa colère, qu'il ne pourrait même pas écrire ce qu'il avait vu : « puisque ce répugnant personnage avait fait ses besoins à même le compartiment! »

A ces mots, Grandgoujon regarda stupide autour de lui, distingua une mare sous la lampe

dont l'huile dégouttait, et tenta de se disculper; mais l'officier, déjà loin, menaçait en faisant des gestes.

Plein d'amertume, il pensa alors à Colomb avec bienveillance. Que de ridicules chez ce nerveux; mais il était bon : sa mine brouillée marquait la bile qu'il se faisait pour les autres. « Pourvu, se dit Grandgoujon, qu'il me tire de mon fourbi! »

Puis, rageur :

— Moi qui serais prêt à tout... si on m'utilisait!

En attendant, il était convoyeur. Il s'en alla donc vers les hommes d'équipe qui avaient mission de faire sortir les wagons des voies où ils semblaient garés pour l'éternité, et, timide, il leur dit :

— Messieurs, faites sortir le mien... je vous paie un litre.

A quoi ils ricanèrent :

— Un litre?... Y en a qu'en payent deux pour qu'on les laisse!

Grandgoujon fut écœuré jusqu'à l'âme. C'était ça l'esprit français, l'activité française, les chemins de fer français, les convois de la France! Ah! il n'avait plus qu'une idée : redormir, lorsqu'il sut que son wagon venait d'être accroché à quelque train en partance.

— Pour où?

— Le Bourget.

Il se moquait de tout. Il se laissa ballotter jusqu'au Bourget. Voyage de cinq heures : tous les cent mètres le train stoppa. Il eut le temps de causer avec un territorial qui fumait le long de

la voie, et, plus loin, avec des soldats boulangers, vautrés sur un remblai.

Le territorial lui dit :

— T'as-t-il un filon, toi ? Moi, vieux, j'ai un filon : y a pas longtemps, mais c't un filon ! J'étais dans la mélasse, et ils m'en ont tiré rapport à quatre enfants.

— Aussi, dit Grandgoujon, quatre enfants...

— Mais j' les ai pas, dit le territorial.

— Combien en as-tu ?

— Pas le quart d'un, dit le territorial, et j' leur z'y ait dit, mais ils m'ont répondu d' la fermer. Alors j'ai pus bronché et j'ai l' filon.

— C'est prodigieux ! dit Grandgoujon.

— Et toi, t'en as ? dit le territorial.

— Des enfants ? Pas plus que toi.

— Alors, ils vont p't'êt'e aussi t' coller une sinécure, conclut le territorial.

Un quart d'heure plus tard, conversation avec les boulangers.

— Vous êtes bien, ici, les gars ?

— On va pas y rester. Les vieilles classes sont relevées du front. Or il paraît qu'ici c'est l' front. Ici on est du patelin, on a sa famille. Dans trois jours, pour nous faire plaisir, ils nous foutent en Normandie, où s' qu'on n'a ni bourgeoises, ni loupiots, ni chez soi.

— Pas possible ? dit Grandgoujon.

Toutes ses croyances sur l'ordre social, le gouvernement, la conduite de la guerre, crevaient comme des ballons d'enfant. Le train l'emmena.

Au Bourget, il trouva un officier du génie, qui

fumait une pipe puante, dans une cage goudronnée. C'était un long homme maigre. Il se jeta dehors, appela, donna l'ordre d'accrocher le wagon à une machine qui manœuvrait, puis, essoufflé :

— Vous partez pour Amiens. Là, on vous indiquera la Compagnie Z.

Amiens, allons bon! Encore une ville où il tombait des bombes! « Immonde Creveau! » Et, plein de fiel, Grandgoujon regrimpa dans un autre train. Mais celui-là marcha. Diable! Il filait même vite. Grandgoujon en conçut de l'inquiétude... Est-ce qu'un ordre était arrivé? Peut-être une attaque; alors, on l'envoyait... Par la porte de son wagon à bestiaux, il regardait défiler le paysage, guettant le détail tragique. Il retournait vers la guerre. Avec émotion il se souvint qu'il avait sur lui une médaille de piété et il pensa :

— Ils sont forts les imbéciles qui disent : « Il n'y a rien après... » Qu'est-ce que nous sommes?...

Dans la soirée il arriva à Clermont, dans l'Oise. Ce nom ne lui fut pas agréable à découvrir sur la gare; car Clermont, aussitôt, évoqua pour lui l'image d'une vieille tante de sa mère qui habitait là, veuve d'un général à réputation imbécile, et dont il ne parlait jamais sans dire : « En voilà une bique! » Un homme d'équipe annonça que le train se garait jusqu'à minuit « rapport à des mouvements de troupes conséquents ».

— Bien, se dit Grandgoujon nerveux, je vais me balader, passer devant la case de la vieille et lui faire la nique!

Il confia la girouette au lampiste de la gare, puis s'avança vers la sortie. Mais la porte était barrée par un gendarme dont les yeux louchaient, absorbés par un nez rouge variqueux.

— Votre permission ? dit ce préposé.

— J'ai de la famille en ville, fit Grandgoujon.

— Pas le droit de sortir !

Cette défense brutale détermina chez Grandgoujon une irrésistible envie de liberté ; pour la première fois de sa vie il sentit en lui comme la force d'une hérédité révolutionnaire ; et ce qui n'était qu'un projet devint une résolution. Prudent, il tourna d'abord sur les quais. Puis, à son tour, il chercha les cabinets ! Mais de ce côté, aucune issue. « C'est inouï, cette vie militaire... ruminait-il. Mobilisé, toujours immobilisé... Défense ! Défense !...

Et voici qu'inconsciemment, pour soi-même, il prenait la voix sauvage de Moquerard ; puis il grogna : « Un gendarme, c'est comme la loi, ça se tourne », et il eut une intonation traînarde, à la Creveau. Ensuite, il essaya de sortir par les bagages, le buffet, les marchandises ; chaque fois le gendarme cria de loin :

— Inutile d'essayer des tentatives, ou je vous fous dedans !

Sans répondre, Grandgoujon faisait demi-tour ; mais il serrait les poings : une fureur en lui commençait à gronder. Il était la proie de sa sensibilité, et ne comprenait pas que l'état de guerre, en augmentant l'autorité aveugle, ne peut que développer la sottise.

Tout à coup, comme il revenait vers son train, il vit le mécanicien ouvrir une barrière, près de la prise d'eau. « Psitt, fit-il, on peut aller avec vous ? »

— Viens, mon gars, j' vas chercher du pinard, dit l'autre.

Et ils sortirent.

La voix du gendarme retentit :

— Qu'est-ce que...? Je vous ordonne de rentrer !

Mais le gendarme, maintenant, se trouvait de l'autre côté d'une barrière qu'il essayait en vain de franchir : « Sacré Dié d' bon Dié ! » ; et sa colère était telle que celle de Grandgoujon se refroidit ; il eut un recul, puis de loin il répéta doucement :

— Je vous dis que j'ai de la famille en ville...

Le gendarme écumait :

— Rentrez !

— Mon Dieu ! bredouilla Grandgoujon... au lieu de s'arranger...

— Si vous ne rentrez pas...

— Pourquoi nous traiter comme des sauvages ? fit Grandgoujon.

Une montée de bile l'étouffa de nouveau ; il s'étranglait ; puis, obstiné, il s'éloigna, tandis que le gendarme râlait :

— J' vous aurai, vous ! J' vous aurai !

Le mécanicien lui glissa :

— Mon gars, c'est toi qui l'as, puis comment !

— Oui, mais... balbutia Grandgoujon détendu, pour rentrer ?

— La même porte.

— Il y sera !...

Grandgoujon était inquiet. Alors, il repensa à la vieille tante. Veuve de général, elle connaissait sans doute quelque officier en ville ; seulement quelle scie de la voir ! « Bah, se dit Grandgoujon, en guerre !... » Et il demanda où elle habitait.

Clermont est une des plus charmantes petites villes de France, grimpante et étagée, avec un hôtel de ville au-dessus de ses maisons, et une église au-dessus de l'hôtel de ville. Des demeures solides, bien posées, d'un dessin calme, avec de bons toits sérieux, des bornes aux portes cochères, des volets lourds aux fenêtres. Dans l'église repose un Maître des eaux et forêts, et un jurisconsulte, aux côtés de qui sont couchées leurs épouses, de quinze ans plus jeunes qu'eux. Rues et places sont désertes, mais il arrive que, des cours, on voit sortir, pour aller à la fontaine, des servantes qui ont des coiffes de religieuses.

— Ah ! soupira Grandgoujon qui aimait la vie plus que les souvenirs, ça ne doit pas être la rigolade ici...

Sur cette pensée maussade, il sonna chez sa tante. Stupeur. Cette vieille, qu'il n'avait pas revue depuis trois ans, était rajeunie, épanouie par la guerre. Elle apparut dans un sombre salon qui sentait la cave, et s'écria :

— Mon cher neveu ! Vous aussi soldat ! Mais pas de grade encore ? De quel front venez-vous ? Prenez un siège. Racontez-moi.

Elle avait un sourire mécanique, et papillotait des yeux.

— Votre pauvre mère, cette chère Anaïs, comment supporte-t-elle ?

Et elle fit une moue féroce. Grandgoujon, assis sur un pouf, se décida à répondre :

— On ne peut pas dire qu'elle supporte bien... Avec moi !... J'arrive de Nancy, d'un bombardement effroyable !

— Combien de morts ? dit impérativement la vieille.

— Des... oh ! des tas ! fit Grandgoujon.

Elle se dressa sur son fauteuil :

— Comme le général avait bien prédit tout, mon neveu !

Et raide d'orgeuil, heureuse que « tout » se réalisât, elle parla d'Agadir, des provocations allemandes, des articles de M. de Mun, de la politique de Guillaume II en Orient, et toujours comme refrain :

— Le Général l'avait dit.

— Ça ne m'étonne pas, fit Grandgoujon ; mais avez-vous conservé, ma tante... des relations parmi les officiers ?...

— Dame ! fit-elle.

— Connaîtriez-vous le commissaire militaire ?

— De la gare ? Oh ! non, reprit-elle, pleine de dédain. Je connais les officiers supérieurs de l'Etat-major.

— Il y a un Etat-major ?

— Mon neveu, le jour qu'il s'est installé dans Clermont, j'ai fait remettre des cartes ayant appartenu au général, documents précieux pour la Défense Nationale. Ces Messieurs m'ont remerciée :

le colonel de Florimond est venu lui-même me présenter ses devoirs.

— Le colonel ?

— Désirez-vous l'approcher ?

— C'est-à-dire... fit Grandgoujon, je voulais, ma tante, vous voir d'abord. Avec cette guerre, on ne sait jamais si on se reverra. Je suis donc sorti de la gare, mais... pour y rentrer il me faudrait un mot... au commissaire...

Elle tira un cordon près de la cheminée, demanda une lampe, mit des lunettes. Sur une table étroite, elle griffonna une lettre, et elle la tendit à Grandgoujon, pour le colonel.

— A cette heure, dit-elle, il est encore à ses bureaux.

Admirable ! Non seulement Grandgoujon tenait son salut, mais un prétexte pour s'en aller.

— Ma tante, comment vous remercier ?... Et ma mère sera si heureuse d'avoir de vos nouvelles...

— Pauvre chère Anaïs, elle a connu le général : elle sait que notre triste époque ne l'aurait pas surpris ; et elle doit comprendre avec quelle émotion je la vis !

— Pensez ! dit Grandgoujon. Si elle comprend !

Il sortait. A la porte, il marcha sur un chat.

— Encore un qui aimait le général et le comprenait, soupira la vieille. Bonne chance, mon neveu, tâchez de passer entre les balles.

Le ton était affreux de sécheresse, mais Grandgoujon ne le sentit pas : il emportait son papier pour le Colonel de... ? Il lut à la lueur d'un bec de gaz : *de Florimond ;* ce n'était pas un nom

de mauvais bougre. Il courut à l'Etat-major, installé dans une villa cossue. Les murs de l'antichambre étaient encore tapissés de scènes de chasse, mais on avait retiré les tapis. Le colonel devisait avec un vieux sous-lieutenant.

Il continua quelque temps, puis dit :

— Qu'est-ce que tu demandes ?

Grandgoujon tendit sa lettre. « Mon Dieu ! », soupira-t-il. Puis, fatigué :

— Qu'est-ce que vous lui voulez au commissaire de gare ?

— Mon colonel, c'est pour un wagon... Je suis convoyeur.

— Attendez dans l'antichambre.

— Merci, mon colonel.

Grandgoujon sortit. Le planton lui dit :

— T'attends ?... L'est bath, hein, l' colonel ?

Il avait l'air illuminé, ce planton.

Un quart d'heure après, sonnerie ; le planton se rua chez l'officier supérieur, et ressortit, rouge d'émotion, tenant une feuille, sur laquelle il y avait : *Note de service,* et cette phrase gribouillée : *Prière au commissaire de gare de recevoir le soldat porteur de ce mot.* Dessous, une griffe, tracée d'un coup de patte de chat : « Colonel de Florimond ».

— Un quart d'heure pour pondre ça ! Pignouf ! dit Grandgoujon, se dirigeant vers la gare.

Grandgoujon, dont l'esprit pourtant ne semblait pas destiné aux révolutions, évoluait douloureusement : il n'avait plus de tendresse pour les mi-

litaires bureaucrates. N'importe : ce papier clouerait le bec au gendarme.

Il appréhendait cependant de revoir cette tête mauvaise et ce nez ridicule ; mais il ne les trouva pas sur la porte. Il entra donc dans la gare et... le gendarme n'attendait pas non plus dans la salle d'attente. Alors, il interpella un employé qui arrosait le plancher.

— N'avez qu'à entrer, dit cet homme.

— Je n'ai... mais...

Il baissa la voix :

— Le Pandore ?

— Couché, dit l'autre, il ronfle.

— Vrai ?... dit Grandgoujon.

Il demeura ahuri !... Ainsi cette complexe histoire ne devait servir qu'à l'hébéter davantage. Au lieu d'être joyeux, il fut mélancolique ; au lieu d'être reconnaissant, il fut piqué ; il pensa : « Quand même, je crois que tous, ils commencent à se f... de moi ! » Il remonta dans son train ; il avala d'un air dégoûté huit sardines de suite, puis il s'endormit.

Il commençait d'avoir un tel arriéré de sommeil, qu'il ne s'éveilla ni au départ, ni le temps qu'il roula, et c'est un graisseur, en gare d'Amiens, qui le secoua le lendemain, au grand jour.

De là, on devait l'aiguiller vers le front, avec son wagon et sa girouette. Mais avant, il essaya d'écrire une carte à sa mère. Dans le brouhaha du quai, parmi des voyageurs, des infirmières, des poilus, des soldats anglais, il sentait un va-et-vient dans sa cervelle, et, mouillant son

crayon, il cherchait une idée, lorsqu'il vit deux soldats s'aborder et l'un dire :

— Alors ?... Rien de neuf ?

— Ah !... Ah ! pauv' vieux ! gémit l'autre.

— Quoi donc ?

C'étaient deux bougres sans âge, couleur de boue, avec cet aspect pesant et misérable que leur donne tout un bagage qui les gonfle ou les ficèle. Ils se regardèrent dans les yeux, et le second reprit, étranglé :

— Pauv' vieux, on a fait l'attaque.

— L'attaque ?

Une machine lâcha sa vapeur avec impétuosité. Une buée les enveloppait. Assourdi, étourdi, l'homme haleta :

— Et l'en reste pus, t'entends, l'en reste pus !

— Qu'est-ce tu dis ? fit l'autre.

La machine s'arrêta net. Alors, d'une voix étouffée, le premier reprit :

— Laurent, Pineau, Thorel, Michon, tous ils y sont restés !

— Mais qu'est-ce tu dis ?

— Et le petit Lapompe, et le gros Bénard, et tous enfin...

Avec sa dernière phrase, un sanglot montait à sa bouche, et l'autre était si figé par un affreux étonnement, qu'il répétait :

— Qu'est-ce tu dis ?... Mais qu'est-ce...

L'homme qui revenait de la bataille tremblait de livrer ainsi des nouvelles qui leur brisaient le cœur à tous deux ; et il reprit avec des larmes sur la rude peau de ses joues :

— Ça a été affreux ! On marchait dans les amis ! T'as bien fait d' pas êt'e là : tu s'rais macchabée... J' sais point comment qu' j'en suis sorti : j'en ai encore peur dans les os, et j'aimerais mieux d'y être resté !

Cette scène hérissa Grandgoujon. Il se leva, s'approcha ; mais un train pénétrait sous le hall brutalement ; les deux hommes, égarés, se précipitèrent et s'y hissèrent, et Grandgoujon, seul, une carte à la main, écrivit à sa mère : « *C'est terrible... mais je suis sain et sauf. Grandgoujon.* »

Une heure après, il partait pour les armées de la Somme, et il avait le cœur brûlant, tantôt de terreur, tantôt d'ardeur.

Cette fois, on avait accroché son wagon à un train omnibus ; il monta en compagnie de sa girouette, en troisième, parmi des marchands ambulants, paisibles, qui allaient vendre leur camelote dans des villages du front : papier à lettres, gâteaux de Savoie, bougies, gruyère, et des livres, depuis *Les Vampires* par on ne sait qui, jusqu'à des extraits de *Mémoires* du Duc de Saint-Simon. Un gendarme grimpa pour viser les passeports. Il leur dit dans le nez :

— Ah ! les pépères ! Vous allez en remplir un bas de laine, par là ?

— Bas de laine, grommelaient les marchands, au prix qu'est la laine !

C'étaient de si calmes conversations que, de nouveau, Grandgoujon s'apaisa. On allait vers le front, mais peut-être pas exactement où on se battait. Il demanda, très poli :

— Sauriez-vous, Messieurs, où est la Compagnie Z ?

Les marchands lui firent répéter, devinrent songeurs, puis parlèrent d'autre chose.

La Compagnie Z n'était pas non plus connue des soldats, à la gare où il descendit. Pour changer, on l'envoya à un commissaire militaire, qui, pour changer, l'expédia aux baraques du Génie, d'où il courut à la cabane d'un téléphoniste, et celui-ci dit enfin :

— La Compagnie Z ?... T'en fais pas. T'as pas à y aller toi-même.

— Pardon : j'ai l'ordre...

— Dans c' cas, t'as qu'à attendre; et à midi, t'embarques dans un camion ton matériel.

— Mais j'ai un wagon...

— Alors, c'est différent. T'en fais pas ; assieds-toi ; ils viendront prendre ton truc.

— Mais j'ai aussi une girouette !

— Ah ! c'est pus pareil. Donc, tu laisses ton wagon, mais t'emportes ta girouette.

— Où ?

— T'en fais pas ! Douze kilomètres.

— Et là-bas ça barde-t-il ?

— Penses-tu ! C'est calme comme sur la place des Invalides !

De joie, Grandgoujon éclata de rire. Puis il ressortit, erra dans le village boueux et lamentable, aperçut un territorial qui, dans une marmite graisseuse, préparait de la nourriture, et s'en fit un ami, en remarquant avec sa brave figure ronde :

— Il sent bon, ton frichti !

— Ah ! reprit l'autre, heureux, j' fricote ça pour les p'tits d' la jeune classe. L' commandant les soigne en père ; il m'a dit : « Paillot, faut t' démener pour mes gosses. » J'ai dit : « Ça va ! » Un jour, j' leur fait d' la viande sur d' la salade, un aut'e jour aux pommes, un aut'e jour sauce piquante ; aussi tu parles s'ils m'aiment !

— Je les approuve, dit vigoureusement Grandgoujon.

Cette phrase lui valut une gamelle de choses mêlées, qu'il trouva succulentes.

— Epatant ! mâchonnait-il ; ça ce n'est pas de l'eau de vaisselle !

Il avait le ventre plein, quand son camion se montra.

— Tu montes ? dit le chauffeur. Allez, grouillons !

Il se hissa.

— Au revoir ! cria-t-il au territorial.

La bâche lui retomba sur le nez, coupant sa phrase, et il commença d'être secoué furieusement dans ce véhicule ivre, qui s'en allait de droite et de gauche, sur une route pareille à un terrain volcanique, quoiqu'en apparence elle fût tout unie, car les trous y étaient comblés d'une boue liquide.

On traversait une plaine lugubre de terres détrempées. Le Nord. La Somme. Pays nu qui s'étale monotone, sans qu'aucune fantaisie naturelle vienne l'orner. Grandgoujon n'eut pas le loisir d'être mélancolique : durant le trajet il n'eut

d'autre souci que de rester en équilibre et de se préserver des coups. Enfin, on arriva au croisement de deux routes. Le chauffeur cria : « Tu descends ? Allez, grouillons !... Là-bas, su la droite, vois-tu une roulotte ? C'est la Compagnie Z. »

— Pas possible ?... Et... plus loin... la fumée ?

— Marmite boche.

— Non ?... Diable !... Mais...

— Quoique tu sois large, c'est pas pour toi !

Il s'efforça de sourire, dit merci, se sentit une chaleur à la nuque, et prit enfin la direction indiquée, mais ses yeux ne quittaient plus l'horizon. On y voyait des éclatements sans que, d'ailleurs, on n'entendît ni roulement ni bruit. — Grandgoujon ressentait une impression bizarre... Alors il y était, tout à coup ?... sans que rien de spécial l'eût prévenu ?... Et là, au bout de cette morne plaine, il y avait une bataille ? Mais où étaient les troupes ?

L'esprit tendu, le pas un peu chancelant, il arriva à ce qu'on appelait la Compagnie Z : en pleine campagne, sur de hautes roues, une mince voiture d'où partaient des fils télégraphiques. Un lieutenant, sur le seuil, fumait. Grandgoujon se mit au garde à vous, exhiba sa feuille, présenta sa girouette. L'officier dit sans hâte :

— C'est pour le colonel Mahu... Laboulbène, accompagnez cet homme-là aux lignes.

Aux lignes ! Le mot atteignit Grandgoujon comme une balle : il regarda le lieutenant et le nommé Laboulbène qui sortait de la voiture.

Puis... dans une première panique, pour se défendre, instinctivement, à cet ordre il opposa la première objection que sa cervelle lui offrit :

— Aux lignes... c'est que... je ne suis guère chaussé pour les lignes...

— Guère chaussé ?... Qu'est-ce à dire ? fit le lieutenant. Vous êtes chaussé, ça suffit.

Grandgoujon insista :

— Mes semelles prennent l'eau...

Alors, le lieutenant de ricaner :

— Ah ! Ah ! Celui-là !...

— Pardon, mon lieutenant, reprit Grandgoujon, qui, à cette minute, connaissait la vraie peur, c'est que... je suis auxiliaire.

— Et après ?

— Je... me permets cette remarque... balbutia Grandgoujon, parce que... c'est interdit aux auxiliaires...

— Quoi donc ? dit le lieutenant. Mais... je n'ai jamais vu une pareille frousse !

— Ce... ce n'est pas la frousse, protesta Grandgoujon. J'étais avant-hier sous les bombes à Nancy...

— Alors ?

— Mon lieutenant, c'est interdit.

— Mais quoi, bon Dieu !

— Une circulaire défend d'assimiler les auxiliaires...

— Laboulbène ! appela le lieutenant d'un ton sec, emmenez-moi ce numéro que je ne le voie plus, et si, en route, il crève de peur, enterrez sur place, et qu'on ne m'en reparle jamais !

Sans répondre, Laboulbène montra qu'il avait compris. Il fit signe à Grandgoujon de le suivre. C'était un gaillard. Malgré son effarement, Grandgoujon le trouva grand comme la guerre. Il était sanglé de musettes pansues, avait d'épais mollets, un buste puissant, bourrelé de muscles qui saillaient dans une capote étriquée, et sa tête rappelait celle de l'homme biblique « fait à l'image de Dieu ». Visage tanné, brun comme la terre, des yeux couleur du ciel, une barbe en dure broussaille, élargissant son mâle visage. Et lorsqu'ils furent à cinquante mètres, d'une voix méridionale, où il y avait du chant, de la danse et des castagnettes, il dit à Grandgoujon :

— Petit! Ce n'est pas bien élevé ce que tu as fait là !

— Plaît-il ? bredouilla l'autre, qui suait à grosses gouttes.

— Le courage s'imite, quand n'en a pas.

Il le regarda avec condescendance : — « Gros comme te voilà... tu es bien fort pourtant! »

Puis, il reprit :

— Tu n'as jamais été au feu? Mais tu n'es jamais mort non plus? Et ça viendra, pas vrai?

Là-dessus, il appela :

— Croqueboche !

Un chien accourut, barbet crotté, aux yeux luisants.

— Arrière ! ordonna Laboulbène. Je n'aime pas les puces !

Il regardait Grandgoujon.

— Suffit d'avoir des poux. Pas mèche de s'en

débarrasser : j'en tue un, à dix ils viennent à l'enterrement.

Il respirait la belle humeur. Grandgoujon pensa : « Il est prodigieux ! » Et il tint alors à s'expliquer :

— Je vous jure... qu'il y a un règlement.

— Connais pas cette bête-là !... fit gaiement Laboulbène.

De ses deux mains il peignait sa barbe.

— Le mariage, est-ce un règlement ? Es-tu marié ?

— Je suis veuf, soupira Grandgoujon.

— Ah ! Ah ! Et moi, cocu, donc insensible aux règlements.

A ces mots on entendit une explosion prolongée, dont il sembla que le vent apportait exprès la résonance.

— Bigre ! fit Grandgoujon, ça se rapproche !

Laboulbène haussa les épaules.

— C'est toi, sacré bougre, qui te rapproches. A quoi te sert ta boîte crânienne ?

— Comment ?...

— Tu raisonnes comme une langouste, qui serait la proie de ses yeux. Mais, invente, sacré Jocrisse ! Imagine, pense à autre chose !

— A autre chose ? bredouilla Grandgoujon, dont la sueur voilait les yeux.

— Ma vieille, dit l'homme du Midi, d'un air souverain et détaché, c'est le bienfait de la guerre : on peut rêver !

Il fit une tête poétique de ténor.

— En temps de paix, tout est à heure fixe. Mais ici, laisse-toi vivre... jusqu'à ce que tu meures !...

Il rit avantageusement :

— C'est ça être soldat ; c'est ça servir ! Qu'est-ce qu'on nous demande ? Rien, jamais. Toujours on nous ordonne tout. Moi, j'avais assez de vivre pour mon compte. Après certaines histoires, on tire sa révérence au monde... et même au demi. A qui se confier ? Grâce à la guerre, je trouve l'armée ; grâce à l'armée j'ai l'air de trimer pour le pays. Ça s'appelle d'un nom ronflant : le Devoir. On me recueille et on m'admire. On me mène, et on s'étonne que je sois content !

Croqueboche suivait à dix pas, laissant traîner une langue d'une aune. Le canon tonnait. Grandgoujon avait un gargouillement d'entrailles, et ses organes tremblaient dans sa carcasse. Il trébucha, puis balbutia :

— Enfin, qui visent-ils ?

Laboulbène lança :

— Décidément tu n'es pas rêveur !

Ils tournèrent un bouquet d'arbres déchiquetés par le bombardement, et ils se trouvèrent devant deux voitures du train de combat démolies, avec chevaux tués, les pattes pliées sous le ventre, leur tête sur le poitrail. Un coup de vent secouait les brides : on eût dit que les attelages allaient se relever. Grandgoujon murmura :

— C'est terrible !

— Pouh ! dit l'autre, avec un rond de bras. Regarde ce nuage au-dessus de nous : on dirait

un gros homme en rose : ta corpulence, ton air... En rose, que tu serais farce !

Ils s'éloignèrent des voitures. Grandgoujon se retournait. Laboulbène poursuivit :

— Je n'ai pas des atomes combinés comme les tiens. Je me suis cru une vocation : photographe ambulant. J'ai déambulé de Cahors jusqu'aux Indes, des Indes à Chicago, de Chicago vers Moscou. Agitation pour rien. Je ne savais pas photographier : je pensais à autre chose. Même en te parlant, d'ailleurs, je pense à autre chose.

— A quoi donc? dit Grandgoujon essoufflé.

— Je pense que je voudrais penser à une troisième chose.

— Eh bien, vous savez... dit Grandgoujon.

— Tutoie-moi ! dit Laboulbène.

— J'allais vous le demander, dit Grandgoujon. Car vous êtes formidable !

— Comment formidable ?

— C'est un ami comme toi qu'il me faudrait !

— Eh bien, mon cher, tope là ! Tu dois être une bonne poire.

Grandgoujon sourit et reprit :

— Penser à autre chose... moi, je ne pense pas souvent.

— Qui te force, en tout cas, de penser à ce qui t'embête ? La nuit, c'est long, mais tu dors. En dormant, si le Diable t'inspire, tu rêves. Et en rêvant, si tu es poète, tu crois jouir du soleil.

— Oh !

— Quoi ?

— Nous sommes repérés, cria Grandgoujon,

à qui un éclatement, à cinq cents mètres, fit faire un saut.

— Pauvre et jeune garçon ! C'est la France qui est repérée ! lanca d'une voix sonore Laboulbène.

— Saleté ! bredouilla Grandgoujon.

— Oui, c'est malsain, expliqua l'autre. Ils envoient sans prévenir, toujours où il y a du monde !

— Cochons ! fit Grandgoujon.

Ils marchaient dans un champ, le long d'une route où se croisaient dans une hâte fiévreuse des convois, des troupes, des batteries, des autos. Grandgoujon roulait des yeux fous.

— De quoi as-tu peur ? demanda Laboulbène.

— Sais pas, fit Grandgoujon.

— Crois-tu que les Boches vont avancer ?... En pays ennemi ? Ce serait d'une imprudence !

— En tout cas, dit Grandgoujon, ce sont des assassins !

— As-tu une pipe ? fit le vieux.

— Je l'ai perdue, dit Grandgoujon.

— Du pinard ? fit le vieux.

— M'en reste plus, dit Grandgoujon.

— Tu n'as que ton bon sens ? Alors petit, alors ! Pourquoi cet air encombré de femme enceinte ou de violoncelliste ?

Bzzz... Houah !... Boum !

— Cré nom ! fit Grandgoujon.

— Coule-toi dans ce boyau, ordonna Laboulbène.

La terre du champ s'enfonçait en un couloir ;

les deux hommes s'y glissèrent. Grandgoujon trébucha.

— Sale terrain !

— Ou fichus pieds ! reprit l'autre. Tu trembles ?

— Sais pas, redit sincèrement Grandgoujon. Quelle race de saligauds !

Croqueboche abruti, mais insensible aux explosions, suivait toujours.

Le boyau tournait. A un tournant, ils le trouvèrent comblé.

— Ça, dit Laboulbène, c'est l'œuvre d'un pépère. Hisse ! Escaladons !

— Dieu de Dieu ! soupira Grandgoujon.

Et à la minute où ils émergeaient du boyau, quelque machine infernale éclata dans le champ, tout près.

Grandgoujon s'aplatit, ventre et nez sur terre, puis il ne bougea plus. L'homme de Cahors en avait fait autant, il était blême aussi, mais il fut vite debout, puis crânant :

— Eh ! l'oiseau ! Serais-tu tué ?

Grandgoujon leva la tête :

— Il... s'en est fallu de peu !

— Mais il s'en faut toujours de peu ! Tes père et mère se sont rencontrés : un peu plus ils se manquaient !

— Quelle existence ! larmoya Grandgoujon, se relevant. Si ma mère me voyait...

— Ta mère ! dit Laboulbène, elle verrait qu'à toi seul tu fais des trous de marmites ! Regarde.

Poids lourd, Grandgoujon venait de se mouler dans le sol humide, et sa trace restait en entonnoir.

Ils rentrèrent dans le boyau, lequel continuait de tourner, et Grandgoujon ne vit pas un soldat qui, le derrière par terre, lisait une lettre. Il buta dans le bonhomme.

— Bouffi! cria l'autre, y a pas longtemps qu't'es levé; t'as encore les yeux pleins de mites!

— Pardon... dit Grandgoujon.

Ce mot irrita le poilu.

— Pardon?... Ivrogne, va! Avec des casoars comme toi on peut même pas lire une lettre à sa poule!

— Quand Monsieur aura dévidé ses injures, Monsieur sera bien honnête de nous indiquer le poste de commandement du colonel Mahu, demanda Laboulbène, la main au casque.

— Est-ce que je sais? fit l'autre. On est relevé, et j'me fous d'tout!

— Merci! Marchons droit.

— Mais... si nous allons à une attaque? dit Grandgoujon effaré.

— Mets ton mouchoir sur ta tête et tu seras bousillé sans le voir!

Dix minutes encore ils piétinèrent dans la boue molle et parvinrent en vue d'un abri recouvert de sacs, dans un creux de terre.

— Là doit résider cet illustre colo...

Sifflement. Eclatement...

— Je suis touché! hurla Grandgoujon s'effondrant.

Mais ce n'étaient que des pierres et une motte.

— Pas de bobards! fit Laboulbène, qui avait un tremblement nerveux.

Grandgoujon était à plat ventre ; il grouillait, il rampait, et avec des façons de ver coupé, il atteignit le poste.

— Ici, abri ! annonça l'homme à la voix chaude dans un ricanement.

— Oh!... Ah!... Bon Dieu ! Ce n'est pas trop tôt, bégaya Grandgoujon, qui était à bout. Moi je suis auxi...

— Comment occis ?

— Auxiliaire... pas combattant.

— Blagueur!... Où est le colo? demanda Laboulbène. On apporte une girouette. Au fait, où est la girouette ?

— Cré nom ! fit Grandgoujon.

On l'apercevait à dix mètres de l'abri, où il s'était jeté contre terre.

— Je vais te la chercher, dit Laboulbène.

— Oh ! dit Grandgoujon, j'irais bien.

Mais l'autre était déjà de retour avec la boîte.

— Mon pied tourne, s'excusa Grandgoujon, dans mon soulier...

Alors, le planton les introduisit près du colonel. Celui-ci téléphonait et tonitruait. Quand il tint le feuille de Grandgoujon :

— Hein?... Quoi?... Une girouette? Vous foutez-vous de ma fiole ? Voulez-vous que je vous foute dedans ? Allons, foutez-moi le camp !

— Mon colonel...

Une explosion ébranla l'abri.

— Assez ! cria le colonel.

Grandgoujon se tut, mais l'explosion fut suivie d'une seconde.

— Sortez! rugit le colonel. Il m'apporte une girouette!!...

Il était hors de lui. Puis, comme du regard il foudroyait Grandgoujon, il fronça le nez, papillota des yeux et soudain il se mit à pleurer, tandis qu'à Grandgoujon aussi il venait des larmes. Scène d'attendrissement? Non, gaz lacrymogènes, échappés du dernier obus.

— Les saligauds! cria le colonel hors de lui.

Et cette épithète décida la retraite de Grandgoujon, qui ne comprenait ni cet accueil farouche, ni cette commune émotion.

Un secrétaire, larmoyant, s'empara de sa feuille, et d'une voix mouillée :

— Le colo, voyons, qu'est-ce que tu veux qu'il foute d'une girouette?

— Eh bien, et moi? dit Grandgoujon, désespéré.

Il lâcha comme en un sanglot tout l'air qu'il avait dans la poitrine:

— Toi, dit l'autre, retourne d'où que tu viens.

— Encore! Je n'entends que ça partout! fit Grandgoujon rageur.

— C'est l'métier, reprit le secrétaire.

— Et puis... ajouta l'homme du Lot avec emphase, que tu laisses ta girouette ou que tu la remportes, puisque tu es là, il faut bien repartir!

— Mais il ne fallait pas que je vienne! cria Grandgoujon, rouge de colère. Voilà comme on utilise les hommes!

— Ça, ce n'est qu'une phrase, conclut le glo-

rieux Laboulbène. Suis-moi, et n'aie pas le trac. Tout ce qui éclate, camelote, puisque c'est en miettes tout de suite. En route !

Grandgoujon suivit, agité de mouvements convulsifs. Et il guettait le ciel, comme si les marmites avaient une trajectoire visible aux yeux.

Ils rentrèrent dans le boyau.

— Songe, dit le méridional photographe, que tu t'effares, mais que tu ne vois presque rien. Que serait-ce, si tu avais des yeux de rat ou de coléoptère ? On dit...

Djjj... Bang ! Ah ! cette fois ce fut un écroulement de tout un pan du couloir. Un bloc de terre renversa Grandgoujon et l'enterra jusqu'au cou, mais la tête passait, criblée de petit grains. Il serra la bouche, il ferma les yeux, il avait la face crispée. Alors Laboulbène, la pipe au bec, dit d'une voix lente et essoufflée (entre ses mots on entendait la terre s'effriter) :

— Dire... que si tu avais claqué... ça n'aurait même pas fait d'avancement dans l'armée française !

Puis il le dégagea, le secoua, le gratta. Grandgoujon haletait :

— C'est fou !... fou et criminel... contre des engins pareils... de poursuivre la lutte !...

Et, dans sa panique, il jeta le mot des héros qui donnent leur vie :

— En avant !... En avant !...

Mais l'héroïsme dépend du sens dans lequel on se fuit soi-même. L'autre avait peine à le rattraper, et ricanait :

— Dès que tu sens que ça vient, protège ta girouette !

Vingt fois il crut que ça venait ! Il eut l'impression d'être poursuivi et de mettre deux heures à sortir de ce boyau hideux... « En avant !... » Les éclatements devenaient pourtant plus éloignés. Enfin, ils retrouvèrent la route. Grandgoujon balbutia : « Allons ! Allons ! » Sur la route ils croisèrent un camion. Laboulbène fit signe. Il hissa Grandgoujon, qui s'époumonait : « Montons ! Montons ! » et grâce à Dieu, qui parfois est clément aux faibles, ils s'éloignèrent ainsi de la zone critique. Mais ils ne revinrent pas à la Compagnie Z : Le camion les déposa près de la gare ; et entrant dans le poste de la Croix-Rouge :

— Monsieur le major, dit Laboulbène sarcastique, à un médecin qui était occupé à attendre les événements, je vous amène un petit soldat de France, qui a eu la joie d'être enterré par une marmite, et déterré par votre serviteur !

A ces mots, comme si certains évoquaient des images pathétiques qu'il ne s'était pas représentées assez fortement, Grandgoujon prit un air accablé.

— A-t-il une blessure ? dit le major.

— Je ne crois pas... fit Grandgoujon ahuri.

— Sa capote a un trou.

— Je ne savais pas, dit Grandgoujon effrayé.

Le médecin, petit homme rondouillard, le déshabilla, puis, avec bonne humeur :

— Ce n'est pas encore cette fois-ci que vous irez manger des pissenlits par la racine. Mais si vous

avez été enterré, ça a dû péter en plein sur vous, et vous êtes un peu tendu, hein? Il faut vous laisser aller. Maintenant, mon brave, parlez, dites de grosses blagues et lâchez tout... même vos intestins! Si, si, ça c'est une marotte à moi. Les civils répètent que les poilus se portent comme des charmes. Voilà la raison : ils font comme Louis XIV, ils lâchent leurs vents. Et ils s'assainissent, mon ami, ils se désempoisonnent! Votre camarade va vous emmener à côté, il y a du rhum, du feu. Vous allez vous oublier, et du même coup vous oublierez votre commotion.

Grandgoujon, qui commençait à s'attendrir, bégaya de chauds remerciements, sortit, but, se chauffa, et, rassuré, devint éloquent.

Alors, Laboulbène se campa devant lui, et roublard, théâtral, impertinent, avantageux, il dit :

— Camarade, je suis heureux et fier de vous avoir guidé dans votre mission. Croqueboche et moi, vous présentons nos hommages respectueux!...

Et il riait. Grangoujon, allumé, reprit :

— Tu es un type fantastique!

Mais le chien et l'homme avaient pirouetté et disparu.

— Ah! ah!... fit Grandgoujon.

Ce fut son tour de rire. Il avait subitement un impérieux besoin d'être gai, bruyant, puis de s'attendrir, presque de pleurer, et aussi de se dire à soi-même des vers doux ou joyeux. Ah! les poètes! Ah! vivre! Ah! être heureux!

A l'infirmier qui l'imbibait d'alcool, il donna verbeusement la première version de l'aventure.

Oui, enterré vivant : l'homme du Midi avait raison. A quoi tient la vie !

Puis à cet infirmier il demanda une carte ; il écrivit à sa mère : « *Suis encore sain et sauf. Arriverai bientôt. Grandgoujon.* » Il eut envie aussi de mettre un mot à Madame des Sablons : mais il n'osa pas ; il songea seulement à la grâce de toute sa personne, d'un cœur ému, qui donnait à ses espoirs la précision de souvenirs, et il la déshabillait en pensée comme un homme qui l'aurait déjà maintes fois rhabillée.

Après quoi, dans cet état de bien-être où les forces paraissent doubles, il repartit avec sa girouette et son wagon, sur l'ordre du commissaire militaire qui déclara : « Je n'y comprends rien. Voyez Paris, à votre section. »

Dans le train, au milieu de poilus, il continua de parler. Il donna de son enterrement par explosion de marmite une seconde version plus imagée, où, sincère d'ailleurs, il s'inventait des sensations. Puis il passa par Amiens, monta dans un train nouveau où, parmi des civils, il raconta alors l'attaque « à laquelle il avait pris part », avec tant de chaleur qu'une femme dit :

— Vous êtes un de ces z'héros qu'on lit d'ssus les journaux.

Modeste, il répondit :

— Madame, on est emporté, et on fait ce qu'il faut.

Mais, à force de voyager et d'entraîner son patriotisme en des récits héroïques, il ressentit de la fatigue et l'amertume de son cas. En réalité,

il rentrait abasourdi, incapable de situer même le coin de terre d'où il arrivait; et il avait eu peur... bien plus que dans la cave de Nancy; mais dans sa joie de survivre, les bouffées de son imagination voilaient la vérité; et comme il mit au compte des temps où il vivait, ce qu'il eût dû se reprocher à lui-même, le souvenir de son effroi lui donna une indignation, qu'il crut généreuse, pour une guerre si horrible. Etre enterré vivant! Sauvagerie! Lui, un malade, l'envoyer là-bas!... L'image de Creveau lui revint : il vit rouge :

— S'ils ne m'ont pas tué, ce n'est pas leur faute! Tous m'ont tous traité comme un chien galeux. Je suis une poire... une poire juteuse!

Et à la minute précise où il tirait cette conclusion rageuse de son séjour aux armées, il sortit de la gare du Nord, qui est laide, marchande et commune, ainsi que la place, devant, avec son demi-cercle de cafés et de mastroquets.

Grandgoujon s'en allait de sa marche dandinante, mais son gros visage avait une expression farouche : on eût dit qu'il apercevait son ancien patron. Et... c'est Moquerard qu'il rencontra!

Ce dernier le vit en même temps, il eut un recul, puis, de loin :

— Qu'est-ce que tu fiches ici? Tu admires la sombre gueule de cette gare? Accompagne-moi : je prends une auto.

Il fit signe à un chauffeur :

— Avenue des Gobelins, concert des Zigomars!

Grandgoujon, frémissant, dit :

— Je ne vais pas par là.

— Si, si, j'ai à te parler.

Et Moquerard s'enfonça dans la voiture ; puis, avec des yeux de singe furieux :

— Te décides-tu ?

Un bourgeois digne, à la vue de cet officier qui répétait un ordre à ce soldat, eut, pour Grandgoujon, un regard de colère qui décida son cœur indécis : il monta.

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Oh ! le *vous* est sublime ! dit Moquerard. Qu'est-ce que Monsieur devient ? On ne voit plus Monsieur ! Fait-il du contre-espionnage ?... Vieux, tu as une foutue mine. Qu'est-ce qui se passe ? Ton foie sécrète ? Ta vessie s'engorge ? Va donc voir le docteur Flageolet, cousin de ma mère, dont la tête est taillée dans un fromage de Hollande et qui guérit ses malades par la seule répulsion qu'il inspire. Quand on l'a connu, on ne supporte plus la vue d'aucun médecin... et on ne meurt jamais !

Sa figure à cette idée exprima des délices infinies. Puis, se secouant :

— Il faut que je m'agrémente... Monsieur m'excuse ? Je vais à un rendez-vous galant...

Il tira de sa poche un carnet de papier-poudre, et détachant une feuille, il se frotta joues et nez.

— J'ai la peau grasse, dit-il d'une voix qui l'était aussi.

Avantageux, il se balança :

— Tu étais au front ?

— J'en arrive, prononça Grandgoujon d'une voix solennelle.

— Eh bien? As-tu vu les cent quarante-quatre Boches que j'ai rendus à Dieu? Tu ne les as pas vus? Mais ils sont ensemble, alignés avec des petits jardins sur le ventre.

— Inutile de blaguer : j'ai vu assez d'horreurs! dit Grandgoujon qui s'échauffait.

— Il y avait donc des civils?

Grandgoujon regardait par la portière. Cramoisi, il dit encore :

— Je ne supporterai plus qu'on me bourre le crâne.

— Qu'on lui... le crâne? Seigneur!

Moquerard fit mine de se pâmer.

— Serait-ce moi qu'il vise?

Le ton était si inattendu, qu'un instant Grandgoujon s'apaisa. Alors, la bouche en cœur, l'autre reprit :

— Pourquoi, cher philosophe, ne m'avoir pas rendu visite avant que d'aller risquer la mort? Je vous en avais respectueusement prié.

Grandgoujon devint violent :

— J'ai sonné à ta porte, trois fois!

— Trois fois? C'est toi! Mais, dit Moquerard, l'œil diabolique, mon oncle sonne aussi trois fois, mon oncle le dentiste... et je n'ouvre jamais! Deux coups, c'est la concierge avec ses quittances : je n'ouvre pas plus. Quatre coups : un peintre cubiste; je n'ouvre à aucun prix. Cinq coups : un musicien grec; je suis dans les pièces du fond, il m'entend, mais je n'ouvre point. Six coups : ma folle maîtresse! Il m'arrive d'ouvrir. Toi, il fallait sonner sept coups : j'aurais entr'ouvert...

Il rit, puis ajouta :

— Alors le front, c'est toujours crevant?... Tu as vu ces bougres qui ont le trac, appellent « Maman », et disent que « c'est pas juste et qu'on d'vrait pas se battre au xxe siècle? » Ils me dilataient la rate, ceux-là... Et ce sont des patriotes : qu'une marmite leur tombe sur le poil, ils éclatent tout comme un autre!

Il parlait en avançant la tête; il avait l'air d'une gargouille. Avec son bagout, il expliqua pourquoi il allait aux Gobelins : il avait découvert dans un beuglant, au *Concert des Zigomars*, « une petite poule, bête comme un cochon, et jolie comme un amour ».

— Il faut l'entendre chanter des saletés, dit-il avec passion : on a les boyaux malades! Car elle ne comprend rien, même pas les saletés. Et pour les dire, elle prend la tête de Jeanne d'Arc, entrant à Orléans. Alors, c'est imbécile et sanctifiant, tromboïdal et supérieur!...

A cette minute l'auto stoppa.

— M'y voilà! M'y voici! Il était temps! J'expire!

Il sauta sur le trottoir et effraya un monsieur qui se promenait entre trois jeunes personnes.

Aussitôt, désignant le groupe, il cria :

— As-tu vu la tête du vieillard?... J'ai fait de l'œil à ses filles et lui ai porté un coup mortel : il crèvera dans la semaine!

Puis, payant le chauffeur :

— Tenez! Tenez!... Il rassemble ses demoiselles, et il marche tout contre... Il s'est retourné... Il chancelle. Il va mourir tout de suite.

Un homme qui a quatre fils tués reste tolérant; un homme qui a trois filles vivantes devient anthropophage... Or, moi je veux les trois filles de ce crétin! Elles sont au pays, je suis du pays... Dépêchons!

Et pour les rattraper, il s'élança, oubliant qu'en principe il boitait. Puis il songea qu'il lui fallait une allure attendrissante, et il reboita.

— Tu m'as l'air bien flambant, murmura Grandgoujon dont la mauvaise humeur était déroutée et désarmée.

Il suivait, et il en profita pour dire :

— Aurais-tu revu... Madame des Sablons?

— Je ne la quitte plus! lança Moquerard.

Il s'arrêta net, et saisit sa cuisse à deux mains :

— Carne de jambe! Elle ne veut pas marcher!... Pendant ce temps le vieillard fuit avec sa progéniture! Mais je n'en veux plus : ça m'est égal. Lui crèvera de peur, avant la nuit?

Il fit demi-tour.

— Alors?... grommela Grandgoujon.

Il se forçait :

— Alors?... Madame des Sablons va bien?

Moquerard répliqua :

— Elle a des seins admirables!

Grandgoujon resta pétrifié.

— Hein?

— Et un ventre de femme grecque!

Ils étaient devant le *Concert des Zigomars*.

— Mais... alors? balbutia Grandgoujon qui s'empourprait.

— Alors, reprit Moquerard, tirant sa montre, il

est l'heure que je sois au Ministère. Heureusement, nous avons une succursale ici. Je suis délégué par le Conseil des historiographes pour recueillir des chansons gaies, fines et patriotiques. Le devoir m'appelle. Je te plaque.

Il fit deux pas vers le concert :

— Ne te fais aucune bile au sujet de la chère jeune femme, dont à laquelle...

Et il simula la tête puis la voix d'un vieillard :

— Elle a tout ce qu'il faut pour plaire.

Rire gouailleur ; bridements d'yeux ; il disparut.

Grandgoujon demeura d'abord béant sur le trottoir. Puis il se ressaisit ; pensa : « Quel veau ! » se bouchonna la figure, car il avait passé par des alternatives de froid et de vapeur ; et il partit chez lui.

Une fois de plus, sa bonne femme de mère était sens dessus dessous. N'ayant pas reçu les cartes, elle pensait son fils mort. La molle Madame Creveau la consolait en vain. Mais dès que Mariette ouvrit :

— Ah ! cria-t-elle, c'est lui !

Et Mariette, haineuse :

— Le disais-je à Madame qu'il avait seulement rien !

Grandgoujon serré, embrassé, bousculé, se sentit brusquement bien ému. Aussi, d'une voix bredouillante :

— Vous ne pouvez pas vous figurer...

— Mon Dieu ! dit sa mère. Assieds-toi. Raconte... Tu sors des tranchées ?

— J'en sors.

— Tu as vu une bataille ?

— Une vraie. Mais je ne pourrai jamais vous raconter : l'artillerie tonne on ne sait pas où ; les hommes tombent, on ne les voit pas : ça se passe dans le ciel et sous terre. C'est de la folie !

— Mon Dieu ! Mon Dieu !... se mit à murmurer Madame Creveau, qui était pâle.

Elle demanda pourtant :

— Avez-vous vu des tanks ?...

— Ah ! fit Grandgoujon, le geste large, j'ai vu tout ce qu'on peut voir.

— Mon neveu aussi ! dit aigrement Mariette.

— Oui, murmura Grandgoujon, seulement... votre neveu n'est peut-être pas auxiliaire. Moi... on m'a envoyé porter une girouette, parce qu'on avait besoin de quelqu'un de sûr, mais... on n'avait pas le droit, moi, de me forcer d'aller jusqu'aux lignes... J'ai senti que je rendais service... J'ai dit : « C'est bon. »

— Voyez-vous !... dit sa mère. Et ce que tu rapportes, est-ce la girouette ?

Il reprit avec naturel :

— Ce sont des appareils délicats... On s'en sert un instant et puis voilà : c'est à réparer.

— Alors, dit timidement Madame Creveau, à quoi servent-ils au juste ?

Il se gonfla pour répondre :

— L'autorité militaire interdit formellement d'en parler.

— Tout cela est passionnant, dit Madame

Grandgoujon à qui l'émotion mettait des feux aux joues. Bref... tu as vu une attaque?

— Presque.

— Tu étais sous les obus?

— Ah!... Je suis capable d'en retrouver plein mes poches. Et comment suis-je vivant? J'ai été enterré.

— Enterré!

— Mon neveu aussi, grogna Mariette.

— Il faudra écrire tout cela! dit Madame Creveau. C'est incroyable! Le public l'ignore.

Mais à ce mot de « public », Grandgoujon fronça les sourcils, et passant brusquement de la satisfaction de l'héroïsme à la mauvaise humeur et à la marotte :

— Le public... on lui bourre le crâne!

Et il commença de dérouler ses molletières.

— Quelle boue! dit Madame Grandgoujon.

— Boches criminels! dit faiblement Madame Creveau.

— Tu n'as pas mangé? reprit sa mère. Pauvre chéri!... Mariette, faites-lui donc...

Elle n'acheva pas, et courut elle-même à la cuisine.

La sonnette de l'entrée tinta. Mariette, avec effort, consentit à ouvrir : c'était la concierge. Elle la ramena, en même temps que le paillasson du palier, qu'elle glissa sous les pieds de Grandgoujon. La concierge apportait une lettre; et entendant de Mariette que Monsieur revenait du front, elle se permettait de demander « si Monsieur, par hasard, aurait rencontré son

mari, qu' était dans un secteur par là. » Et on la sentait à la fois servile, puis menaçante, repentie et agressive. Mais Grandgoujon, candidement, se trouva remué par cette curiosité domestique, comme par l'accueil ébroué de sa mère. Il avait l'âme sans rancune. Avec rondeur il demanda :

— Dans quel coin est-il, Madame, votre mari?

Et tandis qu'il se déchaussait, il se mit à causer avec cette femme qui, pourtant, représentait à ses yeux ce que la société a produit de plus malsain. Puis, à elle aussi il conta son aventure. Et elle, elle conclut :

— Le plus malheureux c'est çui qu' aura tout fait, pis qui sera tué l' dernier.

Grandgoujon dit avec mélancolie :

— C'est vrai.

Il avait ôté ses chaussures; remuait ses doigts de pieds pour les délasser. Il ouvrit ses musettes, en tira du papier gras, du chocolat blanc, des croûtons noircis, et il conta ses nuits, ses repas, disant toujours :

— Il faut avoir vu, vous savez!

Madame Grandgoujon ouvrit la porte.

— Chéri, attends-moi pour raconter.

— Pouh ! J'en raconterais jusqu'à demain.

Elle lui fit un tendre sourire :

— Comment veux-tu tes œufs?

— Battus en neige, dit-il, autour d'un gâteau de riz au caramel.

— Ne te moque pas!

— Je suis très sérieux. Tu me vois à jeun! Et je n'en peux plus. J'en ai la chair molle : tâte toi-

même. Ma barbe ne pousse plus... regarde plutôt.

— Quelle misère ! fit Madame Creveau qui mendiait un regard, implorant le pardon pour son mari.

Mais lui regardait toujours la concierge et s'animant pour elle :

— Les campagnes d'Alexandre, d'Annibal, de Napoléon, tout le tremblement, c'est de la crotte auprès des horreurs modernes, qui ne s'expriment pas !

C'est, en effet, ce qui ressortait de son récit. Car il rentrait bien las, le cœur gonflé, mais la mémoire pauvre ; et sa bouche disait : « C'est terrible ! » sans que sa pensée évoquât rien que de vagues choses.

Madame Grandgoujon apporta, comme toujours, des œufs sur le plat.

— Je t'en ai mis trois, dit-elle, mais j'ai oublié de les saler. Je perds la tête. Je n'en ai jamais eu beaucoup ; cette guerre m'achève...

— Pauvre chère amie, il n'y a pas que vous ! soupira Madame Creveau, qui coula encore à Grandgoujon un œil désespéré.

Mariette, cependant, afin de récompenser Monsieur de ses égards pour la concierge, consentit à donner la salière. Et recommençant pour son compte :

— C'est vrai que ça sera malheureux, l' dernier qui sera tué...

On sonna.

C'était la bonne des Punais des Sablons, qui demandait si Madame Grandgoujon pouvait mon-

ter, après le dîner, voir un lot de chemises que Madame venait d'acheter pour de petits réfugiés.

— Oh ! Madame des Sablons est trop aimable, répondit d'une voix machinale Madame Grandgoujon.

Mais son fils grogna :

— Tu ne vas pas y aller, ce soir que je suis là.

— C'est vrai, balbutia Madame Grandgoujon. Mademoiselle, dites à Madame des Sablons que mon pauvre fils arrive du front, bien éprouvé.

— Ce n'est pas que je sois blessé, reprit Grandgoujon, mais j'ai besoin de repos.

Et à ses explications, Madame Grandgoujon mêla compliments, regrets, excuses, puis reconduisit à la porte, du même coup, avec mille gentillesses, la bonne du dessus, la concierge d'en bas, et Madame Creveau qui n'attendait qu'une occasion de se défiler.

Mariette, devenue dévouée, alla chercher les pantoufles de Monsieur. Grandgoujon, seul avec sa mère, en profita pour lui déclarer, à la hâte, en roulant des yeux d'ogre, et en montrant le plafond :

— Tu sais... c'est une grue !

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Moquerard m'a mis au courant...

— De quoi ?

— Tu le connais, lui : il n'y a pas été par quatre chemins... Eh bien, elle a marché !

— Oh !... Oh ! dit Madame Grandgoujon, je ne peux pas croire ça !

Elle rougit.

— Je la connais aussi, et remarque qu'elle-même m'a parlé de lui. Alors... alors, si ce que tu penses était, elle ne m'aurait pas parlé de lui.

— Est-ce qu'on sait? fit Grandgoujon.

Tout de même, il était ébranlé. Il hocha la tête. Puis il commença ses œufs, et la bouche pleine :

— Je ne comprends plus rien à rien...

— Allons, allons, fit Madame Grandgoujon, s'asseyant près de lui.

— Partout je n'ai vu que des gendarmes, des commissaires et des officiers bouchés à la colle forte! Incohérence et inconscience. Alors, je n'ai plus quarante ans, j'en ai cent!... Et une soif... comme chaque fois que je me fais de la bile!... Nous avions ici un petit malaga... Il n'y en a plus? Parfait!... Tout va pour le mieux... Et ça n'empêchera même pas la terre de continuer à tourner, l'imbécile, sans savoir pourquoi...

— Mais au-dessus de cette terre, soupira Madame Grandgoujon, il y a les vérités de la religion.

— Et en dessous de faux religieux!

— Poulot!

— Je ne vois qu'une vérité : les poilus, là-bas, sont des saints, et il faut se mettre à genoux devant!

Il avait un ton sincère et enflammé. Puis il but, et pour lui faire plaisir, Madame Grandgoujon s'écria :

— Tu parles comme Monsieur Colomb!

Ah! Il faillit s'étrangler :

— Colomb? Oui, celui-là il parle, mais il ne les a pas vus!

Madame Grandgoujon, prudente, ne dit plus rien.

Il bougonna :

— Maintenant, je suis fixé sur les gens de l'arrière! Avec moi, qu'ils prennent garde : je ne peux plus entendre leurs ritournelles!

Madame Grandgoujon n'avait jamais vu ses yeux si pleins d'éclairs. Le chat tombé du troisième s'était glissé dans la pièce. La queue droite, et le dos rond, il vint se frotter contre sa jambe.

— Toi, fiche ton camp! ordonna Grandgoujon... Et il y a des hypocrisies qu'on fera bien de renfoncer devant moi... Se mettre à genoux devant!... Imbéciles!

— Mais... murmura Madame Grandgoujon, c'est toi...

— Quand c'est moi qui le dis, ça va! Mais qu'eux se tiennent sur leurs gardes!... Ou je leur collerai leur fait, brutalement! Je n'ai plus personne à ménager. Moi, on ne me ménage pas... Demande au peuple ce qu'il pense. Ecoute Quinze-Grammes.

Il but encore, s'épongea de sa serviette, et reprit :

— Et, sa sœur, à Quinze-Grammes... Tu verras cette petite chose charmante... malheureusement gâtée par cet autre mufle...

Sur cette affirmation, nouveau coup de sonnette. Il s'écria :

— Encore !

Traînant ses savates, avec cet air énigmatique qui semblait cacher du mépris ou un mauvais tour, Mariette annonça :

— M'sieur et Mame des Sablons.

Grandgoujon se dressa, rageur.

— Ils tombent bien !... Je ne suis pas présentable.

Puis :

— Après tout, je m'en fiche ! Faites entrer.

— Oh ! dit Madame Grandgoujon, j'ai cuit tes œufs dans le plat cassé...

— Ça leur fera les pieds ! dit-il. Faites entrer !

Et des yeux il fixait la porte.

Il y a certaines gens qui, pour être aimables, pénètrent chez les autres avec des sauts et ébrouements d'oiselles, remplaçant le frou-frou du plumage qui manque, par un pépiement dans lequel les mots s'envolent et s'emmêlent, vides et privés de sens. C'est ainsi que Monsieur et Madame Punais des Sablons s'introduisirent, nez à l'air, battant des ailes, Madame empressée, avec des éclats assortis à ses yeux brillants et à ses lèvres carmin, et Monsieur élégant, juvénile, dans une robe de chambre beige à brandebourgs noirs, d'où sortaient de petites mules en cuir de Russie.

— Chère Madame, mon mari rentre...

— Et ma femme affirme que nous ne vous dérangerons pas...

— Nous voulions tout de suite des nouvelles de votre fils.

— Mon ami ! Cher ami ! Vous en venez ?

Grandgoujon s'était levé. On lui serrait les mains. Il se troubla, et il répondit avec une modestie relative :

— J'en viens.

Puis, les des Sablons s'assirent, se calmèrent et ils parurent, d'abord, d'une attention émue ; mais Grandgoujon n'avait pas fait quatre phrases sur son épopée, que déjà Monsieur Punais en avait intercalé trois, d'un débit précipité :

— A propos... toute petite parenthèse : le projet Colomb, pour moi, se réalise d'une façon grandiose ! Mais... continuez, cher ami, c'est si émouvant ! Ah ! que c'est poignant ce que vous contez !

Et il le bénissait d'un regard attendri.

De son côté, d'ailleurs, Grandgoujon ne suivait sa pensée qu'avec effort. Ingénu, il substituait à son histoire celle des soldats d'Amiens : l'attaque, presque tout le monde fauché ; les survivants en larmes. Mais plus que jamais il était fasciné par cette femme qu'il regardait furtivement. Les révélations de Moquerard l'obsédaient : des seins admirables ; un ventre grec... Et il se sentait l'âme tumultueuse. Aussi, c'est sans conviction qu'il évoqua la grande pitié de la guerre, et machinalement que revint et roula sur sa langue le « On se mettrait à genoux devant ! »

— Voilà ! C'est cela ! interrompit Monsieur Punais, qui s'enflamma. Le premier janvier on a distribué du champagne à nos armées ; c'est tous les jours qu'elles en méritent ! Et je suis heureux d'entendre un homme qui les a vues hier, avant

que, moi, j'en parle dans quinze jours. Car c'est dans quinze jours, ma grosse affaire : J'ai choisi mon titre : *Qui vive! France!* Vous plaît-il? Dès maintenant je suis sûr d'une assemblée considérable. Toutes les œuvres de charité sur l'estrade ; un ministre, la Garde, des chœurs, enfin grosse, grosse machine!...

Il n'y avait, en vérité, que Madame Grandgoujon capable de le comprendre. Son fils suivait son idée fixe, laquelle était plus adultère que patriotique, et Madame des Sablons, qui avait rapproché sa chaise, répondait à son récit un peu somnambule, par de vives interjections mondaines sans rapport avec ce qu'il racontait. Ce fut donc Madame Grandgoujon qui fournit à Monsieur Punais des détails sur la terrible vie du front.

— Monsieur, permettez-moi d'aller chercher ses chaussures.

Elle les apporta. Monsieur Punais se leva et les prit.

— Voilà ! La voilà la sainte misère des tranchées ! Voilà ce qu'il faudrait montrer à mon public, faire passer dans les rangs !

— Et Poulot, Monsieur, reprit Madame Grandgoujon, ne sait pas comment il vit. Il me disait : « Maman, tu vas peut-être retrouver des obus dans mes poches !... »

— Oh !... Oh ! s'écria Monsieur Punais, quel mot sublime ! Madame, me le donnez-vous ? Puis-je m'en servir ?

Il se jeta sur Grandgoujon et lui prit les mains :

— Ce mot mérite une citation !

Grandgoujon fut troublé et touché. Et, à ce moment, il s'aperçut que Monsieur Punais avait, sur sa robe de chambre, une décoration noire, verte et rose. Sans savoir ce qu'elle représentait, il allait, avec son cœur, lui en faire compliment, mais de lui-même Monsieur Punais dit :

— Je vois votre regard. Excusez mon immodestie. Je porte ce ruban : en étais-je digne ?

— Oh ! cher Monsieur ! reprit Grandgoujon qui, de ce fait, n'était pas plus renseigné, toutes mes félicitations !

Madame Grandgoujon venait de se tourner vers Madame des Sablons :

— Connaissez-vous, Madame, ce cas du fils d'un Conseiller de la Cour, qui n'a plus ni bras ni jambes, et qui est aveugle ?

— Ces horreurs dépassent l'imagination, fit Monsieur Punais, marchant de long en large, les mains au dos.

Grandgoujon se sentait la cause première de ce respect, tout à coup religieux, pour le poilu-martyr. Et c'est avec une infinie douceur, en glissant des yeux amoureux à Madame des Sablons, qu'il se figurait reconquise, loin de ce sacré Moquerard, que posément il dit :

— Aussi, il ne faut plus qu'on nous bourre le crâne...

Puis, plein d'émotion :

— Monsieur Punais, j'irai avec plaisir à votre grosse machine !

Madame le regarda tendrement. Elle avait vraiment, cette femme, une grâce émouvante ; à la

bien considérer, Grandgoujon se sentait une fervente gratitude pour la Nature ou le Créateur, et, dans l'ombre de l'antichambre, il ne put s'empêcher de lui demander :

— Avez-vous revu l'homme étrange dont l'oncle est mort en avalant une fourchette ?

Alors, dans un éclat de rire sonore, elle fit :

— Quel fou ! Je le vois souvent ! Il me fait la cour... ce qui n'inquiète d'ailleurs guère mon mari.

— Plaît-il, chère amie ? demanda Monsieur Punais.

— Nous parlons de Moquerard.

— Ah ! oui, oui, reprit Monsieur Punais, soucieux.

Mais son souci portait sur la question de savoir si le Ministre de la Marine avait accepté de venir à sa manifestation.

Bref, on se quitta avec des sentiments de douce amitié, et Grandgoujon, l'œil allumé, dit à sa mère, dès qu'ils eurent refermé la porte :

— Moquerard est un chameau... car elle est délicieuse.

— Mais, reprit vivement Madame Grandgoujon, avec son ingénu besoin de voir partout le bien, la vertu et les marques de Dieu, j'en étais sûre ! Ce n'était pas de toi d'avoir ces mauvaises pensées.

— J'ai répété ce que raconte cet individu, fit Grandgoujon. Mais, il ne l'emportera pas en Paradis !

Il se campa, défiant :

— Avec moi ils auront du fil à retordre, ces

cocos-là ! Finies les phrases. Moi, aussi j'ai commencé par être avocat, mais depuis, j'ai été bombardé... et il fera chaud quand je replaiderai.

— Quel métier feras-tu donc ? dit sa mère interdite.

— Quel métier ?... D'abord pour l'instant, je vais me raser. Viens avec moi : c'est odieux de se raser seul. Et après la guerre, ne vous en faites pas, madame : il y aura du boulot !

Il s'était savonné ; il tenait son rasoir.

— Je n'ai que quarante ans ; je ne suis pas un homme fini !

— Poulot, dit Madame Grandgoujon, j'ai peur que tu ne te coupes.

— Je ferai du commerce, dit-il gaiement ; je vendrai n'importe quoi, pourvu que ça fasse plaisir. Ni obus, ni pistolets. Aux gosses des crottes de chocolat ; aux femmes je vendrai des gosses ; et aux hommes je vendrai des femmes. Et... et je me suis coupé : ça y est.

— Oh !... tu n'es pas raisonnable. Eponge vite !

Il fut très sérieux pour répondre :

— J'en ai vu d'autres.

Après sa toilette, rafraîchi et allégé, il revint dans le salon :

— On étouffe ici. Quand on sort de cette bataille immense, c'est burlesque nos petites cages à mouches, avec ces petits bibelots, tous ces petits saint-frusquin.

Le chat tombé du troisième, assis sur son derrière, le guettait de loin, cette fois.

— Même Mistouflet me paraît gros comme rien !

Pauvre vieux, il me plaît quand même. Viens, ma grosse fille que je te chatouille le ventre; car je t'aime; mais... il faut que je sorte: j'ai besoin d'air.

— M'emmènes-tu? dit vivement Madame Grandgoujon.

Il lui prit les mains:

— Je ne peux pas: je vais me livrer à une exécution.

— Quoi?

Il se rengorgea:

— N'aie pas peur... ça sera propre... Je vais voir Creveau.

— Pourquoi faire?

— L'exécuter.

Il ricana:

— Ce monsieur a prétendu me faire passer l'arme à gauche: je vais lui montrer que je la garde à droite.

— Petit... petit, bredouilla Madame Grandgoujon, pense à Madame Creveau.

— Qui sera enchantée d'être veuve.

— Poulot! reprit-elle, ne dis pas de plaisanteries qui me font mal. Madame Creveau est une femme juste, qui sait le pour et le contre. Son mari a énormément travaillé. Bon comme tu es...

— Erreur!...

— Si, tu es bon. Que vas-tu lui dire?

— Tu le sauras dès mon retour. Je ne serai pas long: je vais lui fiche ça en deux coups de cuiller à pot. Il y a quinze ans qu'il me traite comme un larbin. « Si j'en ai la livrée, je nie en avoir

l'âme. » Tu vois, j'arrange même les vers du père Hugo... Ah! le cochon!... Creveau, pas le père Hugo... Au revoir! Je n'en ai pas pour longtemps, mais il s'en souviendra. On dit que la guerre révèle des gens : je me révèle! Good by!

Il partit en courant, et il ruminait des phrases.

Chez Creveau, la même bonne lui ouvrit.

— Monsieur Creveau ?

— Il n'est pas là, Monsieur...

— Hum!... Est-ce sûr!

— Non, non, Monsieur!

— Ce n'est pas sûr?

— Si, si, Monsieur!

— Alors, je l'attends.

Et, important, il s'installa en plein salon, guettant la bonne, comme s'il espérait une déclaration nouvelle ; mais elle se retira, le laissant seul.

Il y avait au mur un grand portrait de Creveau, qui semblait le dévisager, ne le quittait pas, le fouillait du regard. Le peintre avait saisi cette moue de dégoût, si typique chez le bonhomme, et l'immobilité l'accentuait ; portrait inquiétant ; Gandgoujon se tourna. Il n'y avait aucun bruit dans la maison, aucun roulement dans la rue. Grandgoujon réfléchit ; Grandgoujon se calma, se lassa, bâilla... Certains de ses effets trop préparés lui parurent inutiles, et il était en train de se dire : « Bah! il vaut mieux être bref... bref et net », lorsque Creveau, en trombe, rentra.

Ce fut foudroyant! Grandgoujon n'eut pas le temps même de le voir, de se lever, d'émettre une syllabe ; Creveau avait fait irruption dans la pièce,

était sur lui, parlait, l'accablait, l'exécutait. Et entre certains mots il respirait, mais jamais entre deux phrases, si bien qu'il était impossible de l'interrompre ni de l'arrêter. Les bras croisés, il était solide et virulent :

— Alors, cria-t-il, ils ne vous ont pas changé en macchabée ! Je viens de rencontrer ma femme : rocambolesque votre histoire ! Et vous avez toujours votre air de ne vous douter de rien ! Ma parole, il serait prêt à recommencer ? Ah ! non, mon vieux, pas avec moi !... On m'a dit que vous rapportiez la girouette : vous avez fait quinze kilomètres sous le feu pour la peau ! L'assassinat, quoi ! Définition de la guerre !... Car moi aussi, maintenant, je la vois de près la guerre !

Il élevait le ton. Ses lèvres, comme sur le portrait, exprimaient l'écœurement. Enfin, il saisit Grandgoujon par un bouton :

— J'ai laissé mes fonctions provisoires et assez répugnantes d'avocat général, et j'ai repris le vrai métier, mon vieux, *notre* métier, qui est de défendre les pauvres bougres contre la Société et la Justice ; et pour cette corvée-là il n'y a encore que les avocats ! Car écrivains, journalistes, politiques, zéro ! Tous immondes pendant cette guerre ! La gloire ! La victoire ! Le lyrisme ! Tam-tam ! Très joli ! Moi aussi je la veux la victoire, mais attention : ne nous payons pas de mots et méfions-nous du chauvinisme. Nous avons déjà eu les demi-soldes !

Son débit devenait saccadé. Chaque phrase coupait dans le vif.

— Grandgoujon, l'autre jour, vous avez été le plus malin ; vous avez su m'embobiner ; j'ai marché pour vous ; mais chacun son tour : c'est moi maintenant qui suis lucide ! — Grandgoujon, vous avez reniflé la poudre ; vous en avez dans le nez ; mouchez-vous !... parce que si un homme de votre espèce s'emballe, c'est la fin, sommes foutus !... Je vois les gosses : à quatre ans ils sont comme vous : boys-scouts, marches militaires, drapeaux, tout le bastringue ! Ah ! les petits chameaux, ils vont être redoutables après ! Il va leur falloir de l'artillerie et de l'action ; ils vont juger brutalement... d'autant plus... que vous n'empêcherez jamais la chose fantastique qui est en train de se faire, à l'insu de vous et des autres : les Etats-Unis d'Europe !

Il s'était reculé pour lancer cette annonce avec ampleur, mais, de nouveau, il revint sur Grandgoujon, tête en avant.

— Mon vieux, le socialisme frappe à la porte. Les rois ont le trac et se cachent dans leurs armoires. Grandgoujon, il arrive une vague énorme qui va vous balayer comme une crotte. Au lieu de résister... laissez-vous porter... parce que... vous, au moins, êtes une crotte intelligente... Si !... malgré votre air poire, je vous connais. Quelqu'un me disait hier : « Oui ou non, est-il idiot ? » J'ai dit : « Il *fait* l'idiot. » Vous marchez sur vos cinquante ans ? Hein ?... quarante sonnés ? c'est ce que je dis. Vous n'avez plus le temps de jouer au soldat ! Faites comme Saint-Denis ; prenez votre tête à deux mains ;

dites-vous : « Je ne suis pas si innocent que j'en ai l'air, et un jour je pourrai être utile à mon pays. » Alors, d'abord, vous allez me faire le plaisir de rester où on vous à versé... Je me fous pas mal de votre accès de lyrisme !... Qu'est-ce que vous voulez encore ? Avec votre tête à jouer de la cornemuse, vous engager dans les Ecossais ? Vous seriez appétissant en jupon court !... Est-ce la peur d'être traité d'embusqué ? Le mot s'applique à tous ceux qui survivent ! Il n'y en a pas tant, rassurez-vous ! Grand gosse, quand aurez-vous le sens des réalités vraies ? Regardez-vous dans une glace : vous êtes fait pour vous battre, comme moi pour jouer Jeanne d'Arc... Il n'y a pas que la guerre ! Et la paix, qui la fera ? Nous, les vieux, les macchabées ? Je leur dis ça, moi, dans le nez, au Conseil de Guerre : « Est-ce parce qu'un sacré type a fait une bourde, pour se priver de ses services, le punir et le boucler ? Mais c'est donner de la force à un vieillard gâteux, qui chipe sa place dans la vie ! » Vous, Grandgoujon, on vous installe au chaud dans un bureau. Mais vous grillez de filer au front : bêtement je vous aide, parce que, moi aussi, je suis français, moi aussi j'ai mes crises, et qu'enfin vous tombez un jour de chauvinisme. Vous partez. Pendant ce temps, qui colle-t-on sur votre rond-de-cuir ? Un veau, mon vieux !... Je sais bien, vous allez me dire : « Patron, que de fois m'avez-vous donné ce nom-là ! » Tout de même, après quinze ans à mon école, vous avez le sens de la vie ! Or il faut que cette guerre-là soit la dernière, Grandgoujon ! Ayons

un héroïsme froid, et servons-nous des types qui voient et s'adaptent. Vous, vous ne voyez rien, mais vous êtes malléable, travailleur et utile. Ce soir, — ce soir même je serai au cabinet du ministre, et vous serez rayé de la bande de crétins où vous figurez avec votre nom, votre matricule... et votre girouette... Ah ! la girouette !

Il recroisa les bras, puis avec un mauvais rire :

— Envoyer des girouettes aux combattants pour savoir d'où viennent les pruneaux ! Mon vieux, au porte-galons qui vous a expédié là-bas, je vais faire tasser quelque chose !

Pour la première fois, la bouche de Grandgoujon s'ouvrit et il en sortit un vague son ; mais l'autre cria :

— Ne dites pas de bêtise ! Et allez vous reposer... ou vous saouler, si vous aimez mieux. Nous vivons une époque incohérente : je comprends qu'on se saoule ; on ne peut pas toujours boire de l'eau de Seltz... Et ne me remerciez pas ! Je vous tire d'un mauvais pas : c'est mon devoir. Je vous sauve la vie : c'est mon goût. Passons à autre chose. J'ai à trimer, mon vieux, comme quatre. A bientôt. Trimez vous-même. Ne jouez plus aux Napoléons : vous êtes fait pour les Maître-Jacques. Au revoir, et attention à vos pieds dans l'escalier ; car il n'est pas plus clair que la politique internationale !

Il avait poussé Grandgoujon dehors. Sur le dernier mot la porte claqua. Et Grandgoujon se trouva seul, livré à ses réflexions.

Quel égarement, pire qu'à la première visite !

Il avait été effaré ; maintenant il sortait hébété. Il était donc bien le bouchon dont il aimait, en ami de Quinze-Grammes, à parler souvent ? Mais cette image familière ne lui vint même pas. Il se trouvait dans la rue, abruti par cette douche ; puis, après trois pas, il se sentit dégoûté de son peu de résistance. Et pour résumer sa rage contre Creveau autant que sa pitié pour soi-même, grogneur et grondant, il laissa tomber de ses lèvres un mot qui était encore de Quinze-Grammes, cette source du bon sens populaire, — un mot qui résumait sa vie, son vide, ses regrets, sa colère, son amertume de français et son gros chagrin de pacifiste en guerre :

— Ah !... Ah ! bon Dieu !... Quel mastic !

QUATRIÈME PARTIE

Sans qu'il eût rien demandé ni rien voulu, quand il se présenta à la section, tenant sa girouette, Grandgoujon fut expédié d'un capitaine à un médecin, puis de ce médecin à un caporal, qui lui jeta au visage :

— Vous n'êtes plus convoyeur ; vous êtes indisponible. Et maintenant, tâchez à nous foutre la paix !

Nouvelle évolution, qui était l'œuvre de Creveau. Alors, le képi rabattu pour faire ombre à ses idées, il s'en alla, marmonnant :

— Ça à quarante ans ! Ah !... les humains sont chouette, tant qu'on ne leur fiche pas une autorité dans les pattes. Mais sitôt qu'ils commandent...

Il n'était même pas heureux d'avoir recouvré une sécurité provisoire.

Quinze-Grammes le croisa.

— Indisponibe ? La nouba, mironton ! T'as pas à t'en faire !

Il soupira et répliqua :

— Je n'en peux plus !

Quinze-Grammes se découvrit :

— Combien qu'y a d'années que Monsieur est d'ssous les armes ?

— Douze jours, gronda Grandgoujon ; mais j'ai vécu cette guerre depuis le début, avec mon cœur. Et ça s'use, le cœur ! J'éclate dans une caserne !

— Si Monsieur veut me suivre, bredouilla Quinze-Grammes humblement.

Un quart d'heure après, Grandgoujon était en liberté provisoire.

D'abord, il rentra chez sa mère, qu'il trouva navrée devant son journal, lequel contait que le tsar avait été abandonné par ses domestiques. Ceux-ci ayant déclaré ne plus vouloir servir un homme de qui toute la Russie se détournait, l'infortuné souverain, au dire du correspondant, qui télégraphiait d'Amsterdam, avait laissé couler de lourdes larmes sur ses joues :

— C'est cruel, dit Madame Grandgoujon. Moi, je me le rappelle. Du rez-de-chaussée de ma cousine, je l'ai bien vu, lorsqu'il vint à Paris : il avait l'air si agréable et doux.

Grandgoujon, volontairement, ne répondit rien. Grandgoujon, victime de l'autorité, avait décidé d'être impitoyable pour toutes les têtes à couronnes, et de ne plus croire qu'à la vertu des humbles. Alors Madame Grandgoujon se mit à

écrire à la tante de Clermont, pour la remercier de sa sollicitude : « *Mon pauvre fils a failli mourir au champ d'honneur, après vous avoir vue.* » Et tandis qu'elle traçait ces lignes, d'une vieille plume fantasque et chevelue, incapable de former plus d'une lettre sur trois, son postiche lui glissait sur l'œil, mais elle ne s'en souciait point : elle était absente et émue.

Son fils, au lieu d'être attendri, bougonna :

— S'en fichera bien la vieille ! Autant écrire à son chat. Voilà les vieux trumeaux que nous défendons !

— Pauvre chéri ! dit sa mère avec tendresse. Vous défendez la France telle que Dieu l'a faite.

— Il l'a mal faite, ronchonna Grandgoujon.

Puis il tâta son ventre.

— Je vais revoir mon médecin... J'avale toujours de l'air.

Et secouant la tête :

— Combien d'années va durer cette tuerie ?

Enfin, il serra le poing :

— Qu'ils essayent, maintenant de me conter des bobards !

Ils, c'était, dans sa pensée imprécise, tous les « cannibales » qui estimaient ces temps naturels et cette guerre supportable. « Après quelle chimère courait-on ? Puisqu'on ne pouvait aboutir en Orient, que la Russie était en compote, qu'en France il n'y avait pas mèche de percer, autant abattre les cartes et retourner chacun chez soi, avant d'avoir un pays saigné, épuisé, gros comme la Suisse ! » Mais à énoncer seulement ces ré-

flexions, il lui sembla qu'il absorbait des litres d'air. Et il retourna chez son vieux médecin. Stupeur. Un jeune le reçut :

— Me tromperais-je ? dit-il. Je venais voir le docteur...

— Hé ! Monsieur, il est mort !

— Mort ?

— Voici huit jours.

— Par exemple !... Et... il est mort subitement ?

— Il avait eu le temps, Monsieur, de mettre de l'ordre en ses affaires ; j'ai pu reprendre tout de suite sa clientèle.

— Vraiment ? dit Grandgoujon atterré... Mais c'est terrible !... Avait-il au moins une maladie ? Ou est-ce encore cette guerre ?...

— Mon Dieu, dit le jeune médecin, se balançant avec avantage, je le crains... Asseyez-vous, Monsieur... Cette catastrophe tue les jeunes au front et les vieux à l'arrière.

— Sans compter, soupira Grandgoujon, tous les autres qu'on ne sait pas... Je les vois, moi, à la caserne, et me vois, sans aller plus loin ! Je vis mon siècle, docteur, ce qui s'appelle le vivre, et je déplore de ne pas être un homme simple. Les intellectuels souffrent tellement plus que les autres !

— Pardon, Monsieur, fit le jeune médecin. A qui ai-je l'honneur de parler ?

— A Monsieur Grandgoujon.

— Ah ! parfait... Votre nom m'est familier déjà... J'ai trouvé dans les papiers de mon prédécesseur plusieurs notes sous ce nom.

Grandgoujon s'épanouit :

— Des notes sur moi ?

— Des honoraires... Qu'avait-il été diagnostiqué, Monsieur? Rappelez-moi, dit le jeune médecin.

— Docteur... il paraît que je suis aérophage.

— Aéro... Voulez-vous vous déshabiller?

— Volontiers, dit Grandgoujon. Quand il s'agit d'habits militaires...

Mais le jeune médecin n'eut pas l'air d'entendre. Alors Grandgoujon voulut se rattraper.

— L'homme qui parle ainsi devant vous, docteur, était pourtant l'armée de l'am... l'ami de l'armée...

Il s'embrouillait.

— Etendez-vous sur le sopha, dit le jeune médecin, qui commença de le palper.

Ils étaient tous deux sérieux, l'un par métier, l'autre par appréhension. Enfin, le médecin prononça :

— Je ne crois pas du tout que vous soyez aérophage.

— Diable ! dit Grandgoujon, se dressant.

Son ton marquait la crainte d'un état plus funeste.

— On a prétendu que vous avaliez trop d'air ?

— Oui.

— Vous n'en avalez plus assez.

— Diable ! répéta Grandoujon.

Et aussitôt il hasarda :

— Pourtant, docteur... je suis ballonné.

— Du ventre. Mais moi je suis spécialisé dans

les affections de poitrine, et le poumon, ai-je besoin de vous le dire, est d'une autre importance vitale que les intestins.

Le jeune médecin ricana :

— Digérant mal, vous pouvez vous prolonger. Si vous ne respirez plus, c'est le grand voyage à bref délai. Monsieur, j'ausculte vos poumons, et pour l'instant, c'est net : pas assez d'air.

— Diable de diable ! reprit Grandgoujon sujet, dans l'étonnement, à ces répétitions machinales.

— Venez-vous du front ?

— J'en arrive.

— Ah ! ah ! Et vous avez été bombardé ?

— Terriblement, docteur !

— Eh bien voilà ! Vous êtes ce que nous appelons un « comprimé », un pelotonné. Au point de vue émotif, vous demeurez dans l'état où vous vous trouviez lorsque venait une marmite. Vous êtes crispé, Monsieur, et ne respirez plus librement.

— Oh ! ça, ne put s'empêcher de dire Grandgoujon, c'est très curieux : car c'est exactement ce que j'éprouve. Docteur, vous m'analysez d'une manière remarquable !

— Donc, aucune aérophagie.

— Docteur, je ne faisais que répéter...

— Monsieur, mon prédécesseur était excellent, mais dans son genre. Je vais essayer, moi, de rétablir en vous une circulation normale, tout en équilibrant votre système nerveux. Comme mobilisé, maintenant, que faites-vous ?

— Rien. « Indisponible ».

— Comment ?

— Docteur, certains jours j'éclate !

— Ça, c'est le manque de respiration.

— J'éclate d'être indigné !

— Symptôme émotif.

— Docteur, j'avais de bons sentiments : l'armée, pour moi, c'était... je ne peux pas vous dire !... mais maintenant, ce n'est plus ça. Car je sors de la bouillabaisse, et j'ai vu !

— Monsieur, répondit le jeune médecin, je vais vous indiquer de quoi améliorer votre état, qui est singulier.

Il s'installa bien, composa une ordonnance, annonça qu'il joindrait cette visite à celles que Grandgoujon devait déjà, et sur la porte conclut avec un doux sourire : « Pas d'inquiétude. »

— Docteur, soupira Grandgoujon, avec une guerre si longue...

— Pouvait-elle être courte ? fit le jeune médecin.

Grandgoujon, troublé, bredouilla :

— C'est vrai... on ne sait rien... on flotte... on est des bouchons...

Puis il prit congé.

Comme tous les malades ou pseudo-malades, il n'était nullement sensible au comique de la médecine, et, plusieurs jours durant, il fut de soi-même si occupé, que ses rancunes militaires ou sociales sommeillèrent au fond de lui.

De nouveau, brusquement, elles lui grossirent le cœur, lorsqu'il fut question d'aller applaudir la conférence de Monsieur Punais des Sablons.

Il n'avait revu ni lui, ni sa femme. Tous deux, agités, étaient partis installer une cantine de gare dans une ville d'eau. Idée de Monsieur Punais : « Les femmes, disait-il, qui viendront en villégiature, seront priées, surtout les jeunes et les plus jolies, de consentir une fois par jour à une partie de cartes. Oui, une simple manille, avec un simple des poilus ! » Et Monsieur Punais exposant son idée, avait un sourire fin qui voulait dire : « N'est-ce pas vieille France et délicat? »

Madame Grandgoujon rapporta ce projet à son fils qui, sans ménagement, exprima la brève opinion de Quinze-Grammes :

— Quelle tomate !

Et n'ayant pas l'heureuse occasion de revoir Madame, il s'irrita sur Monsieur :

— J'irai écouter son bafouillage pour ne pas me singulariser, et ne sifflerai point, puisque tu m'as bien élevé, mais je sortirai au premier mot qui m'horripilera.

— Pour moi tu ne le feras pas, implora sa mère.

— Hélas, si ! répliqua-t-il. Car je devine le laïus : ce hanneton mondain va raconter que les Boches ne bouffent plus que de la brique, qu'ils pompent la graisse de leurs cadavres, et qu'ils font tous leurs pantalons avec des orties. Or, j'ai éprouvé, moi, la vigueur des Boches. Donc, après deux phrases de ce genre, je serai dehors !

Infortunée Madame Grandgoujon, si peu vindicative, elle était désormais dans un effroi continu que son fils ne se remît à bouillir : car il était

toujours sous pression. Avant la conférence Punais, elle eut la malice de l'égayer par un déjeuner plein de surprises. Puis, bras dessus bras dessous, ils s'en allèrent. Elle évoquait, en marchant, des souvenirs drôles du passé : il riait. Mais dès qu'on arriva, il se rembrunit :

— Tout ça histoire ancienne ! Nous ne sommes pas prêts de pouvoir nous offrir trois mois de vacances à nous tourner les pouces, avec de bons amis. Quelle purée !... Je te laisse.

— Oh !

— Rejoins la femme de l'illustre orateur. Moi, je reste près de la porte.

La conférence avait lieu non loin de Saint-Germain-des-Prés, dans une salle habituée à ces monologues oratoires, devant une noble bourgeoisie, exercée par éducation à des applaudissements de convenance. L'ordinaire clientèle de ces exercices animait donc le trottoir, devant la maison. On se reconnaissait, on s'abordait, on papotait. Il n'y avait pas trace de Garde Républicaine, mais on continuait d'annoncer un ministre. Déjà étaient arrivés un colonel, représentant le Gouvernement Militaire de Paris, et un Monseigneur *in partibus,* aux gants d'un violet violent. Ils s'étaient posés dignement sur l'estrade.

Sur cette estrade, où l'on n'avait accès que grâce à des cartes spéciales, étaient rangés aussi une dizaine de vieillards fatigués, mais dont l'aspect fort digne montrait qu'ils nourrissaient l'illusion d'avoir encore quelque importance dans ce pays en guerre. Et auprès de cette estrade, des dames

s'agitaient, verbeuses et enflammées, réclamant les commissaires, car chacune exigeait un siège réservé, alors qu'on voyait encore par la salle une trentaine de banquettes vides. Le vestibule, enfin, était rempli par le bourdonnement de Monsieur Punais rajeuni, qui portait des guêtres blanches, une jaquette d'adolescent, et qui accueillit Grandgoujon avec une particulière cordialité :

— Cher ami, dit-il, donnant à sa moustache deux coups d'une petite brosse tirée de sa jaquette, que j'eusse voulu vous emmener dans ce voyage que nous venons de faire, ma femme et moi ! Vous auriez vu comme on les aime, ces sublimes poilus dont vous êtes !

Puis il sourit, serrant des mains.

— Bonjour !... Merci !... Que vous êtes aimable !...

Et il reprit :

— Seriez-vous assez bon, pour vous tenir près de la porte : j'aurai besoin de vous dans une minute.

Une femme jolie, au parfum doux l'appelait : il courut vers elle. Grandgoujon un instant les considéra. Il perçut quelques phrases de Monsieur Punais :

— Les grands soldats de la Victoire... Alors vous partez pour Biarritz ?... Nos morts, chère amie, demeurent vivants...

Et il avait envie, contre son propre désir, d'aller s'asseoir en plein milieu de la salle, quand il aperçut Colomb, cette sauterelle, toujours affairé, des papiers bourrant ses poches, une serviette

sous le bras, qui cherchait un téléphone aux quatre points cardinaux.

— Grandgoujon, je viens de faire un lancement de tracts patriotiques! Réponse cinglante aux Boches sur l'Alsace-Lorraine. Ils font remonter leurs droits à Charlemagne; je reprends la question plus haut. Je vous ferai lire; je suis heureux de vous voir ici.

De loin il cria encore :

— Hein? Je vous ai fait muter dans les quarante-huit heures!

Grandgoujon n'eut pas le temps de répondre. Une épaisse main lui comprimait l'épaule : Creveau.

— Alors... quand je promets?

— Bonjour patron... balbutia Grandgoujon.

— Mon vieux, j'ai prévenu tout de suite. Et je n'ai pas tourné autour du pot. Je les ai avertis avec simplicité : « Vous êtes des saligauds : avez-vous le droit de faire tuer cet homme-là? Il n'y a pas que la guerre, messieurs : il y aura la paix, et il sera intéressant d'avoir en conserve quelques bonshommes. » Ils ont compris : ça va... Vous venez entendre cette crétinade?

— Mon Dieu, patron...

— Moi, je viens prendre des notes. Je prépare une étude sur ce genre d'excitateurs publics. Sales oiseaux, mon vieux, qui montent le bourrichon aux Conseils de guerre et nous, ensuite, il faut suer sang et eau pour faire acquitter des innocents!... Ce sont des veaux dangereux : je veux en voir un de près.

Puis il passa, commun, pesant et important. D'autorité il emplit le dernier fauteuil sur l'estrade.

Et Grandgoujon s'asseyait à peine, près de la porte, quand il vit se dresser la silhouette fantasque de Moquerard, qui lança :

— L'as-tu vue ?

— Qui ?

— Elle, parbleu ! Penses-tu que je vienne pour son époux ? Ah ! je l'aperçois !... Mais elle a l'air très en forme ! Elle est avec une donzelle : qui donc ?

— Est-ce que je sais ! fit Grandgoujon bourru.

— Eh bien ! demande, parbleu !... A propos, tu es content ? Tu ne geins plus ? Je n'ai pas été long à te faire rayer de l'auguste troupe des convoyeurs. J'ai subjugué ton lieutenant : ce pauvre d'esprit ne me refuse rien.

— Le lieutenant ? Mais... dit Grandgoujon.

— Il faudra le remercier, reprit Moquerard sur un ton aigu. Invite-le à dîner et paie-lui des vins de ma part.

Puis, lorgnant la salle :

— On se croirait au paradis de Mahomet : c'est plein de femmes suaves !

Il tendait le cou, plastronnait, caressait sa barbe. Tout à coup, il s'effondra près de Grandgoujon :

— Je suis excité !

— Hélas ! il y a la guerre, prononça Grandgoujon sur un de ces tons de justicier qu'il affectionnait maintenant.

— La guerre?... Eh bien, c'est le viol légitimé, reprit Moquerard, roulant des prunelles de convoitise.

— N'empêche, remarqua Grandgoujon sourdement, que je n'ai encore violé personne.

— Cas anormal! riposta Moquerard. Aurais-tu fais vœu de chasteté, homme de cent kilos?

Plusieurs auditeurs se tournèrent. Très digne, Grandgoujon reprit :

— Justement!

Il se chargeait de rancune, comme une pile se charge d'électricité. En refrain, il dit :

— Ce n'est plus le moment de me bourrer le crâne...

Ah! Cette simple phrase alluma Moquerard. Il le fixa de ses yeux féroces, et, le vouvoyant soudain, il jeta avec colère :

— Encore! Mon vieux, vous tombez dans la manie! Vous m'avez servi ça l'autre jour, en débarquant, et vous aviez le même air fin de Minotaure en colère! Moi vous bourrer le crâne? Mais, je n'ai rien à vous bourrer; puis je me fiche de votre crâne!

Des femmes regardèrent Grandgoujon, aussi écarlate que Moquerard. Mais ce dernier brusquement se calma, et, tandis que sa rougeur s'apaisait :

— J'aperçois Nini... Je vous plaque!

Grandgoujon demeura seul, en proie à des sentiments mauvais. Décidément, il détestait cet individu, mais le détestant il n'était pas fier de soi, car il ne se sentait point devenir bon. — Il

tourna la tête. Il aperçut Mademoiselle Nini, installée à une table. Elle était venue sténographier le discours de Punais. Machinalement, Grandgoujon inclina la tête, et elle rendit le salut. Moquerard arrivait à elle :

— Pourquoi dis-tu bonjour à ce crétin des hautes altitudes? Je viens encore de causer avec lui : c'est un cœur de boutiquier patriotard. Il a été passer dix minutes au front, pendant lesquelles il a transpiré de peur à tremper son gilet de flanelle; mais il revient hypnotisé, grandi et grossi par ses batailles. Alors, devant Monsieur, il n'est plus permis de parler que de la guerre et de sa sacrée mission. Il commence à me courir sur l'haricot!...

— Oh! dit Nini, il est brave garçon...

— Précisément, reprit Moquerard qui s'agitait. Nous mourons des braves garçons! Il est bon, cet imbécile, comme on l'est dans les chansons de Béranger, cet autre idiot. Tous ces gens-là sont des vaincus d'avance. Je m'en fous, moi, de la bonté! Sommes-nous dans les Catacombes, avec les premiers chrétiens? Admire d'ici sa bobine de nourrice sèche! Il parle pompeusement et il est chauvin, mais si tu agites un drapeau près de lui, il s'enrhume... Il faut que je me paie sa tête dans les grandes largeurs.

— Tu es méchant, dit Nini.

— Je vais suggérer à Colomb, autre volaille...

— Est-il là? dit Nini.

— Devant toi : la redingote Second Empire.

— Quelle touche! fit Nini s'étouffant.

— Nous allons unir leurs crétinismes, décida Moquerard.

Il redevenait joyeux, faisait des yeux en amande ; puis, il mettait les coins de sa moustache dans sa bouche, et il les mâchait avec frénésie.

— Ce Grandgoujon, prononça-t-il, doit être une vache à lait. Je vais lui faire élever des enfants !

— Quels enfants ? dit Nini qui éclata de rire.

— Des petits Français, des Boches, des gosses rapatriés : Colomb en a à la pelle. Le pôvre est acoquiné à des œuvres charitables, où on soupire et où on a les yeux trempés toute la journée... Regarde cette andouille de Grandgoujon ; il te coule des regards dévoués ; il sera sublime en bonne d'enfant. Et le temps qu'il change et lave les couches, il ne se baladera plus. Soulagement ! Car on ne peut aller nulle part : il est partout. Regarde, regarde maintenant Colomb qui amène un pensionnat !

— Qu'est-ce que c'est ? dit Nini.

— Je te le dis : des gosses rapatriés. Et il va les faire chanter.

— Chanter ?

— C'est un type qui est bon, comme l'autre. Alors, il fait chanter les mutilés, les vieilles filles, les nouveaux-nés. Il forme des chœurs et quand on n'a pas la Garde Républicaine, il s'amène avec ses victimes.

— Mais qu'est-ce qu'ils chantent ? dit Nini.

— Des cantiques, la *Marseillaise, Pauvre Jacques*.

— Blagueur ! dit Nini.

— Tu vas voir.

Il se leva, alla jusqu'à Madame des Sablons, à qui, dans l'oreille, il débita des fadaises, avec des dandinements de Jocrisse ; puis il poussa jusqu'à Colomb, et, montrant le groupe des enfants :

— Est-il question de vous en expédier d'autres?

— Hélas ! dit Colomb, levant les bras.

— Eh bien, il faut m'en mettre un de côté, reprit Moquerard.

— Quoi ? dit Colomb, connaissez-vous une âme charitable ?

— Précisément.

— Qui donc ?

— Le gros, là-bas.

— Grandgoujon ?

— Juste, Auguste... Il ne vous l'a jamais dit... il n'ose pas.

— Par exemple !

— Type sensible.

— Je sais : cœur d'or !

— Et susceptible : il veut qu'on le devine. Bref, un enfant évacué... il dessèche de l'envie d'avoir un enfant évacué.

— C'est incroyable !...

— Sa mère de même. Vous connaissez la vieille, avec ses jupes de travers et son cœur qui chavire. Elle aussi n'attend qu'un enfant évacué.

— Comment savez-vous ?...

— A moi ils se confient : je n'en ai pas comme vous plein mes poches.

— Des enfants? En effet! reprit Colomb illuminé.

Et il tira des papiers de son veston.

— Tout ça, des notes qui représentent des douzaines d'enfants... Mais on me fait signe, on commence! Je penserai à vous!

— A lui.

— Soyez tranquille. Voici notre cher Punais... Les petits, silence! Tournez la tête de mon côté!

Moquerard s'éclipsa. Colomb s'agita. Le chœur des enfants chanta.

Ce fut d'une note à la fois patriotique et religieuse; la puérilité des voix fit de la *Marseillaise* un cantique. Et de vieilles dames hochaient la tête, tandis que des jeunes souriaient, murmurant: « Qu'ils sont mignons! »

On applaudit longuement. Sur l'estrade, le colonel se leva pour serrer les mains de Colomb, et Monseigneur eut un geste bénisseur, qui montra sur son gant sa bague à l'assemblée.

Un officier serbe, appuyé sur deux béquilles, fit à ce moment une émouvante entrée : on s'écarta pour lui faire place. Colomb entassa ses enfants dans un coin de l'estrade. Des femmes curieuses se levaient pour mieux voir; mais des hommes irrités criaient : « Assis! On ne voit plus! » Enfin, l'atmosphère était échauffée, électrique et propice à faire vibrer la parole de l'orateur. Mais avant de parler, Punais s'était glissé près de Grandgoujon et, fébrile, dans une porte, il lui avait soufflé :

— Cher ami, j'ai besoin de quelques détails typiques, que je veux tenir de vous. Vous avez vu cent traits d'héroïsme. Vous-même fûtes un héros : donnez-moi une anecdote.

Sur la demande du public, les enfants rapatriés, de nouveau sur l'estrade, entonnaient un chant :

Gloire aux soldats tombés pour la France éternelle.

Grandgoujon, distrait par les voix, la tête vide, balbutia :

— Mais... quel genre ? Des anecdotes ? J'en sais. De là à les dire...

— Je les dirai, fit Punais souriant. Pourvu que j'aie l'idée.

— L'idée ? reprit Grandgoujon. Diable !... Il faudrait que je vous raconte un peu tout... J'étais avec un photographe ambulant...

— Un ?... Oh ! voilà ! Détail admirable ! s'écria Punais passionné. Un photographe ambulant en pleine bataille ?

— Et il avait un mot drôle, chaque fois que s'écrasait une marmite.

— Un mot drôle ? Voilà ! voilà ! C'est exquis, je ne connais rien de plus joli ! s'écria Punais qui, déjà, n'entendait plus, déroulant en sa cervelle quelque période agréable sur cette indication. J'ai ce qu'il me faut ! Merci ! Les enfants ont terminé ! C'est à moi !

Il disparut dans un lavabo, fit faire deux tours de gorge à un liquide précieux qu'il avait dans

un flacon, cracha, s'essuya, brossa sa moustache, ressortit, et, léger, bondit sur l'estrade.

A son premier geste, aux mots de son début, à sa douce intonation, à la câlinerie de son regard, on eût dit qu'il commençait une causerie sur le printemps ou les amours d'un jeune poète, emporté à la fleur de l'âge, et c'est précisément à Paris ce qui ravit les femmes et le monde : l'élégance facile à parler en souriant d'une horrible tragédie. « *Qui vive ? France !* » Ce titre était pour alerter les dames, les jeunes gens réformés, les vieux militaires. Le vrai but de Monsieur Punais des Sablons était de décider ses auditeurs à la création de cantines qui, non seulement seraient du ravitaillement, mais des « foyers d'union sacrée ». Et ce projet philanthropique lui offrait l'occasion de tracer un portrait vibrant du soldat français.

Grandgoujon, naïvement ému qu'on l'eût consulté, n'avait plus de rancune, écoutait des deux oreillles, et pensait dans un élan de bienfaisance sociale :

— Pourquoi à moi aussi l'armée ne me fait-elle pas faire des conférences ?

Il aurait pu être un propagandiste généreux. Puis son cœur battit fort, quand il entendit Monsieur Punais lancer ces mots :

— Un poilu, Mesdames, un authentique poilu, me disait tout à l'heure : « Nous volons à l'assaut, avec la conscience de combattre pour le Droit et la Civilisation ! » Et un de ses compagnons de misère, photographe ambulant, prenait en toute

tranquillité des vues sous les obus, — magnifique exemple du pur sang-froid français en présence des armées du Mal, lancées par les noirs Empires du Centre!

Le public fut soulevé par cette période, à laquelle il trouva de la grandeur et du feu; mais le cœur de Grandgoujon, en même temps, se ralentit, et fut envahi de nouveau par un sentiment de lassitude.

Monsieur Punais poursuivit : « Ceux qui ont été à la peine doivent être au plaisir et à l'honneur! »

Grandgoujon regarda dans la direction de Creveau, qui ricanait. Et Grandgoujon osa penser : « Celui-là... c'est peut-être un chameau, mais au moins il voit clair ».

Enfin, Punais conclut :

— Les Alliés auront combattu pour tout ce qui est noble : il faut que leur Paix le soit aussi! Car — et je m'adresse à vous, Mesdames, qui souffrez tant pendant cette guerre, je m'adresse à vos cœurs délicats, — cette Paix, elle sera imposée par des peuples qui ont le culte du Grand et du Beau; il faudra donc que la fête grave de la Justice restaurée se déroule dans un décor digne de toutes les émotions qui nous élèveront l'âme; il faudra que la Paix soit signée sur les ruines même de Louvain, où, au-dessus des cendres d'une bibliothèque universelle, la pensée libératrice du monde flotte encore éparse, errante et malheureuse!

Cette fois, toute la salle fut debout.

Mais Grandgoujon faisait une moue pénible. Et il ne lui monta qu'un mot aux lèvres, toujours celui de Quinze-Grammes :

— Tomate !

Punais l'ignora et Punais continua :

— Ce n'est pas tout ! La Paix, Mesdames, n'aurait pas son vrai sens, la Paix, Messieurs, serait incomplète, si le Kaiser, ce Seigneur qui fut un saigneur, n'était ni jugé ni puni. Et pour le punir où le juger ? Dieu, déjà, lui désigne son tribunal. Lui le voit, et recule en vain. De lui-même il viendra s'y traîner ! Car, en vérité je vous le dis, c'est dans la cathédrale-martyre, c'est à Reims, terre sacro-sainte, que ce bandit passera devant les Assises de l'Europe !

Avec ce dernier cri sa tête pencha, dans un suprême effort et un premier salut. Le public acclamait. De vieux messieurs levaient leurs chapeaux au bout des cannes. Monseigneur bénissait. Et, de son sabre, le colonel représentant le Gouvernement Militaire de Paris, tapait le parquet de l'estrade.

Grandgoujon sortit. Maintenant, toutes ses humeurs bouillaient ; il soufflait comme un triton... Ah ! ce Punais, quel faiseur ! Tandis qu'à ses yeux Creveau redevenait l'homme au jugement « formidable » qu'il admirait jadis. Il fila chez lui où il s'allongea sur deux chaises, dans son salon, en face du portrait d'Henri IV. Il ouvrit un livre sur *l'art de la Table à travers les âges*, mais il ne lut pas. Il avait le feu en lui ; il bougonna entre ses dents :

— Et pendant ce temps, des bougres crèvent. Les usines fument et empoisonnent. Et il y a dix millions d'Européens qui ne couchent pas dans leurs lits!...

Bruit de serrure, porte qui claque: Madame Grandgoujon rentrait avec Colomb.

— Mon bon ami! Nous vous cherchons partout. Etes-vous souffrant?

Grandgoujon, sans lever le nez, fit signe que oui. Sa mère s'approchait :

— *Ils* me l'ont détraqué. Qu'est-ce que tu as?

Alors, il les considéra tous deux bien en face, puis dans un éclat de fureur énorme :

— Ce que j'ai? cria-t-il. Le crâne bourré!

— Oh! dit Madame Grandgoujon, Monsieur des Sablons a été poignant, voyons! Tu ne l'as pas trouvé admirable?... Et Monsieur Colomb, au milieu de ses petits!... Moi, j'ai pleuré tout le temps.

— Madame, reprit alors Colomb avec une dignité triste, j'ai apprécié plus d'une fois votre cœur de patriote et je vous remercie. Nous avons chanté la *Marseillaise :* rien là ne légitime l'expression irritée de votre fils. Je demande donc devant vous, à mon cher ami Grandgoujon, pour qui je me sens une affection fraternelle, de s'expliquer sans détours. Il est bon, il est franc. Mais depuis une semaine je le vois transformé. Qu'il s'explique!

Sur cette sommation, Grandgoujon se leva. Il était apaisé, une fois de plus. Il se mit à remplir sa pipe en prenant du tabac dans un pot rond,

sur la cheminée. Et c'est Madame Grandgoujon qui reprit :

— On l'a aigri... Poulot était prêt à faire tout pour la France, mais on l'a traité comme un embusqué... et après comme un chien!

— Madame, reprit Colomb, plus familier, il y a autre chose. Regardez ce petit œil d'éléphant... Grandgoujon, qu'est-ce que vous cachez?

Grandgoujon se tourna, et bourru mais bonhomme :

— Mon vieux, moi, je suis un homme de quarante ans... J'ai vu, moi! Je sais maintenant que tout marche à la va comme je te pousse...

— Grandgoujon!

— Et qu'alors vous autres, vous agitez dans le vide! Nous vivons une histoire immense, noire et rouge, mon vieux, avec des morts par millions, des héros et des fripouilles. Des discours, quelle blague! Tenons-nous-en aux faits.

Et s'écoutant parler lui-même, il était pris d'une subite émotion, qui l'amena à continuer sur soi :

— J'ai été chez un nouveau médecin. Je lui ai confié : « Docteur, je suis aérophage ». Il m'a répondu : « Des mots, Monsieur : si on s'en tient aux faits, de l'air... vous n'en avalez pas assez! » Colomb, soyons réalistes!

— Me dire ça à moi, cria Colomb, saisissant sa tête à deux mains, moi, l'action faite homme!

De sa poche il tirait des papiers.

— Est-ce qu'il n'y a que des mots là-dedans?

Lisez, mon ami! Tout cela représente de la charité, de l'ingéniosité, de l'action!

— Oui, toi encore... concéda Grandgoujon.

Mais Colomb était lancé :

— Moi je n'ai pas parlé, j'ai fait chanter! Chanter c'est de l'action. Et qui ai-je fait chanter? Des enfants rapatriés. Les rapatriés, hélas! c'est encore de l'action. Ah! mon cher, je ne comprends que trop votre besoin d'activité, et derrière votre humeur, je ne sens que trop vos tendances généreuses...

— Prends garde! interrompit Grandgoujon. Tu vas parler comme l'autre et ne plus pouvoir t'arrêter!

— Grandgoujon, je vous devine : il vous manque un but dans la vie... Voulez-vous être des nôtres?

— Pour parler?

— Pour agir! Grandgoujon, connaissez-vous seulement une âme sensible qui voudrait se charger d'un de ces pauvres petits?

Il avait été droit au but, mais il s'arrêta court. Alors, Grandgoujon le regarda longuement. Il souffla deux ou trois fois; puis dit :

— Ça... ça c'est autre chose! Ça c'est un fait... ou ça en a l'air... As-tu positivement un gosse à caser?

— J'en ai un! déclara Colomb, la main tendue.

Grandgoujon se leva. Il mâchonnait sa pipe. Il fit quelques pas. Sa mère, attendrie, dit tout bas à Colomb :

— Il va trouver quelqu'un.

Et tout à coup Grandgoujon, mains au dos,

ayant l'air, avec son pied, de repasser les dessins du tapis, déclara modestement :

— Donne-le.

— Quoi, s'écria Colomb, à vous ?

— A moins que tu n'aies peur, reprit-il, de mes idées subversives.

— Ah ! brave ami ! fit Colomb, qui s'élança pour une accolade.

— Voyez ! Voyez comme il est ! balbutiait Madame Grandgoujon, les yeux humides déjà.

— Je l'ai deviné, dit Colomb. Je savais son cœur inemployé. Merci.

— Inemployé ? Oh ! marmonna Grandgoujon, lui-même ému, j'ai déjà un chat et un oiseau...

— Oui, dit Colomb qui riait, je vous ai même vu rapporter votre chat. Il m'a enlevé la moitié de la main. Comment va-t-il ?

— Mal. Il a la diarrhée ; ce sont les offensives : mais il ira mieux dans huit ou dix ans, avec la fin de la guerre, et d'abord il amusera le gosse... Alors, ce gosse ?

Il se frotta les mains :

— Je lui enseignerai le dégoût des phrases.

— Parbleu ! dit Colomb joyeux, ils ne se parleront que par signes.

— Mon vieux, reprit Grandgoujon, il écoutera et jugera.

— A huit ans ? Car il n'a que huit ans...

— Il ne tardera pas d'en avoir quinze... Mais est-il bien choisi ?

— Originaire de Roubaix, il a été évacué à Châlons et va arriver à Paris.

— Ça a l'air tout simple! dit Grandgoujon, se prenant la tête.

— Ça l'est! reprit Colomb : la maman était venue avec l'enfant, mais elle est morte, et le petit fut confié à un soldat convalescent, qui l'amènera en venant en permission.

— Enfin... prononça Grandgoujon, qui ralluma sa pipe, je l'attends.

— Et moi, mon brave ami, reprit Colomb, je voudrais rester, causer, vous remercier comme il faut! Mais cent affaires m'appellent (il tapait ses poches).

— Assieds-toi, dit Grandgoujon, tu dînes avec nous.

Aussitôt, Madame Grandgoujon fit une figure interdite. Mais il respira largement, comme un homme qui s'observe pour avaler ce qu'il lui faut d'air, puis jovial :

— C'est la guerre! Je m'excuse auprès de Mariette.

— Oh! reprit vivement Madame Grandgoujon. Je vais l'aider.

— Madame... Madame... je suis confus, dit Colomb.

Elle s'esquiva. Il était confus, mais heureux. Il aimait être retenu, surtout aux heures où il pensait, en son âme et conscience, se dévouer et faire plaisir. A ce sentimental brouillon la solitude était insupportable : il fallait qu'il s'agitât généreusement près de quelqu'un; et au cours de ses visites, la facilité qu'il avait de céder aux

invitations n'était qu'un besoin d'agir et de penser sous les yeux de ses amis.

Aussi, dès qu'il eut convenu de dîner, il s'attendrit puis s'excusa, demanda du papier, de l'encre, une plume, et il se trémoussa contre un guéridon, répétant : « Dieu de Dieu ! Je n'arriverai jamais ! »

C'était l'action.

Pendant le repas, Madame Grandgoujon, bonnement, parla de la semaine anglaise et vanta cette condition nouvelle du travail pour chaque samedi. Colomb de froncer les sourcils :

— Méfions-nous.

— De quoi?

Il baissa la voix :

— Il paraît que la semaine anglaise... c'est boche !

Grandgoujon ajouta :

— Le boucher doit l'être aussi, car voici un beafteack, dont j'ose dire qu'il n'y a pas de quoi s'en fourrer jusqu'aux pattes de derrière.

— Il y en a bien assez ! décida Colomb.

— Oui, reprit Grandgoujon, l'espoir soutient.

— Sans compter, dit sa mère, que j'en ai. Cette nuit j'ai rêvé que tout finirait glorieusement.

Grandgoujon se mit à rire, reconquis par une bonne humeur qui l'épanouissait. Il ouvrit une conserve de compote de fruits. D'un placard il tira des raisins secs, des figues, des pruneaux, des amandes. Il activait l'appétit de Colomb :

— Mange donc, sacré utopiste !

Et lui, le réaliste, pensait à son adoption prochaine. Enfin, il se voyait un rôle en temps de guerre, et il avait un fourmillement de générosité. Mais Colomb continua sentencieusement :

— Madame, nous aurons la victoire, la grande !

— Et la guerre sera, je crois, terminée à l'automne, dit Madame Grandgoujon.

— Je ne sais ce qu'en pense Punais, dit Colomb. Si nous grimpions chez lui ?

Grandgoujon répliqua joyeusement :

— Sa femme est-elle là ?

Sa mère dit :

— Mais oui, elle doit être là ! Monte donc ! Ah ! il a repris sa bonne figure, que j'aime tant ! Monsieur Colomb, avant cette horrible guerre, nous avions une vie admirable. Il était toujours gai ; moi j'étais encore jeune. Maintenant... il grogne souvent, et moi je me sens si lasse !

— Madame, dit Colomb, nous vieillissons, mais la France reste jeune !

— C'est vrai... Ah ! cher Monsieur, soyez mon interprète auprès de Monsieur des Sablons, et dites-lui encore comme j'ai été charmée de l'entendre.

— Pourquoi ne pas me donner cette commission à moi ? fit Grandgoujon.

Il était souriant, presque léger. Il se voyait à la tête de toute une œuvre d'enfants rapatriés, et... comme récompense l'ami bienheureux de sa voisine élégante.

Mais ils montèrent et furent déçus : Madame était partie pour sa cantine de La Chapelle. L'orateur seul était là, en uniforme anglo-belge. Encore

échauffé par son succès, il ne tenait pas en place. Sur son piano il leur montra un moellon verdâtre :

— Savez-vous ce que c'est ? Un morceau de cloche de la cathédrale de Reims ! Je trouve ça plus émouvant que n'importe quoi ! Elle a été fondue par l'incendie et mêlée à la pierre. Là dedans il y a tout : la sauvagerie de l'ennemi, le malheur des temps, et... la beauté qui renaît de la misère, comme une fleur sur une pauvre haie, car c'est beau, regardez : patine unique, et écoutez-moi le son !

Il donna une pichenette. Malheureusement, on n'entendit que la voix de Colomb qui, étourdi et généreux, s'exclama trop vite :

— Admirable !

— Venez, maintenant, dit Punais, dans ma cuisine.

Là il y avait une caisse, d'où il sortit des boules de gomme.

— C'est pour nos blessés. Quand on les amène de la bataille, on leur en donne deux à chacun.

D'une autre caisse il tira de petits drapeaux.

— Le dimanche on joint ceci.

Colomb s'écria :

— Vous avez toutes les trouvailles du cœur !

— Si on ne les avait pas, dit Punais avec un doux air pieux, ce serait de l'ingratitude. Quand on pense, les pauvres enfants, à ce qu'ils font pour nous !

On rentra au salon, et, monologuant d'abord, il émit quelques heureux présages :

— Mon beau-frère est dans un état-major ; et il m'écrivait encore hier sa confiance en une fin plus rapprochée qu'on ne pense.

— C'est l'avis de tous les gens sensés, prononça Colomb. Nous le disions avec Madame Grandgoujon : novembre, cher ami, pas plus!

— En effet, dit Punais, aller plus loin paraît bien impossible.

Un silence. Grandgoujon les regardait en souriant.

— Monsieur Grandgoujon, dit Punais, vous m'avez l'air joyeux, vous m'avez même l'air « excité », diraient nos nouveaux alliés d'Amérique. Seriez-vous amoureux?

Le sourire de Grandgoujon se figea. Colomb répondit pour lui :

— Ma foi, si cela était, que lui conseilleriez-vous?

— Oh! dit Punais avec désinvolture, je lui dirais comme mon pauvre père (il avait une charmante philosophie galante) : « Vous avez envie d'une femme? Vous n'êtes pas capucin? Prenez-la donc. » Ah! Ah!

Et Punais se mit à rire, longuement soutenu par Colomb qui fit écho.

Grandgoujon très rouge, le regarda, si gêné que Colomb dit à Punais :

— Nous avons mis dans le mille!

Mais un quart d'heure après, Grandgoujon se retrouva seul dans sa chambre ; et rien que de voir sa propre tête dans la glace, il éclata de rire, murmurant :

— La vie est immense !

Il se tenait les côtes. Il étouffait. Il fut obligé de boire ; puis dans sa joie il se fourra au lit, en bourrant de coups de poings son traversin.

Le lendemain, cette folle humeur, loin de s'apaiser, s'épanouit mieux, et elle détermina des événements de caserne importants.

Comme il venait, avec une trentaine de pelés, de s'aligner pour le dixième appel en trois heures, il lança d'un air farce :

— C'est vouloir la révolution !

— Qu'est-ce que vous rouspétez ? dit le sergent, qui n'avait pas saisi.

Alors, interdit, mais la bouche en cœur, Grandgoujon reprit :

— Sergent, on nous traite comme des bestiaux, et nous avons peut-être l'étoffe de conquérants.

— Conquérants ? Des indisponibles ! Faudrait commencer par être disponibles !

Grandgoujon sortit du rang : il souriait de toute sa grosse figure sous son képi trop petit.

— Je demande à l'être, dit-il.

— Pouh ! Si le major était là !...

— Je demande le major.

— Je vous prends au mot ! fit le sergent... Passerez la visite tantôt !

— Parfait !

Il lança son képi en l'air et le rattrapa avec sa tête. Puis, les trois heures qu'il attendit sa comparution devant le médecin, il les vécut sous pression. Il ne s'ennuyait même plus dans cette

caserne immense, qu'il trouvait presque belle. Il ruminait :

— Je vais lui parler carrément au toubib. Je ne suis pas une nouille, moi ; je peux faire quelque chose. Il suffit que Colomb me réclame pour son œuvre...

Il ne pensa même pas à aller déjeuner chez lui. Il mangea à la cantine du cervelas et du boudin dans de la moutarde. Et il répétait :

— A la guerre comme à la guerre ! J'en ai vu d'autres !... Et les rapatriés n'en ont jamais vu tant !

Puis il invita des soldats qu'il ne connaissait pas à vider avec lui une bouteille d'un vieux pinard de choix.

Enfin, l'oreille fleurie, bouche vermeille, l'œil farceur, il aborda le major, qui tout de suite fronça les sourcils :

— De quoi vous plaignez-vous?

— Monsieur le major, voilà...

— Oh ! Pas de phrases !

Grandgoujon s'étrangla :

— Je demande à être disponible...

— Pourquoi?... Vous êtes bien agité. Tendez la main... Encore... Vieille tremblote ! Vous m'avez l'air imbibé, hein?

— Pardon?

— Il y a longtemps que vous buvez?

— Plaît-il?

— Je vais vous évacuer au Val-de-Grâce, où vous vous débrouillerez... Mais pas de scène ici ! Caporal, la voiture du Val pour cet homme-là.

Grandgoujon ne put rien dire. D'ailleurs, ayant mal compris, il n'était pas sûr que cet arrêt fût une condamnation. Il monta, comme on le lui ordonnait, dans une bagnole datant de Louvois, qui gémissait de rouler toujours, et quand il fut arrivé à cet hôpital sinistre qui s'étend sous le dôme le plus gracieux de Paris, dans une salle sombre qui aurait pu servir au supplice de la question, le caporal le présenta à trois majors à quatre galons.

— Avancez, commanda le premier.

Le caporal tendit une fiche. Ce major lut :

— *Troubles nerveux*. Bien. Tendez les mains. Alcoolique.

— Comment ? bégaya Grandgoujon.

— Passez.

Il désignait son collègue, un petit vieux fouinard qui avait entendu.

— Ah ? Ah ? Alcoolique ?

— Monsieur le major, dit Grandgoujon suffoqué, je n'en bois jamais une goutte.

— De quoi, mon ami ?

— Je suis la sobriété même.

— Voyez comme vos discours sont dénués de sens ! Vous commencez des phrases que vous ne finissez pas... Allons, du calme, et essayez de me répondre : buvez-vous du vin ?

— Du vin ? Oui, Monsieur le major, je bois du...

— Et vous avez des cauchemars ?

— Des cauche... ?

— Ah ! ne répétez pas tous mes mots ! Ce sont des manies d'ivrogne qui n'avancent à rien.

— D'ivrogne?... Monsieur le major, tout de même, ivrogne...

— Je vous dis de ne pas répéter mes mots!

— Mais, Monsieur le major, vous ne savez pas qui je suis : je suis un homme...

— Honnête, ils disent tous ça ; seulement vous avez la tremblote... Ecoutez encore : dans vos cauchemars, il vous arrive parfois de tomber dans un puits?

— Un puits?

— Il répétera tout!... C'est bon... Quatrième fiévreux. Emmenez-le.

Les trois autres médecins opinaient de la tête. Le caporal prit Grandgoujon par le bras, et ensemble ils suivirent des couloirs crasseux. Puis, le caporal apercevant un garde, fit signe ; l'autre répondit : « Par ici », et ouvrit une lourde porte. A eux deux, violemment, ils poussèrent Grandgoujon dans une cellule capitonnée ; la porte se referma, mais dedans un judas s'ouvrit, et le caporal, passant le nez, prononça : « Du repos, et au plaisir ! »

On ne peut pas dire que Grandgoujon se trouva dans un singulier état d'âme : ce n'était plus un état d'âme. Il avait une angoisse au creux de l'estomac ; ses oreilles bourdonnaient, et, pâle il murmura :

— Ça par exemple !...

Il était dans un cabanon.

Puis, sa stupeur, qui d'abord avait été de l'effroi, se changea bientôt en colère, et en colère aveugle, brutale, éperdue, où tout son être se déchaîna avec mille fois plus d'énergie que dans sa crise

joyeuse du matin. De ses poings il tapa la porte, hurlant :

— C'est ignoble !... C'est pire qu'au Moyen Age !... Au secours !... J'exige qu'on m'explique !...

Le judas s'ouvrit, et le nez du garde parut :

— Soyez raisonnable... Qu'est-ce que vous voulez ?

— Pourquoi m'enferme-t-on ?

— Ah ! Mon Dieu ?... reprit le garde, sentez-vous pas vous-même que vous avez besoin de repos ?

— Repos ?... Ouvrez !... Je veux revoir les majors !...

Lentement le judas se referma.

Alors, selon l'habitude, cette grosse nuée qu'était Grandgoujon creva tout à coup, et il fondit en larmes, cet homme de quarante ans. De pleurer le soulagea. Au lieu de menaçant il devint pitoyable. Et il regratta la porte, avec une prudente douceur. Le judas se rouvrit : ce garde n'était pas terrible.

— Puis-je au moins avoir du papier ? mendia Grandgoujon.

— On a le droit à rien vous donner, dit le garde.

— Mais il faut que je prévienne ma mère ! gémit Grandgoujon d'une voix enfantine.

— Oh ! reprit le garde, douloureux, elle doit savoir dans quel état que vous êtes.

Et il fit reglisser la planchette du judas.

Tout espoir s'évanouissait. Grandgoujon se

laissa glisser sur le sol, le dos contre le capitonnage du mur, et il essaya de réfléchir. Etait-il victime d'un complot ou de la simple imbécillité sociale?... Parbleu! Cette aventure était la suite logique de sa vie militaire, insensée... On ne pouvait rien en espérer. Candeur que ses projets! Aussi, très vite, et tristement, il décida de ne plus faire aucun bruit, car il ne devait, de la sorte, qu'aggraver son cas. Tous les quarts d'heure, donc, il vit sans irritation le nez du garde passer dans le judas, comme si ce dernier avait l'ordre de constater la progression de sa folie. Puis, dans le même judas, défilèrent des civils, une dame surmontée d'un chapeau riche en plumes, et un vieux monsieur décoré qui, conduits par un major, visitaient les soldats fous comme les bêtes dangereuses d'une ménagerie.

Grandgoujon, d'un fond de poche, avait tiré un indicateur des chemins de fer. Il l'ouvrit, il lut des heures et des noms, et un instant oublia presque, emporté par son imagination qui le faisait voyager.

A la nuit, comme il somnolait, nez sur ses genoux, un garde ouvrit, entra avec une lanterne, et lui apporta un pot en terre, rempli de lait. Grandgoujon avidement but à même le pot, qu'il tenait à deux mains, et des images lui revinrent en mémoire, d'une Histoire Sainte de son enfance, représentant des chameliers qui buvaient ainsi, dans des pots pareils, à la fontaine; mais auprès d'eux, de belles juives attendaient. Ces femmes, pour la première fois depuis son malheur, le

firent songer à Madame des Sablons et à sa grâce singulière, et, de ce fait, il contempla le garde avec des yeux presque tendres.

Mais il redevint irrité pour dire :

— Je ne peux même pas faire mes besoins, n'est-ce pas?...

— Si. Avec moi, dit ce philosophe.

Cette humiliation dura jusqu'au jour. Quand l'aube ajouta sa mélancolie à la détresse de Grandgoujon, se coulant, tâtonnante, par l'ouverture de la cellule, deux infirmiers vinrent l'expulser pour le coucher dans un dortoir à peine éclairé, et où il y avait de vrais fous. Un à droite, avait voulu jeter par la fenêtre une bonne sœur dans un hôpital de province ; un à gauche, bavait dans des contorsions ; un en face, plus doux, disait soixante fois par heure : « Je suis le général en chef ; vous en faites pas ; on les aura ! » Les infirmiers s'esquivèrent. Grandgoujon passa une heure redoutable, mais il fut courageux. Il tenait le fou de droite, essuyait le fou de gauche, souriait au fou d'en face. Quand les infirmiers reparurent, il soupira : « Enfin, vous ! »

— Quoi, nous? Tu peux pas laisser ces clients-à tranquilles? Ça te regarde? T'es docteur?

Il se recoucha, atterré. Vers neuf heures, le major qui avait dit de lui : « *Alcoolique, quatrième fiévreux* », passa en coup de vent pour la visite. Hautain, il demanda : « Quoi de neuf? » Grandgoujon alors, se leva sur son séant, et la mine raisonnable, mais la voix vengeresse, devant les infirmiers qui lui faisaient signe de se taire, il

expliqua ce qui venait de se passer. Le major le considéra avec étonnement :

— Ça va mieux, vous, alors?

Grandgoujon reprit :

— Ça n'a jamais été mal.

L'autre riposta :

— Pas d'histoires. Vous avez les yeux rouges comme un lapin russe. Voyez l'oculiste.

Une heure après, Grandgoujon se présentait devant un nouveau major à quatre galons, car, comme avait dit l'un des fous : « Y a des maisons centrales qu'on n'entre pas pour moins de cinq ans ; ici, on n'exerce pas avec moins de quatre ficelles ! » Mais ce major, ainsi que les autres, exerçait dans une vieille salle, où l'on ne voyait que des ombres, flottant dans un jour avare que dispensait une mince croisée.

— D'où viens-tu, mon garçon? demanda-t-il.

— Quatrième fiévreux, annonça l'infirmier.

— Troubles visuels alcooliques?

— Alcoolique! s'écria Grandgoujon. Encore!

— Comment, encore? Monsieur s'impatiente? dit le major. Tu te figures que ça peut être réglé en deux heures, s'il y a quarante ans que tu t'imbibes! Je te trouve du culot, à toi, *encore,* c'est le cas de le dire!

Puis il lui mit une main sur les yeux.

— Vois-tu mes doigts?

Grandgoujon tenta de reculer.

— Vois-tu mes doigts?... Ah! le soulaud!... Il ne sait même pas s'il voit mes doigts!... Recouchez-le : il est en plein délire!

Grandgoujon dut suivre l'infirmier, qui le ramena au dortoir. Le fou de droite hurlait : « Si t'étais une bonne sœur, comme bonne sœur, j'te fouterais par la fenêtre! » Ecœuré, Grandgoujon se recoula dans ses draps, refusa toute nourriture et rongea son frein. Dans l'après-midi, un caporal lui tapa l'épaule :

— Le soldat Grandgoujon, c'est toi?

Il grogna :

— Et après?

— J'apporte ton paquetage. Tu peux filer.

— Où?

— Les docteurs, à présent, veulent qu'tu les débarrasses. La bagnole t'attend. Tu rentres à ta section.

Il ne saisissait plus : le métier militaire devenait un mystère étonnant; mais, il s'habilla en hâte. Ils descendirent, passèrent devant le poste. Le caporal cria : « Sortant! » La voiture datant de Louvois attendait à la porte. Le caporal aida Grandgoujon à s'y hisser avec ses frusques et, dix minutes plus tard, il arrivait à l'Ecole Militaire.

— Votre billet de rentrée? dit le sergent de garde.

— Je viens du Val-de-Grâce.

— Alors, du Val, avez-vous un billet de sortie?

— Non, reprit confidentiellement Grandgoujon, ils ont gaffé avec moi... et... ils me réexpédient en douce.

— Quoi? fit le sergent, dont l'haleine sentait le mauvais apéritif, qui vous permet de porter des jugements, dites donc? Je n'aime pas ce

genre-là. Oui ou non avez-vous une feuille? Eh bien, vous allez repasser la visite.

— La vi...?

— Parbleu! Vous pouvez me rapporter la gale de là-bas!

Cette fois, la suffocation de Grandgoujon ne dura qu'une seconde : il était rompu à tout. Il repassa la visite. Elle fut brève.

Le major dit :

— C'est vous que j'ai envoyé au Val?

— Oui, répondit Grandgoujon d'une voix éteinte.

— Et on vous renvoie? Cas chronique. Ça va. Indisponible.

La fatalité. Indisponible!... Dans son amertume, Grandgoujon eut un ricanement.

Mais sa mère, elle, comme à l'habitude, était depuis la veille aux abois, éplorée et frémissante, — se confiant à Dieu et n'espérant plus rien, disant à tous les échos qu'on lui avait repris son fils, qu'il était au feu, peut-être déjà tué, enfin bien émue et touchante jusque dans ses ridicules.

Son fils de retour, ce fut un coup nouveau dont elle demeura, d'abord, confondue, car elle non plus ne comprit pas le pourquoi de ces choses qui étaient sans raison. Mais elle ne conçut aucune colère, car son fils n'en montrait plus. Il flottait dans sa capote; et il était trop déprimé pour se servir même de sa phrase sur les bourreurs de crâne... Seule, celle des bouchons ne lui quittait pas l'esprit :

— Bouchon, ma pauvre mère, dans cette folie qui possède l'humanité, je ne suis qu'un bouchon... et un bouchon triste. C'est fini ; je ne sais plus réagir. Il y a un an, si un bougre avait seulement « voulu » me fourrer dans un cabanon, je l'aurais, en deux temps, envoyé rejoindre ses bisaïeux !

A cette idée, il transpirait et ajoutait :

— Aujourd'hui, je me résigne, je flotte, et je m'accroche quand je peux. Je me fais l'effet de ces clowns, qui reçoivent des claques formidables, puis ils rigolent, dès que c'est passé... Au fait, aurais-tu envie de voir des clowns?... Si nous allions au cirque?

Grâce à Quinze-Grammes, Grandgoujon avait dans sa poche une première permission de sept jours. Il dit à sa mère : « Je les passe au cirque tous les sept... avec toi. Ça va? »

Elle voulait tout comme lui, le trouvant intelligent et original. Et quoiqu'elle fût bien lasse et qu'elle se plaignît d'étourdissements violents, pour le détendre, elle le suivit au Nouveau Cirque.

Ils prirent une loge ; ils s'y installèrent à leur aise ; et, d'abord, ils regardèrent, sans mot dire ; il y avait si longtemps qu'ils ne s'étaient pas vus en ces lieux comiques ; il fallait ce désarroi de leur vie. Mais d'être assis devant cette piste sablée, dans cet air qui sentait le cheval, en face de rangées de gosses et de soldats, fit sourire Madame Grandgoujon, qui dit :

— Sommes-nous enfants !

— C'est la guerre ! affirma Grandgoujon.

Il avait l'air de dire : « Nous sommes absurdes? Parfaitement. *Je veux* être absurde ! »

Puis, montrant les gradins couverts de spectateurs, il reprit :

— Que de monde !... Pendant que les autres se font massacrer... Il faut donc à tout prix que les gens s'amusent ?

— Nous faisons partie des gens... dit Madame Grandgoujon indulgente.

— Nous ? Moi ?... Ah ! il me semble que j'en ai le droit, moi ! dit Grandgoujon durement ; je sors d'un cabanon !

— Bien sûr... mais ne parle pas trop haut ! balbutia Madame Grandgoujon, et remarque qu'il y a surtout des permissionnaires... des écoliers, des blessés. En voilà encore un pauvre qui installe sa jambe de bois.

— Ceux-là, dit machinalement Grandgoujon, il faut se mettre à gen...

Mais, s'étranglant :

— Comme dit Colomb !

Et avec un mauvais ricanement :

— Cet imbécile !...

Sa mère fit un « Oh ! » de douce protestation. Alors, furieux, il dit :

— Je répète : imbécile !... Il m'offre à moi un gosse rapatrié ! Comme si je pouvais être bon, moi, et philanthrope, moi ! Je suis soldat, moi, c'est-à-dire un esclave au ban de la société ! Donc, quand j'ai fini mon service, qui consiste à ne rien faire, de moi il n'y a rien à attendre ni à espérer ! On me traite comme le peuple : parfait ;

du peuple, j'en serai! J'aurai ses deux distractions : le bistro et les spectacles! Et plus ça sera médiocre, plus je jubilerai. Voilà!

A ces mots, comme par enchantement, la salle s'illumina, et l'orchestre commença son ouverture : il avait l'air perché dans les lambris dorés du plafond. Les spectateurs devaient renverser la tête pour apercevoir des musiciens qui, d'une main morne, raclaient leurs archets sur des violons ou contrebasses, tandis que leur chef leur faisait de vagues signes, au moyen d'une baguette. La réunion de ces gestes produisait une curieuse musique, succession de mesures plus que de sons, et c'était une cadence sans être une harmonie, une sorte de bruit à l'usage des animaux ou des enfants, mais dont les adultes auraient pu s'étonner. Ce ne fut pas le sentiment de la plupart. Au contraire : cette monotonie d'accords les engourdit et les rendit passifs, et propres à recevoir les impressions que la compagnie des clowns, acrobates et gymnastes, devait leur dispenser.

Les gymnastes commencèrent. La gymnastique de cirque mérite l'attention des philosophes : elle consiste à construire avec des êtres vivants, à échafauder croix ou pyramides au moyen de corps humains; et c'est de l'architecture éphémère, vite édifiée, vite évanouie. La fin de l'exercice est charmante, car il n'y a ni démolition ni écroulement. On entend « Hop! » puis, d'un élan, les parties humaines qui contribuaient à ce monument figuratif, se libèrent et s'épa-

nouissent, telles ces fusées qui se dissocient en étoiles légères. Mais l'édification, elle, est douloureuse. Il y a des muscles tendus, un halètement, et ce spectacle répand, parmi le public, une admirative angoisse. Les spectateurs sont contractés comme les gymnastes. Un silence pèse sur l'assemblée immobile. On entend un roulement de tambour, qui veut dire : « Ne bougeons plus!... » La minute est solennelle. Parfois même, les victimes qui servent de matériaux, manquent ou font semblant de manquer la combinaison de leurs efforts. Elles laissent échapper une grimace de douleur.

— Ah! s'écria Madame Grandgoujon, le grand s'est tordu le poignet!

— Pouh! dit son fils.

— Si... il ne faut pas qu'il recommence... Que quelqu'un lui dise... Il s'est fait mal... Moi, je ne regarde plus...

Grandgoujon reprit simplement :

— Qu'est-ce que tu dirais dans les tranchées?

Mais la gymnastique fut terminée bientôt, et laissa place à la clownerie. Celle-ci fut nombreuse et diverse, et Grangoujon commença de s'épanouir.

D'ailleurs, il sembla qu'avec cette gaîté, gloussements et pirouettes, la salle devenait plus brillante. Tout y luisait mieux, les casques des pompiers, le cuivre du pourtour, les chevaux dorés qui surmontaient les loges.

Un clown à tête de crétin occupa d'abord la piste. Il avait le cou et les épaules chargés de

verroterie et s'époussetait les pieds d'un plumeau jaune serin, après chaque pas. Fatigué de la promenade à plat, il imagina, à la vue d'une table, une marche rotative. A ce meuble il s'accrocha donc des mains et des pieds, et la face illuminée de satisfaire un caprice de dément, il commença de se rouler autour de cette table, tombant avec elle, se relevant sans la quitter, maniaque obstiné, symbolique imbécile.

— Ah! ça... ça alors, c'est prodigieux! dit Grandgoujon, retrouvant de la gaîté.

Il se frotta les mains, regarda la salle, et en face, qui aperçut-il? Moquerard, qui était avec une demoiselle, et, de loin, faisait des signes de bienvenue.

— Tiens, l'autre! fit Grandgoujon. Ah! ça ne m'étonne pas! Il est dans son cadre!

Le clown venait de réaliser une chute retentissante et s'époussetait crâne et derrière.

— Celui-là est formidable! dit Grandgoujon. Et regarde, ajouta-t-il pour sa mère, dans quel état est cet imbécile de Moquerard; il se tord, ne se tient plus. Malheureusement, il est avec la petite...

— Qui donc? dit Madame Grandgoujon.

— La sœur de Quinze-Grammes. Je regrette : on l'aurait fait venir; il nous aurait dit des folies : il n'y a que ça qui me plaît!

— Mais, mon enfant, appelle-le, dit Madame Grandgoujon. A mon âge, on ne craint plus de se compromettre.

Le clown s'était mis à jouer de la flûte, et

avait lâché une étonnante fausse note. Aussitôt, un de ses confrères en clownerie accourut des coulisses et, sur la nuque, lui appliqua, pour le punir, une claque à tuer un bœuf : la flûte entra dans la gorge du flûteur affreusement, jusqu'aux dernières ouvertures, mais ses doigts, d'eux-mêmes, se trouvèrent alors sur celles-ci, et héroïque il s'en servit pour émettre un son rauque, deux lugubres notes pareilles au cri d'un chien écrasé, avec lesquelles il s'enfuit en boitant.

Grandgoujon ne se contint plus. Il affectait un air féroce, et debout pour applaudir, bredouillait :

— C'est énorme ! C'est prodigieux !

Puis il héla Moquerard :

— Viens donc, qu'on se torde ensemble !

L'autre ne se fit pas prier. A la joie des spectateurs, il fit mine d'enjamber sa loge, comme pour s'envoler par-dessus la piste. Puis, il se résigna, retenu par son amie ; mais au lieu de sortir dans le couloir et de tourner la salle extérieurement, il se divertit à suivre tout un rang de spectateurs, et, avec des grimaces, des semblants de chutes, mille singeries, fit lever quatre-vingts personnes, faisant ainsi le bonheur de tous, surtout des enfants, qui trépignaient, croyant à un troisième clown dans la salle. Il tirait après lui sa compagne cramoisie, qui n'en pouvait plus de rire, et... de près, Grandgoujon s'aperçut que ce n'était pas Mademoiselle Nini.

Moquerard fit un grand salut à Madame Grandgoujon, puis présenta : « Mademoiselle Dieulafet,

de l'Odéon ». Madame Grandgoujon se composa une figure aimable et s'effaça : la jeune personne s'assit. Alors, Moquerard de taper du pied, de postillonner, de déclarer « que ce spectacle clownesque était le plus beau que l'on pût voir en France ! »

— Je suis de ton avis, dit Grandgoujon nerveusement, ça vaut deux sous de confiture !

— Des gens comme ceux-là, affirma Moquerard, devraient être célèbres par tout le pays ! On porte aux nues des Gagadémiciens en enfance, et on ne sait pas comment s'appelle cet homme sublime, dont la bêtise résume quatre-vingt-dix-neuf pour cent de l'humanité !

Depuis que Moquerard était là, Madame Grandgoujon, toujours prête à suivre et à écouter le plus bruyant, buvait les paroles de Moquerard, ses yeux riaient, et ses lèvres avaient un frémissement, quand elle se répétait les phrases de cet excentrique. Mais un nouveau clown pénétrait sur la piste, figure blafarde et culotte écarlate : sa vue anima la salle.

— A-t-il l'air stupide ! Est-il assez beau ? dit Moquerard qui, dans ses transports, faisait des globes de salive.

— Il n'aura pas volé ses cent sous, affirma Grandgoujon.

Et sa mère eut un éclat de plaisir, tandis que Mademoiselle Dieulafet, de l'Odéon, faisait entendre un rire égrillard.

— C'est mieux que les cours de la Sorbonne ! déclara Moquerard.

Le clown apportait un panier d'œufs. Il en saisit un, et, montant sur un tabouret, il le laissa tomber sur une assiette, par terre.

— Ah! s'exclama le public.

Mais le rire général fut suspendu par une surprise, car, au lieu de faire floc, l'œuf fit pan et, intact, cassa l'assiette. Stupeur; puis le rire reprit, plus nourri et plus large; et le clown dit simplement :

— Ho! Ce était œuf dur!

Grandgoujon étouffait, Moquerard trépignait. Il se jeta au cou de Mademoiselle Dieulafet, de l'Odéon :

— Chère âme, que je t'embrasse!... Madame Grandgoujon, vous permettez?... Je vis l'heure la plus belle de ma vie... Jamais je n'eus jouissance pareille, même à la Gômédie Françoise!

L'air de la salle s'échauffait. Chaque groupe de spectateurs s'animant, c'était une mêlée des joies particulières.

Lentement le clown fit trois tours de piste. Il marchait en canard. Quand il passait devant ses œufs, il les regardait avec hauteur. Et soudain, les laissant, il sortit.

Alors, ce fut le clown-musicien qui reparut. On lui avait extirpé sa flûte; mais une fantaisie nouvelle était née sous son crâne absurde. Il arrivait avec trois chaises, les superposa en équilibre sur son front et ne se livra de nouveau aux délices de l'exécution musicale qu'avec cet édifice sur la tête. Le délire de Moquerard recommença. Grandgoujon, débordant, s'était écrié :

« Voilà!... Voilà le symbole des temps que nous vivons! » Et il avait été obligé d'ouvrir sa capote. Sa mère regardait, riait, se mouchait, s'essuyait les yeux, et penchée en toute simplicité vers Mademoiselle Dieulafet, de l'Odéon, disait : « Ce qu'*ils* sont drôles! » unissant ainsi son fils, Moquerard, les clowns.

L'homme aux œufs était rentré. Il avait repris son panier; tranquille, il longeait la piste sur le bord en velours rouge, puis il grimpa parmi les spectateurs.

— Il faut l'appeler! cria Moquerard. Eh! la tête plâtrée, par ici, ma vieille, qu'on t'admire de près... Moi, je veux que cet abruti devienne mon ami... Apporte tes œufs!

Le clown de s'approcher.

— Mais... il vient, balbutia Madame Grandgoujon, dont le rire se contractait.

— Et on va faire une omelette ensemble, dit Moquerard dressé.

— Nô, je veux tout seul! affirma le clown, impératif.

Il avait enjambé une balustrade, et il était dans une loge voisine avec son panier, nez tendu, reniflant l'air, avant de faire un bon coup; puis, ce panier il le prit à deux mains et il annonça : « Attentione! Eune, deusse! »

— Ah! cria Madame Grandgoujon.

Le clown n'avait pas bougé. Il regardait, épanoui. Il articula :

— Ça compte pas! Recommençons...

Madame Grandgoujon, détendue, éclata de

rire ; mais elle était rouge, elle avait été saisie, et Moquerard simulait la panique :

— Je fuis... je fuis !

Le clown ordonna :

— Restez, siouplaît !

Il avait reprit ses œufs. Cette fois, Madame Grandgoujon n'eut pas le temps de crier. Hop ! Il lança. Elle mit simplement les mains devant sa figure, mais... tous les œufs étaient attachés par des élastiques, et, projetés à un mètre du panier, y revinrent automatiquement.

— Ah ! Ah ! faisait Moquerard, c'est drôle, très drôle ! Oh ! que c'est drôle !

Et il donnait des coups de tête dans le vide.

— Madame Grandgoujon, fit-il de sa voix de fausset, êtes-vous contente ?

Madame Grandgoujon ne bougeait plus, la tête sur l'épaule. Cramoisie, elle haletait. Son fils se précipita. Mais le clown s'était écroulé avec tous ses œufs qui, cette fois, répandaient sur la piste une coulée jaune ; et la salle s'esclaffait. Moquerard tapait le rebord de la loge. Grandgoujon cria :

— Qu'est-ce qu'a ma mère ?

Il lui prit la main, lui remua le bras. Elle ne regardait plus.

— Ma mère se trouve mal !

Moquerard n'entendait rien. Il répétait : « Regarde ! Regarde-le donc ! » Le clown, droit sur la tête, lisait son journal à l'envers.

— Je te dis, hurla Grandgoujon au milieu du déchaînement des rires, que ma mère...

— Ah! Qu'est-ce qu'elle a? dit Moquerard.

Ils la prirent, tandis que Mademoiselle Dieulafet faisait la mouche du coche : « Mon Dieu!... Oh! Dieu!... Pourvu que ce ne soit que la chaleur!... » Ils la sortirent de la loge, sans que personne même les remarquât : le clown venait de faire une nouvelle chute extravagante, et les mille spectateurs étaient secoués par un rire plus fort que leur volonté.

Lorsque Grandgoujon et Moquerard furent dans le couloir, ils dirent :

— Un siège! Un docteur!

Une ouvreuse vint au-devant d'eux :

— Cette dame est malade? Il faut la mettre à l'air...

Madame Grandgoujon était lourde. En passant devant le contrôle, Moquerard déclara :

— Je ne peux plus, mon cher... ma sacrée blessure...

Alors, deux Messieurs du cirque s'empressèrent.

— Qu'a cette dame?

— Elle a trop ri, affirma Moquerard.

— Ah? Ah? firent les Messieurs, flattés.

— Il faudrait l'allonger, bredouilla Grandgoujon.

— Couchons-la sur cette banquette, Monsieur.

On alla chercher le médecin de service : major si blond qu'il paraissait blanc. Il avait des yeux vagues d'albinos et une pensée qui semblait fluide et diluée.

— Congestion, dit-il d'une voix mince.

— Congestion? Mon Dieu!

Le jeune médecin donna des ordres pour une voiture.

— Que faire, docteur? balbutiait Grandgoujon.

— La ramener chez elle, Monsieur. Je vais donner quelques conseils...

On ne trouvait aucune voiture. Il fallut héler une ambulance américaine qui passait. Au voiant, une jeune femme parlait une langue que personne ne comprit. Mais voyant la malade, elle consentit volontiers à la prendre et à la déposer chez elle.

On coucha Madame Grandgoujon. Le médecin albinos lui fit une vague piqûre, posa des sinapismes qui furent sans effet, et se retira, ne laissant guère d'espoir à Grandgoujon.

Le pauvre! Rien dans la vie, même ses amertumes, ne l'avait préparé à ce drame brutal. Et cette agonie d'abord le jeta dans le même effroi que la bataille, car, comme pour la guerre, il répéta:

— Enfin... comment ça se peut-il?

Sa mère n'avait jamais eu que de légers malaises: il la regardait, stupide; et la peur de la voir passer le clouait sur place. Personne, dans la famille, n'était mort de congestion. Elle tombait comme une femme empoisonnée. Il y avait de quoi devenir fou!

Puis, avec le temps... l'accoutumance changea son immobilité inutile en une lamentation inactive.

Moquerard, après l'avoir accompagné, était monté prévenir les Punais des Sablons, et Grandgoujon, seul, se trouvait la proie de Mariette, qui

ne parlait que par exclamations de désespoir, mettant en avant son incapacité à soigner sa maîtresse, vu qu'elle était presque immobilisée par une sciatique.

— Qu'est-ce que nous allons devenir ! geignait Grandgoujon, la tête dans ses mains. Vais-je la laisser mourir !... Enfin, qu'on vienne à mon secours !... Où est la concierge ?... Par la cour, appelez la concierge !

Celle-ci monta et consentit de mauvaise grâce à quérir une sœur garde-malade. Elle en ramena une qui était fluette, finaude et fouineuse, et dont Mariette dit, après le premier repas :

— Ces sœurs, ça voudrait être servies mieux que des princesses du sang !

Elle le dit devant Grandgoujon, qui n'entendit rien. Il écrivait à Madame Creveau :

« ... *C'est le plus grand malheur de ma vie... Venez à mon aide. Je compte sur votre bonne affection. Je ne tiens plus debout, et je fais peine à voir.* »

Le lendemain, à la première heure, la pâle Madame Creveau s'en vint, tout éplorée et comme fondue ; aussi ne fut-elle d'aucun secours. Elle assura surtout Grandgoujon de ses intentions tendres, trop heureuse que, maintenant, dans son esprit à lui, le nom de Creveau pût marquer une amitié vraie. De fait, avec elle il pleura, puis il dit :

— Je suis bien malheureux. Voulez-vous, Madame, que je vous embrasse aujourd'hui ?

Et sa mère mit trois longs jours à mourir, sans

avoir repris connaissance. Durant ces trois jours régna le plus affreux désordre, tant dans la maison que dans les cervelles qui, autour de ce lit d'agonisante, essayaient d'inventer quelque remède.

Madame des Sablons, son mari après elle, étaient descendus ; ils avaient trouvé des paroles affectueuses ; et Grandgoujon, malgré sa douleur, s'aperçut combien la pitié ajoutait encore de charme à cette créature charmante. Elle s'offrit à aider, à veiller. Grandgoujon dut faire effort pour refuser. Il se disait :

— Ce serait un bonheur... dans le malheur... d'avoir une femme... aussi exquise.

Monsieur Punais soupirait doucement :

— Pauvre ami, que le sort est bizarre ! Vous allez au front et revenez indemne. Madame Grandgoujon va au cirque : on la rapporte mourante.

Grandgoujon répondit d'une voix qui tremblait :

— Ah ! cette guerre, Monsieur Punais !... Car ma mère en est une victime indirecte : ses premiers étourdissements datent de la mobilisation !

Madame Grandgoujon se découvrait sans cesse ; elle rejetait son drap, et chaque fois que son fils le lui remontait avec une plainte lamentable : « Maman, voyons... » elle faisait, sans ouvrir les yeux, une si pauvre figure, que Grandgoujon avait le cœur gonflé. Il appelait la sœur :

— Tenez-la... C'est ma mère ; je ne peux plus !

Mariette n'ouvrait la bouche que pour geindre sur soi, ou faire des remarques comme celles-ci :

— Faudrait, pourtant, que cette sœur qui ne

fait rien, se grouille et aille à l'église rapport aux sacrements, si Monsieur ne veut pas que Madame nous quitte comme un pauvre chien ; puis qu'elle rapporte du buis et de l'eau bénite, car c'est pas quand Madame sera passée qu'on aura la tête à tout ça !

— Oh ! laissez-nous, pour l'amour du ciel ! grondait Grandgoujon. La sœur sait ce qu'elle doit faire, et je m'en rapporte à la sœur.

Il allait, venait, geignait, pleurait.

— Monsieur Punais a raison, se lamentait-il. C'est moi qui aurais dû être emporté au front... et c'est elle qui... au cirque... oh !

Quand Madame des Sablons le voyait ainsi, elle soupirait en respirant un mouchoir parfumé : « Pourra-t-il tenir ? »

Sur tous les meubles traînaient des tasses, du linge, des potions, et, douloureux, bon à rien, encombrant, il énervait la sœur, seule personne active, mais qui se trouvait mal nourrie, disant à la cantonade :

— Il ne doit guère y avoir d'argent dans cette maison-là !

Elle ne pensait qu'à sortir, prétextant des offices aux paroisses voisines.

Colomb était en province ; mais Monsieur Punais l'avait averti. Alors, en deux jours il envoya deux télégrammes d'une fièvre amicale, où on lisait un appel à la confiance : « *car la mort ne prend que ceux qui s'abandonnent. Courage. Colomb.* » Madame Grandgoujon s'était toujours abondonnée ; elle fut jusqu'au bout selon son

caractère, et, doucement, elle se laissa partir pour l'autre monde, en dépit de toute l'ardeur défensive mais lointaine de Colomb. Dans sa seconde dépêche il implorait des nouvelles. Grandgoujon, qui depuis trois jours n'en pouvait plus de vivre cloîtré, et disait, resongeant à son propre cas :

— Je ne respire plus du tout... Moi non plus ne ferai pas de vieux os...

Grandgoujon sauta sur ce prétexte pour prendre son chapeau et s'échapper. Au surplus, il ajouta :

— C'est mauvais pour ma pauvre mère que je reste là. Je fais une tête lugubre. Si elle revenait à elle...

La rue lui parut admirable. Journée légère : il avala de l'air tiède largement, sans crainte d'en avaler trop, et à la poste il s'épancha, tandis qu'on enregistrait sa dépêche :

— Il y a des heures, vous savez...

Une femme, qui avait lu sur son épaule, souffla à sa voisine :

— Ces pauvres soldats n'ont pas assez de se faire tuer : faut encore des décès dans leur famille.

Grandgoujon, en s'en allant, la salua. Et dans son chagrin qui, maintenant, le berçait, il trouvait ainsi un prétexte heureux à se rapprocher d'une humanité telle qu'il se la figurait jadis, sensible et pas mauvaise. Il revint ému. Mais Mariette le guettait sur le palier, et d'une voix vengeresse elle jeta :

— Mââme a passé !

— Quoi !

Il se précipita dans l'appartement, éclata en sanglots, se roula au pied du lit, et cria :

— Maman ! Oh ! maman ! Toi qui m'aimais si fort ! Qu'est-ce qu'a la vie à nous poursuivre ainsi ?

Il n'y avait pas que la vie. La pauvre Madame Grandgoujon n'était pas froide, qu'un monsieur en redingote, gants noirs et cravate blanche, se présenta pour les pompes funèbres, et fit à Grandgoujon, hagard, le discours suivant :

— Monsieur, ce n'est pas à la légère que je franchis votre seuil, dans un moment si cruel. La vie sociale a ses exigences, même aux minutes des grandes douleurs. D'ailleurs, je viens alléger la vôtre... Madame votre mère a rejoint Monsieur votre père dans un monde plus clément, espérons-le. Je sais ce que fut le service de Monsieur votre père, simple et digne, et je vous propose, pour Madame votre mère, des obsèques semblables, qui seront le suprême hommage à sa vie, si parfaite.

— Oh ! Monsieur, s'écria Grandgoujon parmi de nouveaux sanglots, vous le dites sans l'avoir connue, mais si vous saviez...

— Monsieur, reprit dignement le personnage funéraire, je sais et sens le tragique de cette mort soudaine.

Il releva le menton à la manière des acteurs, qui dans l'adversité défient le sort. Grandgoujon essuya ses yeux, et, reconnaissant, dit d'une voix mouillée :

— Les vieillards, maintenant, tombent comme les soldats, d'un coup.

L'autre reprit :

— Madame votre mère devait vibrer à tous les événements?

— Ah! Monsieur, fit Grandgoujon, les plus lointains! La Révolution russe lui a fait un mal! Ma mère aimait la Russie...

— Y avait-elle été? dit étourdiment ce placier en convois.

— Non, mais elle avait vu les Russes à Paris... et... nous avions des valeurs russes...

Le monsieur noir eut un soupir, médita, puis se décidant :

— Hélas! La mort est là, qui veut qu'on s'occupe d'elle... Avez-vous, Monsieur, l'intention de prendre une troisième classe, comme d'habitude?

— Une... troisième classe? balbutia Grandgoujon.

— Monsieur votre père eut sa troisième classe. La troisième classe est ce que nous faisons de mieux, aussi éloignée de toute pose que d'une excessive modestie. A l'église, service brillant, avec toute la prêtrise, et à sa tête Monsieur le Curé, ce qui fait bien, car les stalles sont remplies.

— Je ne me rappelle pas, gémit Grandgoujon.

— Ayez confiance, reprit l'homme sombre, qui boutonna sa redingote.

— Ainsi, se permit de dire Grandgoujon, vous représentez la maison... enfin celle qui a enterré mon pauvre père?

— Monsieur votre père fut inhumé par les soins de la maison Moreuil.

— C'est cela.

— Nous suivons de près les bonnes familles. Vous êtes, n'est-ce pas, de la famille du colonel Grandgoujon, tué héroïquement à l'ennemi?

— Du colonel?... Non, non.

— Pas possible?... Oh! fit l'autre, le front pensif, il doit pourtant être votre parent... Enfin, Monsieur, la maison Moreuil manque de personnel, en cette terrible guerre.

— Ah! s'indigna Grandgoujon, c'est elle qui nous tue tous!

— Seulement, dit avec gravité l'homme funéraire, nous devons aller jusqu'au bout.

Il s'inclina :

— Bref, nous aidons la maison Moreuil, et concevons comme elle un service : belle tenue qui n'empêche pas la tristesse; mais la tristesse non plus n'exclut pas le décorum, et le chant d'abord! Il en faut, Monsieur... Dans la troisième classe, vous aurez le chant en trois points, avec réponses par les enfants de chœur.

Il tira des cartons de sa serviette.

— Pour la décoration, si vous pouvez jeter un coup d'œil sur nos modèles?... Merci, Monsieur... Voici le catafalque, trois écussons, douze candélabres. Puis, le tapis : Monsieur votre père eut un tapis. Le tapis est en plus depuis la séparation de l'Eglise et de l'Etat... Nous voudrions faire mieux : la loi nous en empêche.

— Jolie, la loi! grogna Grandgoujon. Ah! Monsieur, nous sommes des électeurs, c'est-à-dire des poires et des bouchons...

— Sans doute, dit l'homme funéraire, mais l'heure présente commande l'union sacrée.

Il s'inclina encore, et d'une voix recueillie :

— Le cercueil... verni, n'est-ce pas? C'est tellement mieux, que le ciré, pour une mère surtout. Le verni est à la fois joli et convenable.

Il y eut un silence. Puis, Grandgoujon reprit avec une figure plus apaisée dans l'affliction :

— Je m'en rapporte à vous. Vous connaissez ces détails mieux que moi. Soyez guidé simplement par deux pensées : je ne suis pas bien riche; mais j'aimais ma mère profondément.

— Monsieur, déclara l'homme des pompes, ces pensées ne me quittent pas.

Il eut une troisième inclinaison :

— Sur le cercueil, une croix? La croix donne du cachet.

— Mettez une croix.

— Désirez-vous un officier en marteau?

— Oh! dit vivement Grandgoujon, pas d'officier!

— Vous savez, Monsieur, ce que j'entends par là. Voici la gravure... nous en avions un, la semaine dernière, aux obsèques de la Baronne de Plomb... et...

— Alors... dit Grandgoujon.

— Et ainsi, conclut l'homme noir se levant, vous verrez, Monsieur, votre chagrin allégé...

— Oh! Monsieur!... protesta Grandgoujon.

— Par la sensation du devoir accompli que vous donnera le convoi, service et enterrement, de Madame Grandgoujon mère... je la désigne

ainsi, puisqu'il y en eut une autre, hélas! un temps trop bref...

Il salua.

— Je ne vous demande plus qu'une petite signature.

Grandgoujon s'empressa de la donner, après quoi il reconduisit son visiteur avec la plus attendrie reconnaissance.

Pendant ce temps, la sœur bataillait avec Mariette pour disposer d'une façon convenable la chambre de la morte. Comme Grandgoujon revenait, la sœur dit aigrement :

— Elle ne veut pas que je mette une rose dans la main de Madame Grandgoujon !

— Oh ! pourquoi ?... dit douloureusement Grandgoujon.

Et le désir de la sœur devint une étrange réalité.

Dès qu'il y a un cadavre dans une maison, les esprits des vivants se surexcitent autour. Ces pauvres humains ne sont jamais prêts à cette catastrophe normale. Ce ne sont alors que luttes, discussions, mots aigres-doux dans les pièces voisines, et aussi c'est un débarquement de parents et d'amis qui, comme si la Mort, et Dieu derrière, les entendaient, découvrent tout à coup leur âme au naturel, font avec éclat l'étalage de leur conscience, se réclament de ce qui est digne et respectable en ce monde, enflent le service le plus modeste du vent de leurs revendications.

Ce rôle, à l'enterrement de Madame Grandgoujon, fut joué par sa nièce, dont il n'a pas encore été question dans ce récit qui se passe à

Paris, parce que cette nièce était mariée dans le Bourbonnais à un inspecteur des chemins de fer. Grandgoujon leur avait télégraphié. Elle accourut la veille des obsèques, flanquée de son mari dont, paraît-il, c'était le premier congé depuis 1914, — remarque destinée à souligner ou le labeur de cet homme, ou le mérite de son déplacement, ou le sacrifice de son congé... ou... peut-on deviner tout ce qu'une femme acariâtre met en la moindre de ses plaintes?

Pour acariâtre, cette nièce l'était, par nature, par étroitesse d'esprit, par un goût de dominer et de tyranniser, et aussi par une curiosité basse, qui la poussa vers la cuisine et la loge, sitôt débarquée. Elle voulut savoir le prix du convoi, si la vie militaire de Grandgoujon était dure, quel chagrin il avait laissé voir devant sa mère morte.

— A-t-il pleuré? Est-ce qu'il a du cœur?... A nous, jamais il n'en a montré. Mon mari est inspecteur du réseau : vous savez, ce qu'ont fait les chemins de fer durant cette guerre. C'est l'enfer, nuit et jour : eh bien, de ce monsieur qui se tournait les pouces et vivait en jouisseur, jamais nous n'avons reçu le plus petit mot d'affection. Je ne me plains pas : il est libre, mais quand même...

— Quand même on a le droit de dire ce qu'on pense, reprenait la concierge, surtout quand on a un mari de devoir comme Madame, ou comme le mien qu'est dans les tranchées depuis le premier jour.

En vérité, le mari de la nièce, Monsieur Poisson, était timide et effacé, mais sa femme, auprès de chacun, se chargeait de faire avec éclat son éloge. Elle affectait, entre temps, une peine pathétique de la mort de cette tante qu'elle n'avait pas vue depuis cinq ans, mais qu'elle disait aimer plus qu'une mère. Dix fois par heure, elle rentrait dans la chambre obscure de la morte et inondait le corps et le lit d'eau bénite, en poussant des soupirs.

Grandgoujon qui, comme toujours, avait commencé par la confiance et la bonhomie, eut besoin d'une journée pour s'apercevoir de ces façons singulières et s'en énerver. Puis, la concierge et les boutiquiers firent demander la permission de voir une dernière fois Madame, et ce défilé l'irrita. Il sortit encore faire un tour. Enfin, il dut prendre deux repas avec ses cousin et cousine, et ce fut, au dessus de plats servis froids, une conversation haineuse, coupée de silences, hérissée de pointes d'aiguilles, mesquine et laide, sur les deux plus grandes douleurs des hommes : la guerre et la mort.

L'enterrement, d'avance, abattait Grandgoujon, l'idée surtout de promener sa douleur publiquement. Au contraire, la nièce surexcitée, disait : « Vous me présenterez ? » et elle parlait avec emphase de son voile et de sa couronne. Sa couronne était une horrible chose en perles et celluloïd qui, tout le temps du trajet, secouée par le corbillard, fit un bruit grésillant et détestable.

Quand le cortège s'ébranla, Grandgoujon était

horriblement pâle. Ce n'était pas que de chagrin : il venait de songer qu'on avait mis sa mère en bière sans une photographie de son mari que, toujours, elle avait réclamée. Que faire ?

— Ces messieurs de la famille... appela l'homme des pompes.

Il suivit.

A l'église il pleura de chaudes larmes. L'ordonnance de la messe et la musique lui parurent belles ; et il vit là une preuve que la société, parfois, se distinguait par une tendre bienveillance. Mais comme la mémoire humaine est incongrue, durant cette pieuse cérémonie, il lui revenait, sans qu'il pût l'empêcher, la vision du clown aux œufs et de sa mère s'étouffant. En sorte qu'il éprouvait des émotions mêlées.

Moquerard, au défilé, lui dit :

— Ma sacrée blessure se rouvre... Je ne peux pas aller au cimetière.

Grandgoujon répondit :

— Merci... Brave vieux, va !

Et il l'embrassa. Il se sentait entouré et soutenu ; de l'église au Père-Lachaise il marcha l'œil sec, d'un pas presque léger.

Derrière lui, Monsieur Poisson, son cousin, causait avec Monsieur Punais. Il disait d'une voix vulgaire :

— J'ai réussi, cette année encore, à avoir du bon vin rouge pas cher. Mon marchand a des stocks et, pour moi, n'a pas majoré ses prix ; mais, comme il m'a dit : « Les nouveaux venus, gare ! » D'un sens, écoutez donc...

— C'est humain... reprenait Monsieur Punais du ton le plus caressant. Cette guerre fut d'abord un magnifique élan ; mais elle est longue, et les instincts de l'homme ressuscitent...

En montant la rue de la Roquette, Monsieur Punais remarqua :

— Ce pauvre Grandgoujon a la tête nue... Avec ce soleil, on devrait lui dire...

Mais le cousin Poisson répondit, montrant une place :

— C'est là qu'on guillotinait.

On arriva au cimetière : la cloche de l'entrée annonça l'enterrement.

— Le peu de chose qu'est l'homme! soupira Monsieur Punais. Quand on entre ici... c'est pour la vie!...

La nièce descendit d'une voiture de deuil, rouge de colère. Elle venait de faire le trajet avec Mariette, dans la seconde voiture! On ne l'avait pas fait monter dans la première! Des femmes qu'elle ne connaissait pas s'en étaient emparées sauvagement. Parmi ces femmes, il y avait Madame des Sablons. Elle la dévisagea, et d'une voix haute, levant rageusement son voile :

— Il ne faudrait pas croire la province inférieure à Paris!

Sur la tombe de sa tante, elle faillit s'évanouir en une crise de nerfs. Son morne mari la soutint, et amer, conseilla :

— C'est la guerre... Passons...

Grandgoujon avait entendu. Alors, dès qu'il eut serré toutes les mains, lui aussi il passa.

Stupeur pour la famille. On se tourna : il avait disparu. Entre des tombes, il s'était faufilé, et avec Quinze-Grammes qui, fidèle, était venu, ils descendirent à petits pas vers Paris. Grandgoujon songeait à la mort, à celle de sa mère, aux millions de jeunes hommes tombés dans cette tuerie, et continuant de mêler ces tristesses, comme si elles avaient la même cause, il soupira en tournant une rue :

— Enfin, pourquoi n'essaye-t-on pas de causer... et de s'entendre ?

Ils étaient près de la Bastille. Quinze-Grammes dit :

— Tu veux comprendre l'incompréhensible?... Fait chaud : on va passer chez mon paternel. Tu connais pas sa boutique ? J' t'ai dit qu'il est dans les fruits : d' ce temps-ci, c'est chouette : ça fait du jus !

Le père de Quinze-Grammes était un gros homme à verrues et lunettes, singulier par le poil roux de ses bras piqués de taches de son. Il tripotait des pèches et des prunes dans une échoppe obscure, où frelonnaient de grosses mouches. Il fut cordial :

— Ah ! Monsieur est un ami de caserne ? Pis un ami à M'sieur Moquerard ?... Dame, j'l'aime bien, M'sieur Moquerard... Mangez donc une bonne pêche, Monsieur, vous gênez pas... Ma fille travaille pour M'sieur Moquerard, et avec elle l'est pas regardant : il l'emmène au cinéma. C'est un garçon, qui, comme ça, n'a pas l'air, mais l'a du cœur c' garçon-là ; il s'est bien battu, l'a tué du

Boche! Ah! les cochons! J'les ai vus en 70... Prenez pas une p'tite pêche tachée, Monsieur... Attendez, pisque vous connaissez M'sieur Moquerard, j'vas vous en choisir une de c'que j'vends à la pièce.

— A la bonne heure! dit Quinze-Grammes.

Il mordait lui-même dans un énorme fruit. Il dit :

— C'est qu'on rapplique d'un enterrement : Grandgoujon vient d'enterrer sa mère.

— Vot'e mère à vous? fit le fruitier. Oh!... pauv'e Monsieur! Asseyez-vous donc... L'est fameuse, hein, celle-là?... Vot'e mère, alors?...

— Hélas!...

— Y avait-il du monde?

— Oh! dit Grandgoujon, tous mes amis ont été gentils.

A son tour, il mordit dans un fruit, et, se noyant dans le jus :

— Des gens, même, dont je disais du mal... je n'aurais pas cru... Seulement ça ne rend pas la vie aux morts... S'il y a la paix, un jour, Monsieur, je ne sais pas combien il en restera!

— J'en ai peur aussi, reprit le fruitier... En 70, si vous aviez vu déjà comme ils nous ont traités... Ah! les cochons! Mais maintenant, d'quèque côté qu'on s'tourne, qué misère! Les fruits par la chaleur c't un empoisonnement!

Enfin, ils prirent congé. Grandgoujon serra la main poisseuse du bonhomme, et, sur le seuil, ils se heurtèrent à Mademoiselle Nini qui, à la vue de Grandgoujon, fit la moue et s'esquiva. Il demanda à Quinze-Grammes :

— Qu'est-ce qu'elle a?

— C'est d'puis qu' t'as présenté Moquerard à la dame Punais : l'a dû la plaquer? Mais y a pas à s'en faire : caprices de femme!

Quinze-Grammes n'avait pas besoin de lui conseiller la résignation : il était bien trop las! De mornes idées l'engourdissaient d'une façon qui semblait définitive. Et, tête basse, il allait, les mains au dos, geste qui lui était familier.

— Tu sais ce que j'ai appris? dit tout à coup Quinze-Grammes.

— Non?... la Paix?

— Une histoire énorme! Moquerard...

— Ah?

— Tu crois qu'il est lieutenant?

— Peut-être...

— Enfin, tu l'appelles « mon lieutenant »? Et il dit jamais : « Je suis pas lieutenant ». Eh bien, il est pas lieutenant!

— Alors... ses galons?...

— Regarde de près : tu les verras pas. L'a des cache-galons. Et son képi l'a une housse.

— Et dessous?

— Il est sergent. J'ai un copain à la Guerre, qui y paye son prêt.

— Si c'est vrai, c'est original.

— J' te crois! Comme culot, celui-là, l'est culotté!... Et moi, à ta place, j'y dirais.

— Moi? Tu plaisantes! dit Grandgoujon. Il peut se faire passer pour maréchal : je m'en fous.

— Tu t'en fous!... Tu t'en fous! reprit Quinze-Grammes vexé. T'es d'venu bizarre, toi. Tu ri-

goles plus jamais. T'as même pas l'air de t' douter qu'il fait aujourd'hui un temps à baver des ronds d' chapeau !

— Si... Mais je m'en fous encore, répondit doucement Grandgoujon. Je suis trop vieux pour vivre cette guerre-là.

— Mais qui te parle de guerre? dit Quinze-Grammes. L'est marteau, à la fin ! On peut pus causer. Tiens, au revoir, vieux frère !

Il fit trois pas, puis revint :

— A bientôt. J' t'en veux pas.

— Moi non plus, dit Grandgoujon.

C'était vrai qu'il faisait un splendide après-midi de juillet, une de ces clémentes journées où le plus incroyant songe à une bonté divine, car on respire un air tiède qui est comme un pardon des péchés et une douceur à la misère des hommes. Et Paris semblait un peu vide, anémié, ralenti par la guerre, mais Paris rayonnait de beau temps, cette richesse du pauvre, et ses quartiers les plus misérables étaient comblés et dorés d'un soleil abondant dont Grandgoujon ne sentait que la chaleur.

En passant devant Notre-Dame, il se dit qu'il devait faire frais dans l'église. Il entra.

Il s'assit dans l'ombre. Il considéra les gros piliers, la nef majestueuse, la flamme des cierges, et tout cela ne lui donna que des images sans idées. Puis il écouta deux vieilles susurrer un chemin de croix et il se dit :

— C'est malheureux de ne pas avoir la foi comme le Pape... Je devrais étudier ma religion.

En attendant, il rentra chez lui, et, montant l'escalier, il resongea à Madame des Sablons, avec une pointe de dédain et une flamme de désir. Quelle coquette! Elle était jolie à l'enterrement; elle s'était vêtue de noir : il avait remarqué l'éclat de ses dents et la blancheur de son cou. Enfin, il n'y avait donc pas moyen de savoir ce qu'elle faisait de ses trente-cinq ans? Mystère... comme la guerre...

— Avec Colomb, se disait-il, qu'est-ce qui s'est passé?... Et avec Moquerard? Alors il n'y a que moi qui aurais été assez tourte?...

A sa porte, il chercha dans ses poches : pas de clef. Il sonna et... c'est Madame des Sablons qui ouvrit.

— Comment, vous êtes là, Madame?

— Dame! dit-elle. Sonniez-vous chez moi dans l'espoir de ne pas me trouver?

— Sapristi! Je me suis trompé d'étage. Excusez...

— Je vous excuse et vous garde. Entrez. Vous m'avez fait de la peine aujourd'hui! Vous savez quelle affection nous vous avons... Entrez.

— Madame, je ne veux pas être un gêneur...

Il reculait, puis entra.

Elle était en tenue d'infirmière, toute blanche : jamais il ne l'avait vue ainsi; il la trouva irrésistible... Quel art pour se transformer!... Sa blouse en toile fine lui suivait la gorge et les hanches, et on la voyait marcher dans sa robe. Uniforme de charité qui sied aux femmes agréables, car il les déshabille bien. Ce n'est plus un vête-

ment; c'est déjà de la lingerie; il s'amollit à la tiédeur du corps; et le moindre geste, en ce costume clair, prend une valeur qui attendrit les hommes.

— Venez, fit-elle, dans mon boudoir. Le soleil se couche par là: nous serons bien.

Il ne pensait plus à répondre à ses secrètes questions. Il la suivit. De son boudoir, on voyait des toits, des arbres, le Panthéon, le Val-de-Grâce. Et, s'asseyant, Grandgoujon commença par dire:

— Ah! Paris!... Paris l'été, Madame!... avec des femmes comme vous... qui êtes le printemps.

Madame des Sablons sourit. Le soleil, obliquement, lui mettait de l'or dans les cheveux. Elle dit:

— Vous êtes poétique, ce soir...

Il reprit, s'attendrissant:

— Je voudrais bien, car j'ai beau avoir quarante ans, je sens que j'adorerais encore la vie, si elle était meilleure. Moi, j'aimais les amis, le café, le théâtre, les poètes... tout ce qui est bon, mais avec ce cataclysme est-ce qu'on peut seulement rêver un quart d'heure?

— Oui, dit Madame des Sablons après un silence, les rêveurs sont démodés. J'en souffre plus qu'une autre, moi une idéaliste. Jusque dans le domaine du sentiment c'est le triomphe des réalités brutales. Savez-vous de chez qui j'arrive?

Un pied en avant, elle le défiait: « Devinez! » Et, immobile, l'œil à la fois galant et sévère, elle laissait à Grandgoujon le temps d'admirer ses bras ronds que les manches dégageaient, et le bas de

sa jambe, qui était encore d'une si ferme jeunesse.

— Je viens de chez Creveau.

— Pas possible ?

— Quel goujat !

— Madame, s'écria Grandgoujon, il a été mon patron quinze ans et il n'est même pas venu aujourd'hui me serrer la main !

— Parbleu ! reprit-elle. Ah ! Votre mère, ce soir, m'aurait comprise : je l'aimais ; elle avait une âme charmante. Et c'est pourquoi je tiens à dire ces choses à l'homme qui eut une telle mère.

Elle s'assit, nerveuse, et croisa les jambes. Sa jupe en fut troussée. Alors, d'une main pudique, et qui était jolie, elle l'abaissa, puis reprit :

— Ce Creveau, voici cinq jours que je vais chez lui. Vous me connaissez : je suis une femme qui ne s'embarrasse pas de préjugés. Après trois ans de guerre, quand il faut que j'aille cinq jours chez un monsieur, j'y vais cinq jours.

Elle s'énervait un peu :

— Vous ne voyez pas la vie comme moi ?

— Absolument, Madame, dit Grandgoujon, qui ayant surtout vu ses jambes, avait le cœur ému d'un sentiment délicieux et ineffable.

Tout ensemble il pensait que décidément elle était pleine de grâce, mais il était anxieux de savoir si ce Creveau, à son tour, avait tenté...

— Mon cher, reprit-elle, serrant un mouchoir de dentelle en sa main, comme j'étais aujourd'hui pour la cinquième fois chez cet individu (à vous je peux confier pourquoi : vous savez l'œuvre et

l'intelligence hors ligne de mon mari : eh bien, je voudrais le faire décorer ! Or, Creveau connaît le ministre, et depuis cinq jours il me dit : « Revenez demain ; je lui aurai parlé »). Aujourd'hui, je suis donc revenue et je n'avais pas ouvert la bouche, que ce Monsieur s'est planté devant moi : « Madame, il aura sa ficelle rouge, entendu ! Vous comprenez le français ? Vous savez le sens du mot *entendu?* Eh bien, demain, je vous redirai encore : « Entendu », à moins que vous ne vouliez aussi pour vous les palmes académiques ou la médaille de la peste !

— L'insolent ! dit Grandgoujon.

— Mais au cas où vous seriez pourvue, croyez-moi, Madame, ne revenez pas... si vous savez également le sens du mot « revenir ». Je ne suis pas un mondain, moi, et parlons carrément, portes fermées : je n'ai pas le loisir de vous faire la cour. Cas anormal ? C'est vrai. N'importe qui, à ma place, vous jugerait appétissante. Mais j'ai d'autres affaires !

— Ah ! l'insolent ! redit Grandgoujon.

— Suffoquée par cette crudité de termes, j'ai eu envie de le souffleter. Puis, j'ai reculé vers la porte. Il me l'a barrée : « Je sais, a-t-il continué, que vous êtes gentille, et je ne suis pas gentil. Tant pis ! Vous venez trop tard ! Il y a dix ans, sans me flatter, je vous aurais violée là, dans mon salon. Mais le viol n'est piquant que s'il reste le viol. Il faut ne se revoir jamais. Avec une femme du monde, impossible. Elle revient sangloter : « Ne m'abandonne pas : je suis si honnête ! » ce

qui veut dire : « Reviole-moi ! » Et c'est le collage. Alors, Madame, tous mes regrets. Dites à votre mari, que pour sa petite affaire c'est *entendu*, et demeurez chez vous à filer la laine pour nos soldats. »

— Mais... mais quel insolent ! répéta encore Grandgoujon qui en avait une vapeur.

— Ah ! mon ami, de nouveau, j'ai voulu me jeter sur ce malotru : de près il m'a paru trop pauvre. Je me suis enfuie, j'ai sauté dans une voiture, je suis rentrée sans souffle. Puis... j'ai retrouvé mon sang-froid... mais j'avais besoin de vous raconter la scène !

Ce disant, d'un gracieux mouvement de cou, elle rejeta son voile qui ne la gênait pas, et approchant son siège de Grandgoujon :

— Dites que vous me comprenez.

— Pensez, Madame !

Il l'admirait surtout. Comme elle imitait avec distinction la grossièreté de Creveau !

Puis il se redisait tout bas :

> Ah ! femmes... quoi qu'on puisse dire ;
> Vous avez le fatal pouvoir...
>
> . . . .

Et trés enflammé, il reprit :

— Voilà le genre de mufles qui président à la guerre, et l'empêchent de finir !

Madame des Sablons eut une approbation de tête machinale ; la déduction lui plaisait, mais la surprenait. Grandgoujon s'était levé. Il fit trois

pas, eut d'abord l'air de parler seul, puis, rattrapant son grand sujet de rancœur, — car Creveau, il ne lui en voulait pas, Creveau s'était abstenu, — il s'écria :

— Ce Moquerard, tenez...

Madame des Sablons resta muette.

— Ce beau parleur crevait les Boches par douzaines. Bon. Mais mettez cette gloire nationale en face d'une femme : vous verrez, lui aussi, comme il se conduira !

Madame des Sablons soupira, et Grandgoujon poursuivit :

— Sa conscience, d'ailleurs, est sur ses manches. Avez-vous regardé ses galons ? Il n'est pas lieutenant, Madame, il est sergent ! C'est Quinze-Grammes qui a découvert le pot-aux-roses ! Et lui, s'en moque, en titi parisien ; il dit : « Il peut bien se faire passer pour général ! » Mais nous, notre devoir est de considérer les choses d'un autre œil, et quand je songe que ce personnage est reçu à bras ouverts partout...

Madame des Sablons l'interrompit :

— Pas partout !...

Grandgoujon devint rouge. Il s'excusa presque :

— Notez, chère Madame, que ça ne m'émeut pas. A mon âge, on a fait sa vie. Moi, j'ai pour premier principe qu'en étant moins mufle, je vaux le même prix que les autres. Mais ce n'est pas une raison pour être une poire. Vous me voyez dans ce costume idiot ; je vous ai dit que j'étais « indisponible » ; bref, vous déduisez que la Société carrément se paye ma tête ! Madame, je m'en rends

compte comme vous; aussi ai-je adopté la méthode de la tête de mule et de la nullité simulée.

Madame des Sablons se leva :

— Je vous approuve.

Elle alla respirer à la fenêtre. Tous deux étaient arrivés à cet état curieux, où l'on dévide des paroles fortes et colériques, qui se poussent les unes les autres, sans apparente liaison, mais tous deux avaient de secrets penchants qui ne leur correspondaient en rien. Elle, était fort troublée, et lui, sur le divan, prenait des coussins et les écrasait l'un contre l'autre, comme pour simuler une étreinte. Elle lançait des mots fiévreux : lui enchaînait des raisonnements difficiles; et tous deux n'auraient voulu parler que d'eux-mêmes. Mais quelle que fût l'obscurité tumultueuse de leur dialogue, le soleil éclairait tout. Il dorait le sommet des arbres qu'on voyait par la fenêtre, entre deux immeubles; il inondait le boudoir d'une chaude lumière rougeâtre ; Madame des Sablons avait sur le visage le reflet empourpré de ce soir de juillet; et Grandgoujon, dans un émoi qui lui coupa deux fois sa phrase, s'écria :

— Que ma mère... eût aimé... cette soirée!

— N'est-ce pas? reprit Madame des Sablons.

— C'est là que sont les vraies joies : dans les choses éternelles!

— Je sens comme vous.

— La lumière... ça c'est beau... ça dure... ça recommence!

— Et vous savez bien le dire.

— J'ai su autrefois... Ma femme... car j'ai eu

une femme ; j'ai été amoureux ; je l'adorais... Autrefois... Qu'est-ce que je disais ?

— Qu'autrefois vous exprimiez bien cela.

— J'ai même fait des vers... Et vous êtes si bonne qu'un jour, quoiqu'ils soient mauvais, je vous les lirai.

— Merci. Mon affection le mérite.

— Ah ! oui, moi aussi, Madame, je vous aime bien !... On sonne... Est-ce à l'escalier ?

— C'est pour mon œuvre des cantines.

— Bon. Je me sauve. Je viens de passer un quart d'heure émouvant.

— Vous n'êtes pas pressé, causons...

— Non, il ne faut pas : je me sauve. Mais je n'oublierai plus votre accent ni la clarté de cette pièce... Au revoir, Madame, laissez-moi vous appeler « chère amie ». Et dites à votre mari que je l'aime aussi... C'est vrai.. Il est bon... Je reviendrai...

Avec une rapidité de timide, il s'esquiva, très ému ; mais dès que, sur le palier, il se retrouva seul, le tremblement de son corps et de son cœur s'apaisa, et il se sentit fort tout à coup, l'émotion faisant place à une bouffée de contentement. Il cligna de l'œil et se dit :

— Ça va : moi aussi je l'aurai ! Je l'aurais même, si j'avais voulu... mais j'avais presque peur de l'avoir... C'est plus malin d'attendre... et je vais être aussi abject que les autres, en ayant l'air supérieur... D'ailleurs, je ne serai pas tellement abject... C'est idiot de ne pas sauter sur le hasard... Jamais je ne me suis senti si vi-

goureux. Le major me verrait, il me fouterait dans le service armé... Il faut que je me calme... Je vais descendre chez moi prendre un savon et aller au bain.

Il descendit en effet, mais après sa crise de poésie passionnée, ce projet prosaïque, subit un léger retard. Mariette, en lui ouvrant, tendit un papier vert : « *Avis pressant de payer ses contributions.* »

— Ça vous émeut? dit-il. Payez vous-même!

Piquée, elle reprit :

— Monsieur et Mâme Poisson sont au salon.

— Bon. Je n'irai pas.

Et il fila dans son cabinet de toilette. Mais Mariette, en hâte, prévint la famille, qui barrait l'antichambre quand il repassa.

— Ne pouvons-nous pas dire un mot à notre cousin? fit Madame Poisson d'une voie pointue.

— Je suis pressé, dit Grandgoujon se dirigeant vers la porte.

Alors, l'autre éclata :

— Vous aviez l'intention de nous éviter?... Vous croyez que nous aurons subi aujourd'hui toutes les humiliations...

— Oh! Oh! fit Grandgoujon, quel est ce ton?

Il avait remis son chapeau et se bouchait les oreilles :

— Je vous en prie! Pas de bourrage de crâne!

— Par exemple! ricana Madame Poisson. C'est bien à vous d'employer ce terme grossier. Vous pouvez regarder mon mari : vous ne soutiendrez pas son regard. C'est la pureté des yeux qui fait

l'honnêteté d'un homme... Et c'est vous qui portez une capote... mais c'est lui qui sert le pays... Le jour où les avions sont venus sur notre gare...

— Mais, reprit Grandgoujon élevant la voix, je ne vous parle pas de ça, moi : je veux sortir !

— Pas avant...

— Quoi ?

Il devint brusquement rouge, et, gros comme il était, Madame Poisson le trouva redoutable, car elle recula d'un pas. Soufflant fort, Grandgoujon reprit :

— Vous oubliez chez qui vous êtes : c'est moi qui paye le terme ici !

— Nous sommes chez ma tante ! cria la nièce.

— Et nous avons des droits, balbutia enfin le neveu, qui était blême.

— Quels droits ? rugit Grandgoujon.

— Le droit de savoir ce qu'elle nous a laissé ! dit la nièce.

— Laissé ? Mais elle vous a laissé tomber ! fit Grandgoujon. Ah ! vous n'allez pas me faire avaler des couleuvres de cette taille !

— Parbleu ! cria la nièce qui commençait à pleurnicher, nous voyions bien qu'on nous évinçait... J'étais dans la seconde voiture de deuil...

— Ça... reprit le mari, ce n'est pas la question... mais maintenant nous avons le droit...

— Encore !

Grandgoujon roulait des yeux gonflés de colère, et il avait un peu d'écume aux lèvres.

— Vous ne me connaissez donc pas, voyons !

Vous m'avez cru une truffe, moi? Alors j'ai la réputation... Eh bien! vous allez sortir, tous les deux, illico... je ne vous connais pas... il y a quinze ans qu'on ne s'est vus... Et puis...

Sa voix s'enfla, dramatique :

— Prenez garde!... parce qu'aujourd'hui je suis un homme malheureux.

De son index il désignait la porte. Rageuse, la nièce reprit :

— Nous ferons mettre les scellés!

Il dit :

— D'abord sur votre langue!

Puis il écrivit au dos de sa feuille verte.

— Voici l'adresse du notaire familial. Allez gémir chez cette fripouille. Payez-le pour avoir des consolations. Il prend toujours toute espèce d'argent.

Il tendait le papier sur lequel, déjà, la nièce fixait des yeux avides.

— Ce papier, ajouta-t-il, vous dira même le montant de mes contributions; c'est palpitant à connaître, mais je ne les paye jamais... à titre d'embusqué!

— Oh! s'écria la nièce, inutile de simuler des discours d'anti-patriote. On sait ceux que vous tenez.

— Et je vais les réunir en brochure! affirma Grandgoujon.

Il affectait de ricaner, mais il grondait. Puis il remontra la porte, disant encore :

— C'est curieux, hein, la vie? On s'apprête à mordre dans une bonne poire; et la dent ren-

contre un affreux ver blanc... à vous dégoûter des poires !

— Ne faites pas le fier ! dit rageusement le mari.

— Sortez, Monsieur ! ordonna Grandgoujon.

Dans sa rage, la nièce se jeta presque à sa gorge.

— Vous êtes un monstre !... En guerre faire mourir sa mère au cirque !

— Quoique vous soyez une femme, prononça furieusement Grandgoujon, et une femme non mobilisable, je m'en vais vous prendre par la peau du derrière !

A ces mots, du couloir partit un « Oh ! » d'indignation.

Madame Poisson haletait :

— Répétez ! La peau... la peau...

Mais Monsieur Poisson, pâle, toucha sa femme du bras : « Viens-nous-en ! »

Ils sortirent. Grandgoujon claqua la porte sur eux. On les entendit crier des injures sur le palier. Puis, calme d'apparence, Grandgoujon s'avança vers Mariette, qui ne l'avait jamais vu si maître de soi, et il prononça :

— Un savon, s'il vous plaît !

Mais Mariette bredouillait, indignée : « Oh !... Oh ! »

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Jamais, dit Mariette, je n'ai entendu parler de cette façon !...

— C'est la guerre, fit Grandgoujon d'une voix contenue. Un savon !

— A moi, Monsieur ne m'a jamais commandée sur ce ton ! gémit Mariette.

— Consolez-vous, reprit Grandgoujon serrant les poings, les Américains arrivent !

— Plaît-il ?... fit Mariette. Quand je pense que j'ai connu Monsieur, venant de naître...

— Et je faisais sur vos genoux : c'est un indice... Un savon !

— Dieu ! fit Mariette. Si Madame entendait !

A ce mot, Grandgoujon eut un « Ah ! » formidable.

— Mariette, pas de mélo ! Voici des mois que l'orage couve et n'éclate pas, précisément par égard pour Madame, de qui vous feriez mieux de ne rien dire.

Mariette se redressa :

— Pourquoi ?

Grandgoujon avait les yeux injectés de sang :

— Mariette, j'ai idée qu'aujourd'hui comptera dans votre vie, car d'ici quinze secondes vont rouler sur ma langue des mots décisifs.

— Ah ! Ah !... Maintenant que Madame n'est plus... Monsieur qui, il y a trois mois, devant Madame, m'a donné sa photographie...

— Rendez-la !

— Monsieur veut me bazarder ?

— Je le crois ! J'aime les âmes qui sont bonnes, rugit Grandgoujon. Vous n'êtes pas bonne ; peut-être même n'avez-vous pas d'âme.

— Oh ! s'écria Mariette, moi qui soignais Madame avant qu'elle soye malade et qu'a même pas encore demandé ce qu'elle me laissait !

D'un coup, Grandgoujon avala un litre d'air, qu'il rendit tout entier pour dire :

— Elle vous laisse de l'argent ! c'est-à-dire rien ! En cette vie ce qui compte c'est la paix !

— Monsieur, cria Mariette avec un feu patriotique, nous devons tenir jusqu'au bout !

— Vous faites erreur, dit Grandgoujon. Je ne parle pas de cette paix, qui sera votre affaire... et celle des diplomates. Je parle de la paix de mon intérieur ! Or, pour que je l'obtienne, il faut qu'à votre tour vous passiez la porte.

— Si Madame nous voit de là-haut... cria Mariette.

— Elle nous voit ! affirma Grandgoujon.

— Madame, que vous avez fait mourir...

— Au cirque !... Ne faites pas la perruche.

— Pendant que les nôtres se font tuer !

— Assez de phrases. Rendez ma photographie. Nettoyez votre cuisine, et je vous règle en rentrant.

Mais hors d'elle, elle lança :

— Dire que c'est les embusqués les plus forts !

Alors, Grandgoujon manqua faire un malheur... Menaçant, il avança d'un pas, puis recula d'un autre ; il leva une main vengeresse, mais il la rebaissa sans rien atteindre ; enfin il tourna sur lui-même pour tordre sa colère et la tuer dans l'œuf, et, simplement, il prononça d'une voix de tonnerre :

— Celui qui me débusquera n'est pas né !

Cette affirmation solide servit de conclusion. Il avait su se maîtriser. Mariette s'enfuit. On

l'entendit fouiller furieusement son fourneau de ses pincettes; puis elle rouvrit la porte, et jeta dans l'entrée la photographie de Grandgoujon. L'ayant ramassée, il la mit dans sa poche. Une à une, il ferma les pièces de l'appartement, prit les clés, et muni de ce trousseau s'en alla, tandis qu'elle continuait de protester et de pleurer. Il descendit. En bas il remarqua :

— J'étais monté pour un savon : je ne l'ai pas... mais j'en ai flanqué un à trois personnes. Ça va. Je deviens bon !

Une chose, pourtant, lui serrait le cœur : cette insinuation des Poisson, répétée par cette carne : en guerre emmener sa mère au cirque, et...

Aussi, il demanda un « bain d'amidon, bien adoucissant ».

Il y était plongé depuis dix minutes et s'y détendait, oublieux, dans la tiédeur de l'eau, de toutes les misères qu'il résumait en lui, quand le garçon entra :

— M'sieur s'appelle Grandgoujon?

— Oui, mon ami.

— Il y a un soldat avec un petit garçon qui demande de vous parler.

— Un soldat?... C'est pressé?

— Il le dit.

— Qu'est-ce qu'il veut?

Le garçon sortit et revint.

— Il veut vous voir.

— Tout de suite?... Bon sang!... Alors... faites entrer, dit Grandgoujon... Un soldat? Il peut me voir dans mon bain... Et il y a un enfant?...

Oui, mais il peut me voir aussi : c'est un bain d'amidon.

Et il vit pénétrer dans sa cabine un poilu flanqué de musettes, de boîtes et de ballots, tenant d'une main une valise, de l'autre un moutard, qui, lui-même, tenait un panier, et le tout formait un ensemble dont aucune partie ne semblait séparable. Il fallut que le garçon aidât le tout à passer la porte, puis le tout se planta devant la baignoire, et l'homme, enfin, commença :

— Fait' excuses... c'est pour vous m'ner ce p'tit gars qu' vous d'vez prendre.

— Ah ! fit Grandgoujon, qui devint rouge, mon petit réfugié ?... Monsieur, posez donc vos affaires... Pardon de vous recevoir ainsi... mais vous étiez pressé : vous êtes permissionnaire ?

— Justement, dit l'homme.

— Je ne pouvais pas sortir de mon bain, reprit Grandgoujon, c'est un bain d'amidon : ça ne fait du bien que si on reste... Mais asseyez-vous... enlevez mon pantalon... mettez-le par terre... Alors ? Il est gentil ce petit ?... Quel âge a-t-il ? Vous allez me raconter... Ce sont mes chaussettes, Monsieur, ça ne fait rien !

Elles étaient tombées dans le bain. Il les repêcha avec bonne humeur.

— J'aurai plus frais...

Puis, avec volubilité :

— Vous avez été chez moi ?... C'est là qu'on vous a dit... Je ne sais plus comment je vis... J'ai enterré ma mère, moi, aujourd'hui.

— Votre mère ? fit le soldat. Bon Dieu !

— La pauvre femme a été emportée par la guerre, avant d'avoir la joie de s'occuper de ce petit garçon...

Il soupira, puis dit au petit :

— Comment t'appelles-tu, bonhomme ? Es-tu content de venir chez moi ?

Le petit faisait des yeux ronds sans répondre.

— Qu'est-ce que tu portes dans ton panier ?

— Dame, dit le soldat, c'est un cochon d'Inde, dont y a pas moyen de le séparer, vous savez. Alors, j'y ai dit comme ça : « Tu l'offriras à ce monsieur. »

— Parbleu ! dit Grandgoujon d'une bonne voix. Et on le soignera : tu tombes chez le père aux bêtes. J'ai déjà tout un pensionnat. Et vous, Monsieur, d'où venez-vous ? C'est dur où vous êtes ?

— Dame, dit le soldat, pas rigolard !

— Je sais, dit Grandgoujon, j'arrive du front de la Somme. J'ai failli y laisser ma peau !

— Dame, reprit l'homme, c'est quasiment une chance quand on la laisse pas... mais l' plus terrible, tenez, c'est celui qu'aura tout fait, pis qui crèvera le dernier !

— J'y pense souvent, reprit Grandgoujon... Alors, ce petit... il vient de Châlons ?

— A ce qu'il paraît, dit le soldat, que sa mère et lui étaient avec les Boches ; ils sont été ramenés. C'est qu'il est sauvage le p'tit gars ; il parle qu' quand ça y chante.

L'enfant regardait ce gros homme dans son bain, et, médusé, restait muet.

— Il ne faut pas le brusquer, dit Grandgoujon. Avec moi il ne s'en fera pas.

Puis s'adressant à l'homme :

— Mon bain commence à m'avoir fait du bien. Vous allez m'attendre tous deux dans le couloir, et nous irons dîner ensemble. Oh!... je ne vous promets pas un festin : ce n'est pas le jour, j'ai le cœur en compote ; mais il faut bien manger et être gentil avec les gens qui, comme vous, sont gentils.

Sa grosse voix tremblait :

— Alors, je vous emmènerai dans un petit restaurant que j'aime et que vous aimerez. Ça va?

L'homme répondit par un rire : « C'est la nouba! » Mais... il fallait que le tout ressortît : poilu, enfant, panier, ballot, musettes. Grandgoujon, déjà, était hors de son bain pour les pousser : une femme parut sur le seuil pour les tirer. Grandgoujon se renfonça dans l'eau.

— C'est ma femme, dit le soldat avec naturel.

— Elle est là? bredouilla Grandgoujon. Qu'elle dîne avec nous.

Elle ne pouvait pas. Elle faisait la cuisine chez un vieux monsieur, et devait simplement, le soir, retrouver à la gare son mari qui repartait, n'ayant qu'une permission de vingt-quatre heures.

Grandgoujon, rhabillé, dut donc se contenter de l'homme et de l'enfant, sans oublier le cochon d'Inde et les bagages.

— Vous en avez des affaires! dit-il à l'homme.

— Ah! reprit la femme tristement, il fait que

passer : on l'espérait pour une semaine. Alors on y a donné tout le manger qu'était prêt.

Et avec elle, l'homme fit à Grandgoujon l'inventaire.

— Là-bas, dit-il, les mercantis nous bouffent.

— Aussi, reprit la femme, j'y ai fait c' bon gâteau d' riz.

Il ouvrit avec peine une musette sur ses reins.

— Là, c'est un jambonneau, dit la femme.

— Qui pèse son poids, reprit l'homme.

— T'en donneras à Ruffin, dit la femme, qui t'a rapporté une bouteille.

— Sûrement, reprit l'homme. Pis à c' vieux Charles. Son oncle est dans la volaille ; ah ! y a un mois, ce poulet d' grain qu'on s'a enfoncé !...

— Enfin, dit Grandgoujon bonhomme, il n'y a pas à s'en faire.

A ces mots, la femme regarda ses écussons de secrétaire d'état-major, avec défiance. Il dut ajouter :

— Je sais ce que c'est, Madame : j'ai vu le bastringue de près.

Après quoi, il se séparèrent, et Grandgoujon emmena son monde au fameux petit restaurant de l'avenue du Maine, où il avait, en vain, voulu faire dîner Colomb lors de leur première rencontre. Cette fois, il était ouvert.

— Vous allez voir, énonça-t-il, quelle merveille cette petite boîte !

Il commençait de passer sa langue sur ses lèvres.

Il poussa la porte, entra le premier, et, tout de suite, aperçut Moquerard entre deux femmes !

Son sourire se raidit, mais Moquerard gesticula, l'appela, et présenta : « Mademoiselle Dieulafet, de l'Odéon... et sa sœur. » Puis il dit :

— Avec ton soldat et ton enfant, siste-toi à notre table ; ces dames te chérissent, mon chéri !

— C'est vrai, Monsieur, dit sérieusement Mademoiselle Dieulafet, j'ai bien pris part à votre chagrin... c'était si affreux, au moment où on s'amusait...

— Mademoiselle, vous êtes gentille, soupira Grandgoujon attendri ; mais c'est la vie...

— La vie, reprit Moquerard, exige, hélas ! aussi qu'on se sustente avec force mangeaille ! Nous avons résolu de bouffer ce soir à nous en crever le péritoine ! Tu vas, cher officier de bouche, nous composer un menu.

Et, aux deux femmes, parlant dans le nez, il annonça :

— Chères âmes, cet homme bien en chair est sublime comme dégustateur et ordonnateur de grands repas. Vous allez le voir commander !

— Ne te fiche pas du monde, dit Grandgoujon, d'ailleurs flatté.

Mais il regardait fixement les manches de Moquerard.

— Qu'est-ce que j'ai ? dit ce dernier. Des trous ? Des taches ? Ou cherches-tu mes galons ?

Grandgoujon affecta de sourire.

— Ah ! s'écria cyniquement Moquerard, je te paie un tour de chevaux de bois dans mon pays si tu les découvres !

— Combien en as-tu ? bredouilla Grandgoujon.

C'est lui qui était gêné.

— Plus un seul! déclara Moquerard.

Et il se renversa sur sa chaise.

— Voilà : j'ai dû être rétrogradé trois fois! Au début de la guerre, si j'ai bonne mémoire, j'étais lieutenant-colonel.

Il fit un dos rond et branla la tête. Les femmes éclatèrent. Puis il se tourna vers Mademoiselle Dieulafet :

— Ma chère, au bout d'un mois de campagne, comme j'avais signifié à trois généraux qu'ils étaient incurablement stupides, on me nomma... capitaine.

Il laissa glisser son regard sur la seconde des demoiselles :

— Quelques semaines passèrent... lorsqu'une nuit, rêvant tout haut, je déclarai, paraît-il, qu'on n'aurait la victoire que si on la demandait au Sacré-Cœur de Jésus! A ce moment précis, le haut commandement passait : on me réveilla en hâte... et on me nomma sergent... Hélas! je ne devais l'être que trois heures.

Il se tourna vers Grandgoujon :

— Car, brusquement, nous recevons l'ordre d'attaquer. J'aperçois des Boches dans mon dos. Je fonce sur eux. O mauvais sort! Ce n'était que des prisonniers rassemblés à l'arrière, et je m'étais trompé de côté!... On m'a nommé soldat...

Il s'inclina :

— Je le suis toujours, mais comme en même temps je suis sentimental, je porte des cache-galons en souvenir de ce qu'il pourrait y avoir

dessous. Un point à la ligne : la petite histoire est finie !

A cette longue tirade, Grandgoujon ne répondit rien. Il était joué. Il prit la carte.

Dans ce restaurant régnait une délectable odeur de sauces, tournées et longuement cuites. Grandgoujon s'adressa aux dames :

— Mesdames, ici il ne faut pas chercher des titres surprenants... Tout est grand mais simple. *Omelette au fromage*. Ça n'a pas l'air lyrique : c'est tout un poème !

— L'admirez-vous bien ? cria Moquerard, prenant le bras des deux femmes... La salive lui vient déjà !

— Pas encore, dit Grandgoujon, se recueillant... A vrai dire, il faudrait commencer par la visite de la cuisine et de la cave. Quand je n'étais pas en deuil (il soupira), j'aimais faire un tour à la cuisine, où dans une buée nourrissante et suave on épluche, on hache, on fait mijoter, et... (il ferma les yeux d'aise) et à la cave, où dans l'ombre, dorment tous les jus de nos vignes, cuits au soleil de France !

A cette peinture, le soldat s'épanouit. Grandgoujon reprit :

— La cave, ici, Mesdames, c'est toute la Bourgogne, la Champagne, le Bordelais, l'Anjou !... Mené par le patron, j'ai goûté à tous les tonneaux...

— A tous ? fit Moquerard.

— Et c'est prodigieux ! dit Grandgoujon se gonflant. Un voyage circulaire bachique !

Ce souvenir lui modelait un heureux visage.

Puis... il trouvait à Mademoiselle Dieulafet, de l'Odéon, d'adorables grands yeux. Ils étaient lumineux, profonds et caressants. Comment ne les avait-il pas remarqués au cirque? Elle avait, grâce à ses yeux, un visage à faire rêver, cette petite! Et lui, commençait un rêve, quand la porte du restaurant s'ouvrit, et l'on vit entrer Madame des Sablons, suivie de Colomb.

— Oh! mon bon ami! s'écria ce dernier, tendant les mains, quelle émotion de vous retrouver! Pauvre cher!

Inclinant la tête, il regardait Grandgoujon dans les yeux, et il tenait sous le bras une boîte oblongue comme un petit cercueil. Grandgoujon fit simplement :

— Tu es gentil...

— Impossible de rentrer! reprit Colomb...

— Qu'est-ce que cette boîte? dit Moquerard.

— Quelle peine j'ai eue! dit Colomb. Mais... il fallait terminer de grosses affaires.

— Qu'est-ce que cette boîte? répéta Moquerard.

— Un paquet pour un prisonnier, dit Colomb.

— Ah! des sardines? dit Moquerard.

— Non, dit l'auguste Colomb : un peu de terre de France que je lui envoie là-bas.

— De la...? Il est complètement fou, dit Moquerard. L'autre crève de faim, et il lui envoie de la terre!

Mais Colomb se tourna vers Grandgoujon.

— J'ai trouvé Madame des Sablons seule. Son mari vient d'être appelé télégraphiquement dans la Loire.

Il fronça les sourcils.

— Mauvais mouvement par là! Des ouvriers qui sont la proie des meneurs. Propagande boche. Il fallait leur parler tout de suite. Alors j'ai dit : « Cherchons ce pauvre Grandgoujon pour dîner avec lui ».

— Oh! brave vieux! balbutia Grandgoujon, sans trop songer à ce qu'il disait, car il avait les yeux sur Madame des Sablons qui n'était ni en tenue d'infirmière, ni en uniforme, mais en tailleur, civil et modeste ; et Grandgoujon se demandait : « Est-ce lui qu'elle accompagne? Est-ce pour moi qu'elle vient?... Voyant l'autre entre ces demoiselles, est-ce qu'elle va tiquer? »

Elle ne manifesta aucun trouble ni dépit. Alors, il avança une chaise :

— Madame, asseyez-vous. Ce brave soldat vient de m'amener le mioche que j'attendais.

— Qu'il est bien ce petit! dit d'une voix pieuse Madame des Sablons.

Le moutard la regarda, défiant.

— Colomb, reprit-elle, c'est vous qui l'offrez?

— Oui, c'est un de mes enfants, dit Colomb très digne.

— Voilà! Et alors il n'y a que moi qui n'ai pas de rôle là-dedans? fit Moquerard.

Puis il regarda Mademoiselle Dieulafet et sa sœur, et d'un ton farce :

— Un de *ses* enfants... qui est peut-être de moi... car j'ai eu une jeunesse galante dans bon nombre de provinces...

Madame des Sablons écoutait d'une oreille. Elle interrogea l'enfant :

— Petit, tu as vu les Boches?

Silence. Et le soldat de répéter :

— L'a la tête dure, c'est terrible! A ce qu'il paraît, avec les Boches ils étaient mal foutus, mais sont passés en Suisse, ousqu'on les a reçus bien : y a rien à dire.

— Voulez-vous un petit vin mousseux pour commencer? demanda Grandgoujon qui avait repris la carte.

De sa grosse voix il appela le garcon :

— Eugène, approche cette table... puis l'autre. Apporte une nappe propre, des assiettes claires, des verres en cristal... N'aie pas peur qu'on les casse : ils ne peuvent pas finir autrement... Eugène, nous sommes huit. Tu vas commencer par nous donner une omelette pour huit, avec du fromage pour douze.

— Ça va, dit le garçon, inscrivant sur un bloc. Avec ça on peut tenir, et on les aura!

— Après, dit Grandgoujon, j'aurais voulu vous faire faire un canard écrasé : c'est inoubliable, mais... j'ai trop de chagrin aujourd'hui... Alors, Eugène, tu vas simplement dire à la patronne de nous fabriquer des côtelettes glacées, avec sa sauce au madère... Mesdames, quand on mange ici des côtelettes glacées, on oublie la guerre, nos offensives sur place, le rouleau russe et les retraites stratégiques des Anglais... Eugène!... veux-tu m'écouter!... Tu regarderas Monsieur Moquerard demain!

— Jésus! Marie! Joseph! s'écria Moquerard, Eugène, sois sérieux, ne me regarde pas!

— J'écoute, dit Eugène. Monsieur Grandgoujon, je bois vos paroles.

— En fait de boire, dit Grandgoujon, avec les côtelettes tu nous apporteras du petit rouge que tu connais. Et pour la suite, nous verrons.

— Compris, dit Eugène, qui disparut.

— Ah! Ah! fit le soldat tapant la table. C'que j'rigôle!

— Tu vas rigoler bien plus avec l'omelette au fromage, reprit Grandgoujon... Tu es ici dans une maison admirable, car ici on ne se fout pas de toi... Tandis qu'ailleurs, vieux camarade, toi... comme moi... ne sommes rien.

— Quel frère prêcheur! dit Moquerard.

— Malheureusement, reprit Colomb, il y a de l'amertume dans ses paroles.

— Pas même, dit Grandgoujon, tout rond. Je commence à avoir une petite expérience...

— Des omelettes au fromage? dit Moquerard.

— Taquin! fit Madame des Sablons.

— N'est-ce pas? dirent Mesdemoiselles Dieulafet.

Les trois femmes se sourirent. Et Grandgoujon les regardant, pensa :

— Dire que ce sacré Moquerard se les est peut-être appliquées toutes les trois!

Puis, tout haut :

— Tenez, voilà l'omelette et son fromage... Ah! Eugène, ça c'est bien, ce n'est pas servi chi-

chement... Et le mousseux? A la bonne heure! On va clarifier ses idées!

— Ce qui ne te fera pas de mal, dit Moquerard.

— Mesdames, annonça Grandgoujon d'un accent pénétré, y a-t-il rien, pour les yeux, de plus admirable que ce vin-là? Noble vin, gloire française!... Madame des Sablons, j'ai vu des gens épatants ne pas savoir ce que c'est que du bon vin : jamais je n'ai vu un imbécile l'apprécier!

— Habile façon, dit Moquerard, de nous déclarer son génie!

— Oh! je ne parle pas de moi, reprit Grandgoujon, surtout aujourd'hui... (il soupira) où je ne suis bon à rien, même pas à me taper la tête comme il faut. D'ailleurs, j'en reviens à ma théorie...

— Gare! Sa théorie! dit Moquerard.

Grandgoujon était largement installé. Il tenait la place de deux personnes; mais il avait l'air contrit pour reprendre :

— Ce n'est pas une théorie si vous voulez. C'est une réflexion. Je ne suis rien, moi, dans ce pays, comme le camarade syndiqué qui m'accompagne : troufion, c'est-à-dire zéro... Nous n'avons qu'à approuver toujours, sans comprendre jamais.

Il tenait son verre, et il semblait qu'à cette vue sa parole s'animât :

— Un jour, on nous dit : « On a failli être victorieux; il y avait des canons, mais pas de munitions ». Il faut répondre : « Tant pis! » Un autre jour, il vient des munitions, mais il n'y a

plus de canons. Il faut dire : « Patience ! » Et pendant trois ans il manque toujours dix-neuf sous pour faire un franc. Il faut dire : « Ça ne fait rien, je suis français, donc très content tout de même ! »

— Eh bien, reprit Moquerard, la bouche pleine, il doit énoncer là des choses bougrement bien, mais l'omelette n'est pas mal non plus.

— Elle est admirable, dit Madame des Sablons.

— Avez-vous assez de fromage, Madame ? fit Grandgoujon. Et avez-vous goûté le mousseux ? Messieurs, goûtons le mousseux, et recueillons-nous !

— Voilà ! fit Moquerard, tapant couteau contre fourchette. Il est lyrique en boustifaille ! Tandis que sur la politique et la sociologie, mon ordonnance, qui s'appelait Fesse en Bois, aurait dit : « Ce Monsieur raisonne avec la lucidité d'une poule qui a le derrière bouché. »

— C'est vrai, mon cher, que vous êtes taquin ! remarqua Colomb.

On goûtait le vin. Le soldat retapant la table, dit :

— C' que j' rigôle !

Et l'enfant, la langue déliée par ce breuvage des dieux, énonça enfin d'une voix pâteuse :

— J' rigôle aussi...

— Rigole ! Mais oui, mon vieux lapin, s'écria Grandgoujon, c'est de ton âge !

— Même de tous les âges ! dit Moquerard. N'est-ce pas, trésor céleste ? (il s'adressait à Mademoiselle Dieulafet, de l'Odéon). Que ce Monsieur est malpoli, mon ange, pour tes ris et tes grâces !

Mais Grandgoujon sourit, montrant, au contraire, son extrême politesse envers une personne dont les yeux lui donnaient du ravissement. Et songeur, la regardant :

— Depuis une heure, Mademoiselle, ce gosse n'a dit que trois mots. Il sera un petit français plein de sens.

— Comme c'est délicat, dit Moquerard, de tirer cette conclusion devant l'épouse en justes noces de Monsieur Punais, conférencier connu!

Et il dardait des yeux de dragon sortant de son antre.

— Oh! Madame des Sablons me comprend! reprit Grandgoujon. Il y a une lassitude générale ; nous ne croyons plus à ce qu'on nous dit, et nous ne savons plus ce que nous faisons.

— Parle pour toi ! fit Moquerard.

— Pardon !... dit Grandgoujon. J'ai cru d'abord que cette guerre nous ferait participer tous à la vie de la nation.

— Qu'est-ce qu'il veut dire? demanda tout bas Mademoiselle Dieulafet, de l'Odéon.

— Crois-tu, chérie ma blonde, qu'il le sache? dit Moquerard.

— Pardon, pardon!... reprit Grandgoujon.

— Peut-on servir les côtelettes glacées? demanda Eugène.

— C'est prêt? dit Grandgoujon. Servez chaud !... Et surtout des assiettes tièdes !... Vous allez voir : c'est prodigieux !... Poilu... ça va?

— Ah ! dit le soldat, c' que j' rigôle !

— Alors, il faut boire, dit Grandgoujon. Eugène,

n'oublie pas le petit rouge!... Elle n'est pas formidable cette maison?... Revenons à ma théorie...

— Revenons, dit Moquerard.

— Avant, dit Grandgoujon, nous vivions chacun chez soi.

— Maintenant, nous vivons chez les autres, et cocufions les maris, dit Moquerard.

A ces mots, Colomb éclata d'un rire, qui coupa net à Grandgoujon sa phrase. Inquiet, il regarda autour de lui.

— Continue donc! dit Moquerard.

— Vous vous payez ma tête, fit Grandgoujon, qui se sentit moite. Buvons.

— Oh! Monsieur, on ne se paie pas la tête d'un homme qui a commandé de pareilles côtelettes, dit, du bout des lèvres, Mademoiselle Dieulafet, de l'Odéon.

— N'est-ce pas elles sont fameuses? reprit Grandgoujon s'enflammant de nouveau... mais, je vous en prie, ne vous pressez pas... je voudrais ce petit rouge... Eugène, sacré nom d'un chien, le petit rouge!

— La suite de la théorie! dit Moquerard sur l'air des lampions. La suite de...

Malgré lui, Grandgoujon sourit:

— Ne me blaguez pas. Cette guerre m'a jeté, moi, un pas mauvais type en somme, et pas plus nul qu'un autre, — cette guerre m'a jeté comme tout le monde en pleine mêlée!

— Je t'écoute! dit Moquerard.

— Moi, j'ai eu un père qui aimait les poètes, et ma mère raffolait des contes de fées.

— Il va remonter à Adam et Eve! dit Moquerard.

— Du tout. Je m'explique. La réalité moderne était là, et chacun s'est aperçu...

— Attention! dit Moquerard.

— ... qu'il était noyé... dans des rouages trop nombreux.

— Dans des...? Oh! « noyé dans des rouages! » fit Moquerard.

— Vous me comprenez, dit Grandgoujon, tout rouge et soudain passionné. On a appliqué le principe idiot de l'égalité, et on ne s'est même pas servi de nous, les intellectuels!... D'ailleurs...

— D'ailleurs quoi? Vite!... Nous sommes anxieux! dit Moquerard.

Grandgoujon songeait à la girouette et au cabanon. Il reprit:

— Non... Pour ne pas gâter ce dîner, je ne veux pas en dire davantage...

— C'est tout?... Oh! mais alors, si c'est tout, très, très bien! dit Moquerard. Très joli et fort bien dit!

Il se contorsionnait. Colomb riait. Madame des Sablons riait; on entendait un gai murmure approbateur.

— Puisque tu te tais, dit Moquerard, je t'engage à boire: tu ne l'as pas volé!

— Remarquez, Madame... dit Grandgoujon...

— Ah! il ne se tait pas! cria Moquerard.

— Remarquez que je ne suis nullement anarchiste...

— Bois donc! dit Colomb.

De plus belle tout le monde riait.

— Si on avait su m'employer...

— Employez-vous à boire, fit doucement Madame des Sablons.

— Je vous jure, Madame, que je me serais fait crever pour le pays! dit avec force Grandgoujon, qui avait de la sueur aux tempes.

— Comme moi! Moi aussi! Oh! et moi! fit Moquerard simulant le délire. Mais buvons! Je veux boire! Moi je bois!

— Seulement j'ai quarante ans... continua Grandgoujon en sourdine.

— Entends-tu, ma blonde? dit Moquerard à Mademoiselle Dieulafet, de l'Odéon, il dit son âge! Nous ne le savions pas... Tu vas être obligée de nous livrer le tien.

— Et à quarante ans, dit Grandgoujon, on a vu pas mal de choses finir en eau de boudin...

— En sorte, dit Moquerard, qu'il ne faut pas lui bourrer le crâne?

— Je te laisse le dire! reprit Grandgoujon. Je sais, quand je lis les journaux, que pour avoir la vérité il faut en enlever la moitié, puis prendre le quart de ce qui reste : je suis averti. Ce que je dis, c'est que moi qui n'étais ni usinier ni stratège, je pouvais tout de même être moralement une force et, qu'avec moi, on n'a pas su profiter d'une énergie nationale!

— Oh! Conclusion sublime et transportante! dit Moquerard, qui, dans ses transports, faillit se laisser choir sous la table.

— Heureusement, reprit Grandgoujon, voici

l'Amérique dans la danse : qu'ils se tirent d'affaire ! Mais qu'on ne revienne pas me chercher : c'est fini, on ne m'aura plus !

Et il s'épongea.

— Ça, dit Moquerard, se relevant, c'est notoirement du défaitisme, mais c'est bien dit, et c'est pensé. Après quoi, chère âme, ne peux-tu pas nous repayer une bouteille de ton petit rouge ?

— Eugène ! appela Grandgoujon. Du rouge !

Alors, Moquerard de s'ébrouer :

— Ça y est ! Ça y est déjà ! On *l'a !* Nous *l'avons !*

Grandgoujon ne se troubla pas :

— Parce que je veux bien !

Puis, avec grandeur, il commanda de la salade et du pâté, du pâté de la maison, lapin et porc hachés, tout bien cuit dans un jus provenant des os bouillis, avec un doigt d'eau-de-vie et les quatre épices.

Et il le présenta, disant :

— N'ayez crainte : ce n'est pas de la chimie.

Puis il s'excusa qu'il n'y eût plus aucun dessert vraiment louable :

— Mes amis, nous serons vainqueurs et les mers sont libres. Seulement... quand on demande un petit gâteau feuilleté, on vous répond : « Le ministre l'interdit. » Chameau !... Je voudrais voir ses menus. On ne lui sert pas à tous les repas du porc-épic, fourré d'aiguilles à tricoter... Eugène !... donne-nous ce qui reste. Des ploums ! Douze pour huit !

— Douze ? dit Moquerard. Alors tout le monde n'en a pas deux ?

— Seize ploums ! cria Grandgoujon, vingt ploums, pour que les amateurs en aient trois. Et du café ! Un moka général ! Et de l'eau-de-vie de marc, de dessous les fagots !...

— Et ça y est ! Ça y est encore ! On *l'a* toujours ! recommença Moquerard.

— Plus l'addition ! lança enfin Grandgoujon avec un geste large.

Mais tous se récrièrent, surtout Colomb. Grandgoujon prit un air triste :

— Je tiens à payer : aujourd'hui, ne me faites pas de peine.

A ces mots, le soldat, une fois de plus, lâcha un :

— Bon sang ! C' que j' rigôle !

Et Grandgoujon, cherchant des billets, tira de sa poche la photographie rendue par Mariette.

— Oh ! dit Madame des Sablons, cette surprise ! Faites-m'en cadeau. Mon mari en voudrait tellement une !

— Madame, dit Grandgoujon gravement, je l'avais à votre intention.

Il la lui passa, et guetta Moquerard et Colomb, mais ni l'un ni l'autre ne parurent voir ni entendre : ils causaient entre eux.

La fin de la réunion fut particulièrement bruyante. C'était à qui relancerait Grandgoujon, et il en était heureux, à cause des yeux pleins d'amitié que lui coulait Madame des Sablons. Il avait ramassé deux bouchons sur la table :

— Les vins bus, sentez-moi les bouchons !

Mais Colomb se leva :

— Messieurs, quoique ceci n'ait aucun rapport

avec les bouchons, je vous déclare que je me sens, ce soir, plein de hardiesse et de courage !

— Dieu ! Il va nous tirer dessus ! cria Moquerard.

— Par courage, j'entends espérance.

— Ça, c'est le vin ! reprit Moquerard.

— Non ; c'est la foi dans mon pays. Je vous dis, en vérité...

— Voilà qu'il parle comme l'Evangile, dit Moquerard.

— Je vous dis que nous sortirons de ces horreurs avec avantage, et la fin... est peut-être plus proche qu'on ne pense !

— Ils sont tous saouls ! Bravo ! Bravo ! Un bouchon ! Deux bouchons ! Bravo ! Bravo ! dit Moquerard.

Et on se sépara, en évoquant tout à coup avec regret la pauvre Madame Grandgoujon qui aimait les réunions jeunes et gaies.

Le soldat avait l'air de les aimer aussi, car ému par ce qu'il avait absorbé, il s'en allait mollement, continuant de rire. Le petit réfugié suivait, redevenu muet, pendu à la capote du bonhomme.

— Je vais te reconduire à ton train, vieux camarade, dit Grandgoujon. Puis je ramènerai ce gosse-là chez moi.

Sans se presser donc, ils prirent trams et métro, nonchalants, heureux, reparlant du mousseux ainsi que du petit rouge. Ils arrivèrent à la gare, et le soldat retrouva sa femme, qui roula tout de suite des yeux égarés :

— Qu'est-ce... t'as fait d' tes musettes?

Ses musettes? Tiens, c'est vrai, il avait des musettes avec un jambonneau, un gâteau de riz, tout un garde-manger préparé soigneusement. Mais il se tâtait en vain... plus rien sur lui.

— Ça, c'est rigolo! dit-il simplement.

— Oui, ça c'est rigolo! reprit Grandgoujon.

Et du ton le plus naturel le soldat fit :

— C'est que je les a perdues... Ah! ben va, t'en fais pas... on vient de s'appliquer un rude boulot!...

— C'est vrai, dit Grandgoujon, qu'il n'y a pas à s'en faire.

Mais la femme avait un tremblement.

— Comment t'as pu les perdre?... T'as-t-il pris le métro?

— Oui, oui, on a pris le métro, dirent en chœur le soldat et Grandgoujon.

Il y avait foule dans cette gare. Un agent grogna :

— Circulons! Vous partez, vous?

— Pas moi, dit vivement Grandgoujon.

L'autre salua :

— C'est moi, M' sieur l' Commissaire.

Sa femme essayait de le retenir et de protester :

— Enfin... tes paquets?

Il répéta encore : « T'en fais donc pas! »; il franchit la barrière, et avec une figure joyeuse, il agita les bras, cria : « Ohé! Ohé! », perdit de vue sa femme qui fut prise dans un remous, aperçut seulement Grandgoujon avec le petit, et mettant ses mains en porte-voix :

— On les aura ! cria-t-il.

— Bien sûr qu'on les aura ! répondit Grandgoujon.

— Et si on les a pas, fit le soldat, on les laissera !... Et tu parles d'un blair qu'ils f'ront !

Puis, sans musettes, il disparut, riant, rond comme une pomme, et tout à fait heureux, quoiqu'il retournât à la guerre, sans rien rapporter aux copains.

Grandgoujon ne retrouva pas la femme ; au surplus, il ne la chercha point. Il prit une voiture avec son mioche et rentra. L'enfant n'avait pas lâché le panier du cochon d'Inde. Alors, Grandgoujon commença par lui présenter le chat et l'oiseau sans derrière :

— Ma pauvre mère aimait son chat, vois-tu. C'est un chat tombé et qui s'appelle Guillaume, mais il est quand même intelligent. Ma mère avait une sonnette dans sa chambre, un cordon près de son lit. Un jour, le chat l'a tiré pour qu'on vienne : Monsieur avait besoin d'aller dans son plat !

L'enfant ne bronchait pas : aucune réaction. Alors, Grandgoujon le coucha. Pour cette première nuit, il l'installa dans ses propres draps, et il lui dit :

— Tu vas bien dormir ici. Dors avec ton cochon d'Inde et, surtout, comme disait le copain, ne t'en fais pas ! Tu peux me croire, je suis un homme de quarante ans.

Mais un long discours était inutile : l'enfant déjà dormait. Grandgoujon se le fit donc à soi-

même. Il se mit à la fenêtre d'une pièce voisine ; il leva le nez vers le ciel qui fourmillait d'étoiles et de blanches traînées, et il se dit :

— Quelles puces nous sommes ! On me traite d'embusqué parce que je parais gros... Vu de là-haut, qu'est-ce que je suis ?

Il alluma sa pipe, puis songeur :

— Le terrible, c'est que j'avais une nature à ne pas me fâcher avec l'humanité... Il a fallu cette ordure de guerre...

Il tira deux bouffées qui étaient rondes comme lui :

— D'ailleurs, suis-je fâché ?

Du dehors arrivait un bon air parfumé par les arbres.

— Puisque je prends ce gosse... On dira : « Vous ne vous esquintez pas le tempérament aux armées, c'est bien le moins !... » Mais d'autres auraient répondu : « Je ne suis pas forcé. »

Il s'assit :

— Je ne serais pas mauvais, moi, si on me traitait proprement. Elle le sent bien, la dame enjôleuse du dessus : elle me donne des poignées de main, qui suffisent presque à cocufier son mari. Mais son mari a confiance... Quoique phraseur, c'est un brave homme... Et Colomb est un utopiste, mais c'est un cœur... Quant à l'autre iroquois, le lieutenant-soldat, il pose pour la galerie, mais on ne sait pas ce qu'il est... Si je regagnais quelques kilos, je redeviendrais indulgent.

Il vida sa pipe sur le balcon, par petits coups qu'il accompagna de phrases martelées :

— Indulgent... mais... je ne tiens plus à être une poire!...

Sur cette image, il s'arrêta :

— Ce chameau de Moquerard dirait que je me bourre le crâne à moi-même... Qui sait?...

Il se remit à fumer :

— La pensée, ça m'a l'air d'une telle blague!

De nouveau, il regarda les étoiles :

— Dans un monde... où il y a tant de mondes... qu'est-ce que vous voulez piger et juger? Ma pauvre mère, quoique en disent quelques sales gens, c'est un doux souvenir qu'elle soit morte... en riant. Nous n'étions pas faits pour avoir encore une guerre de Boches sur le dos, surtout moi, à quarante ans : je suis juste entre deux guerres. Et je ne sais pas si c'est la finance internationale ou les métallurgistes qui ont décidé cette fripouillerie, mais ce sont de rudes cochons! L'orgueil toujours, et l'intérêt! Qu'est-ce qui peut les intéresser dans l'intérêt?... De quoi manquait-on? Ah! je n'avais pas envie d'un morceau d'Allemagne, non merci!... Mais ils nous haïssaient, ces messieurs... Tout de même quand on en tient un... Si j'avais eu vingt ans!... Quand j'en aurai soixante, je parlerai aux jeunes gens... Cette fois je suis trop vieux pour agir, pas assez pour causer!

Il s'enfonça dans son fauteuil :

— Ça serait pourtant fameux de vivre sans avoir d'ennemis!... Cette Mariette, quelle buse! Elle ne m'aurait jamais reparlé, je ne l'aurais peut-être jamais remarquée. On a les nerfs à fleur de peau avec ces Boches. Vermine!...

Il prêta l'oreille :

— Par moments, on croit entendre le canon... C'est trop loin... Pauvre Paris, il souffre assez moralement !... Il est comme moi : inutilisé.

Et il continua ainsi de converser, se demandant où pouvait être sa mère, si Dieu se soucie des hommes, d'où vient le vent. Puis il élabora un plan pour son petit réfugié. Avec tendresse il pensa à Quinze-Grammes qui l'avait mené se rafraîchir chez son père. Il eut des regrets de s'être montré violent pour les Poisson : « Je n'avais qu'à me glisser dehors. » De Creveau même, il conclut : « Il a été brutal avec elle, mais il s'est conduit correctement... comme avec moi... car, en fin de compte... Et je l'ai toujours dit : c'est un type prodigieux ! »

Grandgoujon n'avait pas sommeil. Le petit dormait dans son lit : il décida de veiller. Il était en veine d'idées philosophiques, mais elles lui donnaient soif.

— Je boirais la mer et ses poissons !

Il alla donc à la cuisine, avala du café froid, et, de nouveau, à la fenêtre, il songea à l'amour, à la mort, à la guerre. Puis, comme le ciel s'éclairait d'une première lueur, il s'aperçut qu'il faisait frais. Et cette fois il but du café chaud. Des journaux lui tombèrent sous la main : il n'en avait pas lu depuis trois jours ; il y fit deux découvertes : d'abord la date : 14 juillet ; ensuite que des troupes du front allaient défiler sous ses fenêtres.

— Par exemple !

Et il en eut une vraie joie.

Il était cinq heures et demie. On marchait déjà sur le boulevard; des voix montaient. Des gens s'arrêtèrent pour occuper les bancs. Puis des soldats vinrent, territoriaux qui firent la haie le long des trottoirs. On les interrogea :

— A quelle heure que ça doit passer?

Et comme ils ne savaient rien, paisiblement, on se groupa derrière eux pour attendre.

La foule s'ébauchait. C'était un matin sans chaleur, un peu humide: une buée légère marquait la première émotion de la grande ville.

Au bout d'une heure, Grandgoujon, nerveux, réveilla le petit, et le conduisit sur le balcon. Des deux mains, l'enfant s'accrocha à la rampe : il avait les cheveux mêlés et les yeux fixes.

— Tu vas voir, lui dit Grandgoujon, passer des soldats... des soldats comme moi et le brave homme qui t'a amené... C'est ma maman à moi qui aurait été heureuse ce matin : elle les aimait tant! Car ces soldats que tu vas voir se sont éreintés pour nous, pour toi, comprends-tu, pour que tu n'aies pas un petit casque à pointe sur la caboche!... Mais ris donc quand je te dis des choses drôles : tu es sérieux comme le Pape!

Le petit regardait, pétrifié. Et Grandgoujon ne sut jamais si ce spectacle de la rue le glaçait d'horreur ou l'emplissait d'une joie sacrée.

Sur le balcon de Madame des Sablons, au-dessus, on entendait parler. Grandgoujon n'osait pas renverser la tête pour voir. Elle avait des amis. Colomb? Moquerard? S'il montait, lui

aussi? Mais il se dit : « Je serai plus fort en restant. »

Brusquement il éternua, et, soulagé :

— Et puis... je ne veux plus m'occuper d'histoires de femmes! Si je me décidais pour une, j'aurais tout de suite envie d'une autre. Quels yeux avait cette petite d'hier soir! Et un cou de tourterelle! C'est tout de même épatant, ce monde du théâtre!... Ah! sans la guerre, la vie était riche : il n'y avait qu'à regarder pour aimer.

Il continua avec l'enfant :

— Tu t'amuses?... Sacré petit bonhomme, dis-le donc!... Tu es là, hérissé comme des margottins... Nous n'allons pas vivre ensemble sans parler? Je te fais peur?... Je suis trop gros? Mais j'ai maigri, mon vieux! Et ton cochon d'Inde, qu'est-ce que tu en as fait? Il faut l'amener : ça va l'amuser, lui aussi, de voir des soldats.

Dans la rue, des camelots parurent, vendant de petits drapeaux, que les hommes glissaient dans leurs boutonnières et que les femmes épinglaient à leurs corsages. Le Paris de la rive gauche, Vaugirard et Montrouge, d'un pas alerte, dans une rumeur de voix, descendait vers la Seine et le boulevard Saint-Germain. Des grands-pères entraînaient des moutards; et les mains rapprochées avaient le même frémissement, car les vieux couraient voir des gars comme leurs fils, et les petits des soldats pareils à leurs pères.

Mais la rive gauche, qui se hâtait au-devant des armées, rencontra la rive droite, Belleville et Ménilmontant, qui s'empressait en un élan pareil.

Alors, il y eut un remous et du tumulte. On eût dit deux marées qui s'affrontaient. Puis, en grondant, elles refluèrent ; on vit Montrouge remonter, se tasser, et cette foule aux mille pieds s'arrêter, immobile. Personne, soudain, n'osa plus bouger, par peur de perdre sa place ; seules, des mains remuaient, éventant les visages ; un vaste bourdonnement monta de ce peuple ainsi massé ; le ciel continuait d'être gris et modeste ; il y avait une immense attente dans l'air et dans les cœurs.

Et ce fut tout à coup, légère et surprenante, qu'éclata la fanfare des troupes qui s'en venaient de la bataille.

Pour dominer le murmure de mille bouches qui parlent à la fois, il faut que les clairons et les tambours soient proches : quand on les entendit, c'était qu'on les voyait. Les pieds se dressèrent, les cous se tendirent ; les hommes levèrent les mioches sur leurs épaules ; et l'on vit en effet, entre ces Parisiens, vieillards, femmes, enfants, qui s'écrasaient pour leur laisser le passage, on vit paraître les Soldats.

Il se fit un silence poignant. Grandgoujon souffla au petit : « Vois-tu bien ? » Et à cette minute solennelle, Mariette, dont il ne savait plus rien, Mariette, humble et les yeux baissés, se glissa sur le balcon, bredouillant : « Monsieur permet ?... »

Il répondit :

— Les voilà. Vous arrivez à temps !

Lentement, en tête, s'en venait la Légion étrangère, le corps des héros qui ne disent pas leurs

noms, ceux qui se battent selon leur conscience, avec une étiquette d'emprunt ; mais ils ne peuvent changer ni leurs yeux ni leurs fronts, où se lisent d'héroïques misères. Comme ils étaient nombreux !... Ce fut une stupeur pour le peuple... Devant le mystère il se tint respectueux et muet ; et il salua, sans crier ni battre des mains.

Les chasseurs suivaient.

Troupe unique, nerveuse, crâne, dont le pas martelé dit à l'oreille : « *Nous sommes sans peur et sans reproche !* » D'alignement impeccable, ils avançaient serrant ce qui fut leur drapeau, dont la vue, brusquement, fit frémir les âmes. Car ce n'était qu'une hampe où pendait une terrible loque, mais dans ce lambeau d'étoffe informe survivaient les trois couleurs, avec une frange d'or déchiquetée. Le courage, la violence et l'horreur que représentait ce bout de soie trouée par le fer, brûlée par le feu, déchirée par des mains haineuses, — cent combats meurtriers, l'enfer de la bataille, le corps-à-corps hideux, la foule les vit, et elle exhala son émotion d'une voix haletante, coupée et suspendue au battement des cœurs secoués fougueusement.

Comme si le cri du peuple avait crevé les nuées, un rayon du soleil déjà haut vint éclairer cette gloire. Et les chasseurs passèrent.

Après eux, ce furent les fantassins du 152e, couverts de fleurs par les femmes des faubourgs ; tous, jusqu'aux plus humbles, avaient une Légion d'honneur en roses rouges sur le cœur. Ils escortaient aussi un étendard dépecé qu'ils parfu-

maient en l'entourant. Leur main droite soutenait une arme ; leur bras gauche portait une gerbe. Ils étaient à la fois comme la Guerre et la Paix. Grandgoujon, de son balcon, cria :

— Bravo les gars !

Mais derrière, déjà, les suivants arrivaient. On n'avait plus le temps d'admirer ; chacun aurait voulu voir mieux et plus loin ; chacun se dressait ; chaque tête remuait ; une fièvre agitait ce Paris assemblé, devant ces troupes plus étonnantes encore qu'il n'espérait. En face de chez Grandgoujon, une boutique de fleuriste fut vidée par vingt femmes qui payèrent sans compter ; elles avaient vu des fantassins couverts de roses ; elles voulaient que tous les autres en eûssent aussi ; la fleuriste donna ce qu'elles n'achetèrent point, et ce fut une pluie de fleurs sur les hommes qui défilaient.

Ils les méritaient bien. Ils étaient les plus grands et les plus courageux, choisis parmi tous pour montrer à Paris les drapeaux des armées. Ils tenaient ces restes d'étendards-fantômes avec une raideur qui marquait leur pieuse émotion ; et le peuple, à la vue de ces drapeaux morts dans des mains vivantes, applaudissait, criait, secouait des cannes, des chapeaux, des éventails, et des mouchoirs.

— Bravo ! Bravo ! Ah ! quel pays que la France ! fit Grandgoujon qui, sur son balcon, s'agitait, et qui, le cœur emporté, commençait de transpirer à grosses gouttes.

Solennels, les officiers rendaient le salut à la

foule, d'un large coup de sabre qu'ils pointaient vers le sol. Et on vit des tirailleurs sénégalais, des cavaliers, des artilleurs et de l'infanterie, encore et toujours, qui s'en venaient par masses, toutes les provinces ayant leur troupe héroïque à faire voir à la capitale. Derrière chacune, trottaient des blessés qui avaient retrouvé leur régiment et voulaient le suivre quelques minutes, tant bien que mal, d'une seule jambe, entre des béquilles, avec l'aide surtout de la musique qui rassemblait et ranimait cette misère éparse des anciens champs de bataille.

Mais le plus beau, sans doute, et le plus imprévu, fut un arrêt dans ce défilé triomphal. Les hommes firent halte et laissèrent voir leurs yeux. Alors, cette foule qui ne se contenait que pour qu'ils passâssent, se gonfla, déborda, et les vint embrasser.

Le soleil, cette fois, avait fondu les nuages. L'air était tiède et lumineux. Toutes ces âmes populaires se donnaient par les yeux ardents et les mains tendues. Puis l'admiration devint de la tendresse ; les cris se muèrent en paroles ; une buée flotta sur cette armée en sueur et sur ce peuple en joie, et une fraternité, plus forte que les cœurs mêmes, unit les civils avec leurs soldats.

Grandgoujon quitta son balcon. Il courut à la cuisine, suivi de Mariette éperdue :

— Donnez-moi deux bouteilles de vin... trois, quatre... Bon. Prenez-en autant... Passez-en au petit... Suivez-moi tous deux.

Et ils dégringolèrent l'escalier. Toute la maison, d'ailleurs, descendait. Toutes les maisons voisines se retrouvèrent dans la rue. Madame des Sablons était déjà sur le trottoir. Elle portait des gâteaux et des cigarettes ; elle n'avait jamais été si blonde, et elle criait : « Vive la France! »

Grandgoujon perça la foule. Haletant, il disait : « Pardon... laissez-moi passer... c'est du pinard pour les gars... »

Il sortit un tire-bouchon de sa poche, et se mêla aux Alpins.

— Je suis le père Grandgoujon, les poteaux !... J'ai quarante ans et je reviens de chez vous : je sais à qui je parle!... Vous êtes prodigieux!... La France a toujours été le pays des soldats formidables!... Voilà déjà trois bouteilles... des bouteilles qui sont des litres... On va vous en redescendre... Mariette, approchez donc, nom d'une pipe en terre!... Ah ! le père Grandgoujon vous admire!... Tendez vos quarts, les gars... Vive la France ! Et à la victoire !... Quelle journée, mes enfants !... Connaissiez-vous Paris, Paris qui vous aime et vous acclame?... Et vous rendez-vous compte de ce que vous êtes, vus de là-haut?

Il désignait son balcon. Les Alpins riaient. Des femmes et des jeunes filles, mêlées aux troupiers, bourraient leurs musettes. Et des fenêtres de toutes les maisons, des vieux ou des enfants, qui n'avaient pu descendre, jetaient des paquets que les soldats attrapaient au vol. Tout le cœur de cette capitale se donnait dans un élan. Il y eut là des minutes lyriques. Cette foule impro-

visa un poème de génie. La Poésie, d'un grand coup d'aile, vivifia tous les gestes, et les visages sentirent l'air qu'elle fit en passant.

Ces hommes, vus de près, semblèrent au peuple des géants. Ils sortaient des combats, de la terre des tranchées, de la vie âpre et cruelle. Ils avaient la main calleuse et le front tanné, et sous le ciel doux de Paris, dans ces avenues aux arbres minces, parmi cette foule civile, près de ces corsages de femmes, eux, ils apportaient dans leurs capotes déteintes, dans ce qui restait de leurs étendards sauvages, sur leurs traits mâles et dans leur lourde allure de soldats miséreux, tout ce qui fait la grandeur et l'horreur de la Guerre. A cet instant Paris, malgré ses millions d'âmes, Paris avec toute son histoire et son passé sublime, Paris, le grand Paris, ne fut qu'une ville intacte et petite à côté d'eux.

Et pourtant, ces hommes, que tant de bouches de femmes et d'enfants acclamaient à perdre le souffle, les remerciant d'avoir la vie, — ces hommes, après avoir tout enduré pour sauver cette ville et cette foule, avaient encore l'air, eux, d'être reconnaissants; il devenaient timides parmi cet enthousiasme; et ils souriaient, surpris d'avoir tant mérité... On les touchait, on les serrait, on buvait dans leurs quarts, on criait avec eux: « Vive la France !... Vive... Vive la France ! » Ce cri, au lieu de jaillir une fois du cœur, se répétait à l'infini comme un écho dont l'enthousiasme ne se lassait plus. Des femmes, les yeux brillants, demandaient : « Connaissez-vous mon

mari ?... Il est aussi dans les chasseurs ». Et Grandgoujon, versant du vin toujours, répétait encore :

— Vive l'armée ! Qu'ils sont beaux, les gars !

Puis, il buvait avec eux ; il avait sa capote ouverte ; il frappait sa poitrine. Soudain, il aperçut sur la chaussée Madame des Sablons qui le regardait. Elle était dans son uniforme bleu-horizon de femme de bien mobilisée. L'aimait-il moins dans cette tenue ? Il cria de nouveau simplement : « Vive la France ! »

Et elle répondit :

— Oh ! oui, mille fois vive la France !

Des soldats levèrent leur béret. L'un fit :

— Hé ! c' t' une bath poule !

Et Grandgoujon reprit :

— Une femme admirable, qui comprend les poilus !

Il leva le nez : il vit Moquerard à côté de Colomb qui, sur le balcon, se trémoussait. De là-haut, Moquerard laissait pendre un paquet au bout d'une ficelle, mais il lâcha tout, lorsqu'il aperçut Grandgoujon, et il cria aux soldats :

— Tapez-le !... Videz-le !... C'est un ancien cantinier : il a des sous plein ses poches !

Grandgoujon éclata de rire. Il le montra aux Alpins :

— Quel numéro ! J'aurais voulu être au front avec lui !

Ainsi, tout le monde était là : tous ceux qu'il connaissait... et qu'il aimait en somme, car tous étaient solidaires et avaient été sauvés comme lui

par ces braves... qu'il adorait! Ce matin-là, il se sentait fondre de reconnaissance; il avait des larmes plein les yeux. Dans la foule, une voix cria :

— Eh! Vieux Grandgoujon! On r'connaît pus les amis!

C'était Quinze-Grammes dans un arbre, qui reprit, les mains en porte-voix :

— Pas moyen d'arriver chez toi... Fumiste, t'avais fait mettre des flics...

— Ah! ce brave copain! fit Grandgoujon, fougueusement. Je t'aime aussi, va, toi, et ma mère t'aimait... N'est-ce pas qu'ils sont épiques?

Il montrait les soldats.

— C'est des lapins! cria Quinze-Grammes.

Et les chasseurs riaient encore, buvant toujours.

L'air était chaud : il montait de cet échange d'amitié une énorme rumeur; des gosses sautaient et dansaient; sur tous les visages il y avait un rayonnement; et les arbres, qu'animait une brise douce, balançaient leurs éventails de feuilles au-dessus de ces héros.

Grandgoujon, généreux, se laissait emporter comme un ballon dans le vent. Et à tous ses soucis d'homme mobilisé, à toutes ses questions de la nuit, il répondait carrément, avec force, en pleine rue, au milieu de l'armée, par l'éternel : « Vive la France! »

Et dès qu'il l'avait dit, c'était pour le répéter. Et il ajoutait : « Je deviens chauvin, moi, à voir tout ça! La France, quel pays! »

Jamais il n'avait vécu pareil jour. Il allait de l'un à l'autre :

— Embrasse-moi, quoi?... Tu as peur du papa Grandgoujon?

De près, il les trouvait tous jeunes :

— Des galopins ! faisait-il.

Mais il expliquait aux femmes avec attendrissement :

— Il n'y a que des hommes jeunes qui puissent continuer cette guerre-là.

Soudain, il recourut chercher d'autres bouteilles. Le temps qu'il revînt, il y avait eu faux départ. Les soldats avaient avancé. Il en retrouva d'autres. Qu'importe ! Il recommença, avec une aussi chaude exubérance :

— Je suis le père Grandgoujon, un vieux de la vieille... J'ai été enterré par une marmite, en portant une girouette à un de vos colos... Ah ! la rosse !

Il riait, se tamponnait le visage. Et il était aimé tout de suite ; les soldats lui tâtaient le râble et les bras :

— Ben, mon poteau, t'as rien comme lard !... Les jours qu'on a pus d'singe...

Pour eux, il vida ses poches :

— Voulez-vous mon briquet?... Quoi, tu n'as pas de couteau?... Attends, j'ai une pipe neuve...

Rouge, soufflant, il leur disait :

— C'est si beau de faire ce que vous faites, de défendre un pays comme le nôtre !

Il n'avait plus de scepticisme, plus de rancœur, rien que de l'amour et de l'exaltation, toute sa grosse bonne nature.

— Buvons, les enfants! Si ma pauvre maman vous voyait!... Vivent les Alpins!...

— Eh! On t'emmène, hein? dit l'un d'eux tout à coup. Tu nous f'ras rigoler!

Grandgoujon mit la main sur son cœur :

— Si je pouvais!

Il montra les pans de sa capote :

— Elle en a vu de dures aussi!

Puis il eut un frémissement, car il songeait qu'eux ils allaient repartir, que pour eux ce n'était qu'un répit, cette fête, et pour beaucoup qu'une griserie avant la mort. Les pauvres! Quelle époque!...

Il y eut un ébranlement dans la colonne : elle se remettait en marche. Arme sur l'épaule. Coup de sifflet.

— Vivent... Vivent les gars! cria Grandgoujon. Ah! les braves gars!... Il y a un bon Dieu, allez, les enfants! Les Boches m'ont tué ma mère, mais on aura la victoire... et la paix! Et ça sera pour toujours!... Une dernière fois donnez vos quarts!

— Bravo, Grandgoujon! lança Madame des Sablons.

— Vivent les femmes de France! répondit-il.

Il vida encore des bouteilles, moitié dans les gobelets, moitié sur la chaussée.

— Emportez-le!... postillonnait Moquerard, trépignant sur le balcon.

Grandgoujon avait pris le pas des fantassins; il marcha cinquante mètres avec eux.

— A r'voir! cria Quinze-Grammes, du haut de son arbre. Bonne chance!

— On l'emmène à la campagne! répondirent les Alpins.

— Hélas! Je ne marcherais pas longtemps! reprit Grandgoujon.

Il serrait des mains, envoya des baisers, se dégagea.

D'autres troupes venaient derrière, qui le bousculèrent un peu. En hâte il regagna le trottoir et la foule, et comme on l'appelait de loin :

— Viens donc, quoi! Tu vas pas nous plaquer?

Il cria de tout son cœur et de toutes les forces de sa santé :

— Je ne peux pas!... Je suis soldat!

FIN

PARIS — IMPRIMERIE MICHELS FILS
6, 8 et 10, Rue d'Alexandrie.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 16 03 11 009 6